

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE  
DU PÉRIGORD

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE  
PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

---

TOME CII - Année 1975

1<sup>re</sup> LIVRAISON



PÉRIGUEUX

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ  
18, rue du Plantier



IMPRIMERIE JOUCLA  
19, rue Lafayette, 19

## SOMMAIRE DE LA 1<sup>re</sup> LIVRAISON

---

Conseil d'administration et Bureau .....	3
Comptes rendus des réunions mensuelles :	
Janvier 1975 .....	4
Février 1975 .....	5
Mars 1975 .....	8
Compte de gestion du Trésorier (Pierre AUBLANT) .....	11
Cent ans de travaux dans notre Bulletin :	
I. Préhistoire et protohistoire (Alain ROUSSOT) .....	15
II. Antiquités gallo-romaines (Max SARRADET) .....	26
III. Histoire générale (Noël BECQUART) .....	33
IV. Histoire religieuse et hospitalière (Jean VALETTE) .....	42
V. Biographies, villes et seigneuries (Marthe MARSAC) .....	49
VI. Architecture monumentale (Jean SECRET) .....	54
VII. Beaux-Arts (Michel SOUBEYRAN) .....	61
VIII. Héraldique, sigillographie, numismatique (Alberte SADOUILLET-PERRIN) .....	69
IX. Cluseaux et souterrains-refuges (Marcel SECONDAT) .....	77
X. Philologie et linguistique (Noël BECQUART) .....	87
XI. Trésorerie (Pierre AUBLANT) .....	90

### Bibliographie

Iconographie de la cathédrale d'Angoulême (Jean SECRET) .....	95
---	----

---

## Payez vos cotisations 1975

C.I.C.P. de la Société : Limoges 281.70

### Titulaires :

France et Outre-Mer .....	25 F
Etranger .....	30 F

### Abonnés :

Particuliers .....	30 F
Collectivités .....	35 F

---

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE  
DU PÉRIGORD

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE  
PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

---

TOME CII - Année 1975

1<sup>re</sup> LIVRAISON



PÉRIGUEUX

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ  
18, rue du Plantier



IMPRIMERIE JOUCLA  
19, rue Lafayette, 19

ALBERT

1871

ALBERT

ALBERT

ALBERT



## CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. Pierre AUBLANT, Noël BECQUART, Léonce BOURIEL, Henri DEFFARGES, André DELMAS, Léon GUTHMANN, Pierre JOUANEL, René MALIGNE, M<sup>mes</sup> Marthe MARSAC, Monique PONCEAU, M. Alain ROUSSOT, M<sup>me</sup> Alberte SADOUILLET-PERRIN, MM. Marcel SECONDAT, Jean SECRET, Michel SOUBEYRAN.

## BUREAU

*Président* : M. SECRET.

*Vice-présidents* : M. SECONDAT, M<sup>me</sup> SADOUILLET-PERRIN.

*Secrétaire général* : M. BECQUART.

*Secrétaires adjoints* : M<sup>me</sup> MARSAC, M. SOUBEYRAN.

*Trésorier* : M. AUBLANT.

*Trésorier adjoint* : M. GUTHMANN.

### *Commission de publication*

M. LE PRÉSIDENT, M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, MM ROUSSOT et SECONDAT.

### *Commission des finances*

M. LE PRÉSIDENT, MM. GUTHMANN et BOURIEL.

## COMPTES RENDUS DES RÉUNIONS MENSUELLES

---

SEANCE DU JEUDI 2 JANVIER 1975

Présidence de M. Jean SECRET, Président.

Présents : 26. — Excusé : 1.

Le *quorum* statutaire n'étant pas atteint, l'assemblée générale fixée à ce jour est reportée au jeudi 6 février.

M. le Président exprime ses souhaits de nouvel an aux membres présents et absents, ainsi qu'à leurs familles. Il remercie pour les vœux qu'ils nous ont adressés MM. Jean-Paul Durieux, Emile Lebrette, Marcel Secondat et Jean Valette.

**NECROLOGIE.** — M. Georges Bernard.

**FELICITATIONS.** — M. André Chastel, nommé président de la Commission nationale chargée de préparer l'établissement de l'inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France ; M. Guy Reynaud de Lage, prix La Grange décerné par l'Institut de France pour son édition de « Trubert », fabliau du XIII<sup>e</sup> siècle de Douin de Lavesne.

**ENTREES D'OUVRAGES.** — *Gallie Préhistoire*, t. 16 (1973), fasc. 1, où nos confrères Brigitte et Gilles Delluc publient des figurations paléolithiques inédites des grottes Archambeau et de la Moutho, aux Eyzies, et de la grotte du Roc à Saint-André-d'Allas; offert par les auteurs.

Manuel Balaguer, *Une oasis en Périgord: le Double de Dordogne, pays de conquêtes, terre de beauté*, avec illustrations par Lilian Longaud (Périgueux, Fanlac, 1974); ce beau volume offert par l'auteur.

**COMMUNICATIONS.** — M. le Président signale la parution d'un livre du Colonel Rémy, *La Résistance en Aquitaine* (Paris, Fayot, 1974, 2 vol.), qui évoque longuement cette période troublée et fait une large place aux « passeurs » de Dordogne.

Le Secrétaire général a reçu de M. Maxime de Lapeyrouse une note sur un préfet d'Empire originaire de la Dordogne qu'il faut ajouter à la liste mentionnée au *Bulletin* de 1974, p. 178. Il s'agit du comte Léonard Léonce de Bonfils de Lapeyrouse, natif de Vicq, qui fut préfet de l'Ain puis du Doubs. Il dut sa nomination à l'influence de sa femme, Napoléone de Montholon, qui était filleule de l'Empereur et qui, étant enfant, tutoyait le futur Napoléon III.

M. Louis Le Cam nous a fait parvenir, comme chaque année, son rapport de fouille sur le site gallo-romain de Nontronneau. La campagne 1974 a porté essentiellement sur le dégagement du complément de l'aile thermale et de la salle n° 10. Un *labrum* semi-octogonal en excellent état de conservation a été découvert, il est formé de 16 dalles en calcaire blanc posées sur mortier rose, revêtu à l'intérieur de mortier de même couleur à grains fins et encadré d'un mur à parement de moellons calcaires blancs. On a également dégagé un *practurnium* dont les éléments sont un foyer semi-circulaire tapissé de briques assisées et un conduit composé de quatre assises de briques horizontales surmontées d'un plan incliné. Le mobilier trouvé dans le dépotoir de la salle 10 comprend des fragments d'os et de verre, des tessons de

céramique sigillée rouge et de vases ovoïdes à pâte blanche, une figurine en terre cuite qui représente la tête et le cou d'un cheval et une fibule en bronze en forme d'autel votif prolongé par deux demi-glands.

M. Becquart s'est penché sur une enquête effectuée en l'an IX et relative à la situation de l'enseignement en Dordogne en 1789. Il communique à l'assemblée les résultats de ce travail, qui font apparaître des écoles particulières d'une part, des collèges ou maisons d'éducation d'autre part. Ce mémoire sera publié dans notre *Bulletin*.

M. Patrick Esclafér de la Rode s'interroge, par l'intermédiaire de M. Aublant, sur la carrière de Léon de Belcastel, page de la princesse de Condé, qui aurait joué un rôle peu reluisant dans la mort mystérieuse d'Henri 1<sup>er</sup> de Condé en 1588. Notre confrère pense que ce personnage devait appartenir à la famille du Lion de Belcastel.

M. Jean Secret, d'après un dossier conservé aux archives de l'Evêché, a repris la question de la chronologie de la restauration de Saint-Front. Contrairement à ce que l'on croit communément, les travaux étaient commencés avant l'arrivée d'Abadie, et dès 1841 Catoire s'occupait déjà de la cathédrale. Notre Président donne lecture de différentes lettres qui montrent le rôle de Pierre Magne dans les opérations de financement, celui de l'évêque dans la poursuite des travaux, et surtout celui d'Abadie qui se préoccupa beaucoup de l'abside. Cet intéressant mémoire sera publié dans un de nos prochains fascicules.

ADMISSIONS. — Néant.

Le Secrétaire général.

N. BECQUART.

Le Président,

J. SECRET.

#### ASSEMBLEE GENERALE DU JEUDI 6 FEVRIER 1975

Présidence de M. Jean SECRET, Président.

Présents : 48. — Excusés : 2.

NECROLOGIE. — M. Georges Bourges.

FELICITATIONS. — M. Marc Blancpain, nommé commandeur dans l'Ordre des arts et lettres ; M<sup>me</sup> Denise de Sonnevillle-Bordes, élue présidente pour 1975 de la Société préhistorique française.

REMERCIEMENTS. — M. André Desvergnès, M<sup>me</sup> Edith Malafaye.

VCEUX. — Des remerciements sont adressés, pour les vœux de nouvel an qu'ils ont bien voulu nous faire parvenir, à M<sup>mes</sup> Robert Blancherie et Suzanne Gendry, à M<sup>les</sup> Odette Barnier, Lalande-Soulié, Alice et Emma Millet-Lacombe, ainsi qu'à MM. Adhémar Albié, Jacques Benoit, le D<sup>r</sup> Jean-Noël Biraben, Robert-Aymeric de Chalup, Paul Chautru, Daniel Decout, le comte Hubert Du Mas de Paysac, Gilles Du Verdier, Jacques Faural, Jacques Fonfroide de Lafon, Georges Fraigniaud, Hubert Freysingéas, Joseph Giraudel, Philippe-Jean Hesse, le D<sup>r</sup> Pierre Lambert, le Colonel Roland Landry, Claude Lusignan, Marcel Ménesplier, Michel Soubeyran, Hubert Thauziès, Jacques Truffier, Bernard Vacherot, Emile Vautier, Paul Vergnaud et Pierre Zurbrugg.

ENTREES D'OUVRAGES ET DE DOCUMENTS — Alain Roussot, *El desconocido de Laugerie-Basse*, extr. de « Ampurias », t. 33-34 (1971-72) ; hommage de l'auteur.

Jean-Pierre Degorce, *Les souterrains refuges du Ségala tarnais*, extr. du « Bulletin de la Fédération tarnaise de spéléo-archéologie », Travaux et recherches, n° 10 (1973) ; hommage de l'auteur.

Photocopies d'un plan de Montravel au XVIII<sup>e</sup> siècle, dont l'original est aux Archives de la Gironde, et d'un récit de la prise de Montravel par le duc d'Elbœuf (copie faite par M. Corrigan sur un texte imprimé à Paris en 1622 chez Pierre Ramier) ; don de M. Jacques Benoist.

*Montauban et le Bas-Quercy*, Actes du XXVII<sup>e</sup> Congrès d'études de la Fédération des sociétés académiques et savantes du Languedoc et du XXIV<sup>e</sup> Congrès d'études de la Fédération historique du Sud-Ouest, Montauban, 1972 ; envoi de la Fédération historique du Sud-Ouest. On note dans cette publication un article de Ferdinand Presouyre, *Trois bastides du Nord du Quercy...*, où il est question de la bastide de Puy-brun, qui fut fondée par l'abbaye de Dalon en 1279 sur la territoire de la paroisse de Tauriac, en accord avec le roi de France et malgré l'opposition du baron de Castelnaud et du vicomte de Turenne.

*Connaissance du pays d'oc*, n° 11 (1975), où se trouve un reportage illustré d'Antonin Caffa, *Enigmatiques capitelles*, qui évoque les cabanes en pierre sèche de la région nimoise, connues ailleurs sous le nom de « boris » ou « gariottes » ; don de M. Pierre Villot.

Reportage de Guy Le Bolzer sur les vols d'objets d'art dans les églises de Lorraine (découpé dans le *Figaro*), et entrefilet de l'*Echo de Notre-Dame* de Bergerac, février 1975, où il est question du dégagement du clocher de l'église Saint-Jacques et de l'aménagement d'une nouvelle sacristie ; ces deux articles offerts par M. Pierre Jouanel.

Notes généalogiques sur la famille Joyelle ou Joyal, originaire de Bergerac et installée au Canada ; don de M. Gaétan Pruneau-Gauthier, de Montréal.

Marcel Fournier, *Dôu salador à la pebreta...* (Périgueux, chez l'auteur, 1974) ; hommage de l'auteur. M. Aublant commente cette savoureuse publication.

M. le Président remercie les divers donateurs.

*REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.* — La *Revue Mabillon*, t. LVIII, n° 258 (1974), contient une étude de Michel Aubrun sur « le prieur Geoffroy du Vigeois et sa chronique ». Dans cette chronique limousine du XII<sup>e</sup> siècle, le prieur mentionne à différentes reprises l'abbaye de Terrasson, qui était très appauvrie, et celle de Tourtoirac où la décadence des institutions était telle que quatre moines en même temps se prévalaient du titre d'abbé. Il évoque aussi l'enlèvement des reliques de saint Pardoux au détriment de l'église de Sarlat et une curieuse affaire survenue à Périgueux à propos de l'assassinat d'un noble par un bourgeois, affaire qui se termina par un duel judiciaire et qui montre l'acuité des luttes de classes au XII<sup>e</sup> siècle.

*FEDERATION HISTORIQUE DU SUD-OUEST.* — M. Becquart s'est rendu le 20 janvier à Bordeaux, où il a représenté notre compagnie à la réunion annuelle de la Fédération. Il donne un bref compte rendu des questions traitées : bilan du congrès d'Arcachon, trésorerie de la Fédération, état des publications en cours d'impression et, surtout, organisation du congrès de Pau et Mourenx les 26 et 27 avril prochains. Le Secrétaire général lance un pressant appel aux sociétaires afin que notre compagnie ne soit pas absente de cette manifestation : il serait vivement souhaitable que plusieurs de nos membres présentent des mémoires sur le thème du congrès, « Urbanisme et urbanisation en Aquitaine ».

*COMPTE DE GESTION DU TRESORIER ET RELEVEMENT DES COTISATIONS.* — M. Pierre Aublant donne lecture de son compte de gestion pour l'exercice écoulé. ce document fait apparaître comme de coutume une situation financière parfaitement saine. M. le Président exprime à notre dévoué Trésorier les remerciements et les

félicitations de la Société et propose à l'assemblée de lui donner le traditionnel *quitas*, ce qui est aussitôt fait à mains levées.

Les sociétaires votent également à l'unanimité des présents les propositions de majorations qui leur sont soumises par le Bureau pour maintenir l'équilibre de nos finances.

**COMMUNICATIONS.** — M. Becquart a rédigé pour nos *Varia*, comme il le fait chaque année, la liste des accroissements des Archives de la Dordogne en 1974. Les dons les plus importants proviennent de MM. Patrick Esclafier de la Rode et Paul Lesourd.

M<sup>me</sup> Gendry nous a fait parvenir une intéressante note sur un inventaire de meubles dressé en 1727 chez Martial Gilles, bourgeois de Périgueux. Ce travail qui sera publié mentionne notamment un certain nombre de tableaux.

Le Secrétaire général a trouvé mention, dans un inventaire récemment publié du fonds de la Chambre Impériale de Spire aux Archives de la Moselle, de plusieurs membres de la famille sarladaise de Vins du Manègre. Il a pris connaissance d'autre part d'un livre de Patrick Ferté, *L'Université de Cahors au XVIII<sup>e</sup> siècle...* (Toulouse, Fournie, 1975). Cet ouvrage fournit d'intéressants détails sur le pourcentage des étudiants périgourdins qui fréquentèrent l'Université et met l'accent sur deux personnalités qui y jouèrent un rôle important : Hugues de Pélegry, archidiaque de Périgueux, fondateur en 1365 du collège Saint-Nicolas de Pélegry et le marquis de Saint-Alvère, qui fut le chef de ce collège.

M. Hubert Thauziès nous signale qu'à l'occasion de travaux de lotissement à Montagnier, non loin de l'église du bourg, le sol avait été fâcheusement aplani en contrebas de la terrasse, le long de la route de Tocane. Cette modification du lieu risque fort de dénaturer le site.

M. Secret rend compte d'une publication récente faite par notre voisine, la Société archéologique et historique de la Charente. Il s'agit de *l'Iconographie de la cathédrale d'Angoulême de 1575 à 1880*, qui est préfacée par Marcel Durliat et présentée par notre confrère Pierre Dubourg-Noves. L'architecte Abadie est sévèrement jugé dans ce « constat clinique » qui est remarquable par ailleurs par l'abondance des illustrations reproduites.

M. Jean-Claude Lasserre, revenant sur le peintre Jean Bloc évoqué dans notre *Bulletin* de 1974, p. 269, apporte des précisions sur cet artiste qui se nommait en réalité Jean Broc et qui naquit à Montignac en 1771. M. Soubeyran, de son côté, commente la « Mort de Hyacinthe », tableau de Broc qui vient d'être exposé au Grand Palais; le texte qu'il a rédigé sera publié par nos soins.

M. Alain Roussot entretient l'assemblée des recherches qu'il poursuit au dolmen de Limeyrat en compagnie de M<sup>me</sup> Roussot. Le monument a été dégagé des pierrailles parasites qui l'encombraient, la grande table a été déplacée et calée, les fouilles proprement dites ont révélé quelques ossements et des fragments de poteries. La restauration du dolmen posera des problèmes, car l'un des supports est très incliné.

Enfin M. Pierre Jouanel signale que trois vieilles maisons de Bergerac viennent d'être abattues rue de la Brèche, à l'angle de la rue Montferrand, en vue de l'aménagement d'un parking. Cette démolition a eu l'avantage de dégager une belle maison à pans de bois du XVI<sup>e</sup> siècle qui était cachée et qui fait le coin entre la rue de la Hallebarde et la rue Montferrand.

**VCEU RELATIF A TRELISSAC.** — M. le Président propose l'adoption d'un vœu pour la protection du petit château et de l'ancienne église de Trélissac, qui rappellent les souvenirs de la famille Magne et de Stéphanie de Beauharnais. Le texte qu'il soumet à l'assemblée est adopté à l'unanimité des présents, il sera transmis à M. le Préfet de la Dordogne.

**ELECTIONS.** — Après distribution des bulletins de vote, il est procédé aux élections statutaires pour le renouvellement annuel du conseil d'administration. M. le général Beaupère, assisté de MM. Bélingard et Bardy, préside au dépouillement et proclame les résultats suivants :

Votants : 48.

MM. Bouriel, Deffarges, Delmas, Guthmann, Jouanel, Maligne et Secondat; Mmes Marsac et Ponceau : chacun 48 suffrages.

MM. Aublant, Becquart, Roussot, Secret et Soubeyran : chacun 47 suffrages.

M<sup>me</sup> Sadouillet-Perrin: 46 suffrages; M<sup>lle</sup> Dupuy, non candidate, a obtenu une voix.

M. Secret reprend place au bureau et remercie l'assemblée du témoignage de confiance qu'elle vient de donner par ce vote à ses membres déjà conseillers. Il souhaite la bienvenue aux deux nouveaux élus, MM. Pierre Jouanel et Alain Roussot, qui remplacent MM. Jean Lassaigue, décédé et Jean Maubourguet, démissionnaire.

**ADMISSIONS.** — M. Philippe ROSSILLON, maire de Beynac-et-Cazenac et M<sup>me</sup>; présentés par MM. Roger Delmas et Secret;

M<sup>me</sup> Viviane GÉRARD, les Bernardières, Champeaux-et-la-Chapelle-Pommier; présentée par MM. Aublant et Becquart;

M. Guy de MALEVILLE, Aiguevive, Cénac-et-Saint-Julien; présenté par M<sup>me</sup> de Maleville et M. Secret;

M<sup>lle</sup> Simone BOURGÈS, 9, rue Poliveau, 75005 Paris; admise en remplacement de son père, décédé;

sont élus membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord.

*Le Secrétaire général,*

N. BECQUART.

*Le Président,*

J. SECRET.

Les membres du conseil d'administration se sont réunis à l'issue de la séance et ont décidé de continuer dans leurs fonctions les membres du bureau sortant. M. Lassaigue n'est pas remplacé à la vice-présidence, mais MM. Roussot et Bouriel occuperont son siège, respectivement à la commission de publication et à la commission des finances.

---

#### SEANCE DU JEUDI 6 MARS 1975

*Présidence de M. Jean SECRET, Président.*

Présents : 35. — Excusés : 2.

**NECROLOGIE.** — M. Rémy Serager,

**REMERCIEMENTS.** — M<sup>me</sup> Viviane Gérard; M. François Reix.

**ENTRÉES D'OUVRAGES.** — *Entre nous*, secteur paroissial de Thenon, n° 20 (février-mars 1975); don de M. l'abbé Jourdes, qui poursuit dans ce périodique son étude sur l'ancien maire de Thenon, Bernard Grand.

*M.A.I.F. informations*, n° 30 (février 1975); offert par M. Secret, qui y a noté un reportage bien illustré sur la forêt Barade.

*Compte-rendu du Congrès des amis et naturalistes de la vallée de la Vézère* (Tursac, août 1974); également offert par M. le Président.

*La France généalogique*, vol. XVI, n° 98 (mars 1974); don de M. Jacques d'Orfond, qui signale dans cette publication un curieux article de M<sup>me</sup> Cornubert-Osmont, relatif à l'existence en Normandie d'une bourgeoisie rurale paysanne. Cette classe sociale assez particulière serait à rapprocher des « fils » ou « filles » de famille et des laboureurs si nombreux en Périgord.

*Amicale des anciennes élèves du Lycée d'Etat Laure-Gatet de Périgueux*, n° 9 (1974); don de M<sup>me</sup> Fellonneau.

Guy Devaux, *Sur les pois à cautères* (extr. de la « Revue d'histoire de la pharmacie », t. XXII, n° 223, décembre 1974); hommage de l'auteur.

Joseph Valynseels, *Les Laborde de Monpezat et leurs alliances* (Paris, chez l'auteur, 1975); don de M. Valynseels, qui présente dans ce livre une étude généalogique fort complète sur la famille et les alliances du prince Henrik de Danemark. L'ouvrage intéresse de nombreuses familles périgourdines parmi lesquelles on relève les noms de Doursenaud, Marieaud, Lassaingne, Bonnet, Rebière, Gay, Laforest.

M. le Président remercie les divers donateurs.

*REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.* — Un seul article est à mentionner dans les publications reçues, c'est celui de Henri Laville, *Précisions sur la chronologie du quaternaire récent*. Il figure dans les « comptes-rendus des séances mensuelles » du *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 72, n° 1 (1975). L'auteur y présente un tableau fort savant de la chronologie climatique du 3<sup>e</sup> stade würmien en Périgord.

*COMMUNICATIONS.* — M. Jean Secret a relevé dans les *Notes d'information* du Secrétariat d'Etat à la Culture (février-mars 1975) un très intéressant article sur l'utilisation de la photogrammétrie par les équipes de l'Inventaire général. Cette technique a été appliquée notamment pour l'église de Saint-Astier.

M. l'abbé Pommarède a retrouvé dans des archives privées les mémoires d'un Laulanié du Grézeau qui donne des détails sur le couvent des Filles de Notre-Dame de Périgueux, fondé au XVII<sup>e</sup> siècle par la nièce de Montaigne, Jeanne de Lestonnac. Le narrateur évoque aussi la carrière de sa grand'tante, Marie Laulanié du Grézeau, qui fut supérieure en 1716 et alla fonder au Cap-Français une communauté de religieuses; elle composa à cette occasion un cantique sur l'air de « Vogue la galère ».

M. le Président a pris connaissance d'un récent ouvrage de M. Paul Roudié, *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550* (Bordeaux, Sobodi, 1975, 2 vol.). Ce livre est une mine de renseignements fort précieux sur les différents aspects de l'art en Aquitaine à l'époque de la Renaissance. Il montre que beaucoup d'artistes ou d'artisans ayant œuvré en Bordelais étaient originaires du Périgord, notamment les maçons et les orfèvres. M. Roudié nous révèle d'autre part l'existence à la Roche-Chalais, vers 1550, d'un actif atelier de tapisserie dirigé par Antoine Trigant, qui travailla pour le chapitre de Saint-Emilion et pour un riche parlementaire bordelais, le procureur général Antoine de Lascure.

M. Secret rappelle qu'à l'occasion d'importants travaux qui viennent d'être faits à Cadouin, on a retrouvé dans une travée du cloître, derrière l'habillage gothique, une très intéressante partie romane. Six arcs ont été dégagés avec des chapiteaux du XII<sup>e</sup> siècle et des traces de fresques. Un musée va être organisé dans trois salles. M. Secret fait circuler des photographies de différents objets qui y seront exposés.

M<sup>me</sup> Sadouillet-Perrin a lu avec un vif intérêt le mémoire de notre confrère, M. Jean Valette, sur les boues de Panassou (voir le *Bulletin* de 1974, p. 295). Elle a pu obtenir de M. le professeur Canellas la photocopie d'une analyse faite en 1951 et publiée par deux spécialistes, P. Cazaux et J. Canellas, dans une revue phar-

maceutique sous le titre « Sur l'eau et le péloïde de Panassou » Les conclusions des deux savants, qui ont pratiqué l'analyse à la demande de M. Ladignac, pharmacien à Saint-Cyprien, au Laboratoire d'hydrologie de la Faculté de Pharmacie de Bordeaux, sont les suivantes : l'eau de Panassou est une eau bicarbonatée calcique hypothermale faiblement minéralisée, pourvue d'une radioactivité de 0,61 millimicrocurie par litre; le péloïde est une boue maturant *in situ* qui, en raison de ses propriétés de sédimentation, absorption de l'eau et rétention de la chaleur, semble surtout utilisable en illutations locales.

M. Pierre Aublant a reçu un appel de M. de Commarque, qui souhaiterait vivement voir étudier l'imposante ruine du château de Commarque. Notre bureau a déjà songé, rappelle M. le Président, à publier un fascicule sur ce sujet, mais il n'est pas aisé de réunir une équipe de travail.

Le Secrétaire général a noté la publication par le Centre d'études de civilisation médiévale de Poitiers, d'un volume de mélanges offerts au professeur Labande. Parmi les nombreux articles que contient l'ouvrage, on remarque une étude de W. Kellermann, *Bertran de Born und Herzogin Mathilde von Sachsen*.

M. Becquart donne communication d'un mémoire qu'il a rédigé sur les « mariages de l'Empereur » en 1810 dans l'arrondissement de Nontron. Ces unions décidées par décret ont eu lieu dans les différents cantons du 22 au 29 avril, sauf dans le canton de Lanouaille où la cérémonie fut fixée au 2 décembre. Ce travail sera publié dans un prochain *Bulletin*.

Enfin M. Secondat, d'après un manuscrit rédigé par l'abbé Lygonat, commente la carrière des différents prêtres qui se sont succédés à Plazac depuis la Révolution jusqu'à 1914. Les personnages les plus marquants furent le vicaire Blusson, qui participa en 1790 à la plantation des maïs, l'abbé Gergaud, ancien militaire au caractère vif qui se réconcilia avec son maire de façon spectaculaire, et les abbés l'Honneur, Labrue et Lygonat.

**ADMISSIONS.** — M. Jacques CLEMENS, 36, avenue de Gradignan, 33600 Pessac; présenté par M<sup>me</sup> Higounet et M. Roussot;

M. Jean VIRCOULON, 41, rue Victor-Hugo, 33 - Sainte-Foy-la-Grande; présenté par MM. Aublant et l'abbé Lansade;

M. Denis SOULIÉ, 8, rue de la Clarté, Périgueux; présenté par MM. le Dr. Gaussen et Secret;

M<sup>me</sup> O. A. PLAZER, 13, parc François-Villon, 91600 Savigny-sur-Orge; présentée par MM. Aublant et Pelpel;

M. le Professeur Franck PHILIPS, la Carrière, 24220 Saint-Cyprien; présenté par MM. Beaupère et Secret;

M. Jacques FAUREL, 49, rue de Châtenay, 92160 Antony; présenté par MM. Aublant et Becquart;

M. Henri MERCIER, 11, rue des Thermes, Périgueux; présenté par MM. Bélingard et Secret;

M. Louis BECHEAU, Bézenac par Saint-Cyprien; présenté par les mêmes;

M<sup>lle</sup> Anne-Marie CHAVANOU, 2 bis, rue Lamartine, Périgueux; présentée par MM. Secondat et Secret;

M<sup>lle</sup> Louise BELAIR, 58, rue Jean-Jaurès, Coulounieix-Chamiers; présentée par MM. Secret et Soubeyran;

M. Marcel ALBISETTI, 31-33, rue de Sèvres, 92410 Ville-d'Avray; présenté par M. Beauchamps et M<sup>me</sup> Bonnelle;

sont élus membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord.

Le Secrétaire général,

N. BECQUART.

Le Président,

J. SECRET.

# COMPTE DE GESTION DU TRÉSORIER

## EXERCICE 1974

---

Mes chers Collègues,

Notre Société a donc célébré le 26 mai de l'année écoulée — soit à un jour près — le centenaire de sa naissance. La voici qui commence à grignoter tout doucement son second siècle. Souhaitons-lui de le mener à son terme dans d'aussi bonnes conditions que le premier.

Je ne parlerai pas des manifestations qui ont eu lieu à cette occasion. Le **Bulletin** en a rendu compte. Par ailleurs, la première livraison de 1975 — dont la sortie prévue en 1974 n'a pu avoir lieu à bonne date — évoquera la vie et les travaux de notre compagnie au cours de ces longues et fructueuses années d'activité.

Malgré les dépenses exceptionnelles entraînées par la célébration du centenaire — et dont certaines, comme la rénovation du portail d'entrée de notre hôtel, sur la rue du Plantier, qui est d'ailleurs une réussite, ont été fort coûteuses — l'exercice 1974 s'est terminé de façon satisfaisante. C'est grâce aux importantes subventions dont notre compagnie a bénéficié de la part du Conseil général de la Dordogne, de la Ville de Périgueux, de la Conservation des Bâtiments de France d'Aquitaine, du Secrétariat d'Etat à la Culture. Nous remercions encore bien vivement chacune des autorités en cause pour l'intérêt qu'elle nous a manifesté.

Notre Société aborde sa nouvelle carrière dans de bonnes conditions. Les douze séances annuelles ont été régulièrement tenues en 1974. Elles font ressortir une présence mensuelle moyenne de 31 membres.

En raison de la tenue de la séance académique exceptionnelle du centenaire, il n'y a pas eu, en 1974, d'excursion de printemps. Mais une sortie avec repas-banquet, organisée dans le cadre des manifestations du centenaire, a conduit, le 1<sup>er</sup> septembre, 54 de nos membres à Monbazillac, Lanquais et Baneuil. Malgré un départ un peu mouillé, elle s'est parfaitement déroulée par la suite.

Les quatre livraisons du tome C I du **Bulletin**, tiré cette année encore à 1.000 exemplaires, ont rassemblé, selon une formule éprouvée, 350 pages de textes sur des sujets variés, avec leur accompagnement habituel d'illustrations.

L'audience du **Bulletin** reste grande auprès de ses lecteurs. De nombreux témoignages de satisfaction nous parviennent chaque année de membres qui, éloignés de leur province à laquelle ils restent cependant très attachés, apprécient fort ce trait d'union.

Le nombre de nos membres — titulaires et abonnés — reste bien orienté. Malgré quelques défections inévitables, qui ont été heureusement

moins nombreuses que les années précédentes, il a augmenté d'une douzaine d'unités. Quelques retardataires nous rejoindront encore.

Nous avons éprouvé une perte particulièrement sensible en la personne de notre distingué vice-président M. Jean Lassaing. Les six autres membres disparus qui emportent nos regrets ont été M<sup>lle</sup> Andrieu-Delille, M. Georges Bernard, Mme Noélie Château, MM. Jean Houdard, le docteur Pampouille et Paul Villepelet.

Comme tous les ans, un certain nombre de nos membres ont aimablement majoré leur cotisation. Que ceux qui n'ont pas été remerciés individuellement le soient ici très sincèrement. Merci aussi à tous ceux qui ont le souci d'acquiescer fidèlement et régulièrement leur cotisation. Ils contribuent ainsi à la bonne marche de la Société.

Je voudrais demander à ceux de nos membres — et ils sont nombreux — qui changent d'adresse, de ne pas omettre de nous aviser en temps utile. Cela évitera bien des retours de courrier et allègera d'autant notre tâche.

Notre Conseil d'administration se voit, une fois de plus, contraint de vous demander un relèvement du taux de la cotisation. Nous avons subi en 1974 deux augmentations notables des coûts d'impression, sans parler de la hausse des tarifs postaux. Nous avons pu étaler à peu près les augmentations, mais nous vous demanderons tout à l'heure d'approuver les nouveaux taux que nous vous proposons pour 1975, c'est-à-dire : 25 F pour les cotisations, 30 F pour les abonnements des particuliers, 35 F pour ceux des collectivités, qui nécessitent un travail spécial de facturation.

Permettez-moi, sur ce sujet, de répondre d'avance à une objection qui vient naturellement à l'esprit.

Certains penseront, sans doute, qu'il vaudrait mieux fixer des majorations plus fortes afin de limiter la fréquence des modifications de tarifs. Votre Conseil y a songé. Mais il lui a semblé préférable, dans l'intérêt même de chacun — et tout en restant vigilant — d'accompagner les hausses plutôt que de les précéder. Nos dirigeants, dans le passé, avaient manifesté le même souci.

Je soumetts maintenant à votre approbation le compte rendu de ma gestion pour l'exercice 1974.

#### RECETTES :

Membres titulaires	739 ayant cotisé pour F .....	16.610	
Abonnements	82 pour un montant de F .....	2.474,40	
soit ensemble	821 membres pour un total encaissé de ..		19.084,40
Encassement de 13 cotisations et abonnements arriérés	.....		290
Droits de diplôme	.....		430
Dons et subventions :			33.237
— Majorations de cotisations	.....	637	
— Subvention du Conseil général de la Dordogne		12.500	
— Subvention du Secrétariat d'Etat à la Culture		600	
— Subvention de la ville de Périgueux (centenaire)		1.500	
— Subvention de la Conservation régionale des Bâtiments de France d'Aquitaine	.....	18.000	

Ventes de Bulletins et d'ouvrages .....	10.455,60
(dont pour l'Album du centenaire « Le Périgord vu par Léo Drouyn » ..... 8.645 )	
Intérêts et arrérages .....	3.257,04
— sur livret à la Caisse d'Épargne de Périgueux .....	2.600,24
— sur portefeuille fonds d'État (legs Testut) ..	656,80
Loyers des immeubles .....	12.185,33
Sortie-excursion du centenaire du 1 <sup>er</sup> septembre .....	2.460
Menues recettes diverses .....	18,90

---

81.418,27

## DEPENSES :

Bulletin, tome C I .....	19.754,94
— Impression .....	16.918,40
— Illustration .....	1.803,30
— Distribution .....	1.033,24
Impression de diplômes .....	720
Cotisations et abonnements de la Société .....	257
Frais de poste et colis postaux .....	304,30
Frais de rappel pour cotisations et abonnements en retard ..	210,45
Frais et fournitures de bureau .....	1.563,74
Frais de gestion des immeubles .....	25.399,15
— Réparations et entretien .....	719,71
— Impôts et taxes .....	883,80
— Assurances .....	325,17
— Chauffage .....	293,76
— Éclairage .....	12,17
— Eau .....	636,54
— Rénovation du portall d'entrée, 18, rue du Plantier .....	22.528
Achats mobiliers .....	142
Dépenses diverses à l'occasion du centenaire .....	1.056,36
(invitations, programmes, honoraires de messe, fleurs, etc...)	
Sortie-excursion du centenaire du 1 <sup>er</sup> septembre .....	2.120
Solde facture Pierre Fanlac pour l'édition de l'album « Le Périgord vu par Léon Drouyn » .....	16.726,68
Menues dépenses diverses .....	194,11

---

68.449,23

## RECAPITULATION :

Total des Recettes de l'exercice 1974 .....	81.418,27
Total des Dépenses de l'exercice 1974 .....	68.449,23

Excédent provisoire des Recettes de l'exercice .....	12.969,04
dont il y a lieu de déduire approximativement la somme de .....	3.600

en représentation des impôts fonciers de 1974 non encore  
mis en recouvrement et de la facture de la plaque commémora-  
tive Bodin, réclamée mais non parvenue. En conséquence,  
l'excédent final se situe aux environs de .....

---

9.369,04

**ACTIF NET DE LA SOCIETE**

au 31 décembre 1974

**Disponible :**

Espèces en caisse .....	102,61
Solde du compte courant postal Limoges 281.70 .....	1.791,30
Solde du compte de dépôts n° 21954 à la B.N.P. Périgueux ....	934,18
Solde du livret n° 53.091 à la Caisse d'Epargne de Périgueux	34.417,84

Ensemble ..... 37.245,93

A déduire ..... 10.015,60

— Encaissement de recettes concernant l'exercice 1975 .....	990
— Solde des dépenses de 1974, payées en 1975 .....	5.425,60
— Dû et non appelé (impôts 1974 et plaque Bodin) .....	3.600

Actif disponible net ..... 27.230,33

**Réalisable :**

Bons du Trésor à 5 ans ..... 8.000

Echéance du 16-2-1976. Série BSD 3 1968. N° 36.195.117	500
— du 10-3-1976. Série BSD 3 1968. N° 36.195.120	500
— du 10-5-1976. Série BSD 2 1970. N° 39.945.285	1.000
— du 14-4-1977. Série BSD 2 1971. N° 40.739.900	1.000
— du 30-6-1977. Série BSD 2 1972. N° 41.034.068	1.000
— du 10-5-1978. Série BSD 2 1972. N° 41.692.273	4.000

**Immobilisé :**

Immeubles de la Société (pour leur valeur d'achat) .....	4.456,04
— 18, rue du Plantier .....	2.200
— 16, rue du Plantier .....	2.256,04

Total de l'actif net ..... 39.686,37

**Pour ordre :**

Portefeuille de fonds d'Etat (inaliénable suivant dispositions testamentaires du Professeur Testut, donateur). Pour sa valeur nominale .....	16.760
— 265 F de rente 5 % perpétuelle, en 2 certificats nominatifs .....	5.300
— 295,80 F de rente 3 % 1945-54 amortissable, en trois certificats nominatifs ....	9.860
— 4 obligations de 400 F Emprunt National d'Equipement 6 % 1967, Série B, N° 13.378 à 13.381	1.600

**Le Trésorier :**  
**Pierre AUBLANT.**

# CENT ANS DE TRAVAUX DANS NOTRE BULLETIN

---

## I

### PREHISTOIRE ET PROTOHISTOIRE

Lorsqu'en 1874 naquit la Société historique et archéologique du Périgord, la Préhistoire en était encore à ses premiers pas, mais non à ses premiers balbutiements. Cette science était issue des recherches effectuées par des géologues et des paléontologistes aux idées progressistes qui avaient mis en évidence l'ancienneté, démesurée par rapport à la chronologie biblique, des formations géologiques, l'ancienneté corrélatrice des espèces animales contenues dans ces terrains, l'évolution de ces espèces animales, enfin l'existence de restes humains et d'outils en pierre fabriqués par l'homme, dans de très vieux terrains « antédiluviens ».

Une subdivision chronologique avait déjà été tentée par Boucher de Perthes (1857), puis par E. Lartet (1861) et surtout par G. de Mortillet (1869 et *sq.*) et, à la suite des archéologues anglais, le terme de *Préhistoire* remplaçait vers 1865-1870 celui de temps *anté-historiques* ou *anté-diluviens*.

La connaissance de cette période s'élaborait donc peu à peu, grâce aux fouilles effectuées dans les formations alluviales de la Somme (Boucher de Perthes) ou de la Garonne (Noulet), mais aussi dans les grottes et sous les abris, habitats spécifiques de l'homme quaternaire. Dans notre région, on doit à F. Jouannet les premières explorations et descriptions de sites préhistoriques : Ecorneboeuf (1810), le Pech de l'Aze et Combe Grenal (1816), puis Badegoule (1834), mais les fouilles systématiques commencèrent en 1863 avec E. Lartet et H. Christy à Gorge d'Enfer, les Eyzies, la Madeleine, le Moustier, avec le marquis de Vibraye à Laugerie-Basse, puis avec E. Masséna (1865), Ph. de Lalande (1868), etc. Les squelettes de Cro Magnon furent découverts fortuitement en 1868, puis étudiés par L. Lartet. En 1874, M. Féaux entreprit une fouille dans la grotte de

Raymonden-Nord qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre station, toute proche, où fut trouvé en 1888 le squelette éponyme de la race de Chaneclade. Parallèlement, de nombreux archéologues constituaient des collections préhistoriques glanées sur des sites de surface ou provenant de découvertes fortuites (J.T. de Mourcin, A. de Gourgues, etc.).

Aussi, lors de la création de notre Société, la Préhistoire *sensu lato* eut-elle sa place dans les préoccupations des membres fondateurs, comme l'exprima E. Massoubre le 27 mai dans son discours inaugural : « Si nous remontons aux temps préhistoriques, les cavernes à ossements nous mettent en présence des premiers habitants du Périgord et nous initient à leur rude existence. Tout n'est pas dit assurément sur ces populations primitives. »

De fait, les premiers bulletins consacrèrent de nombreuses pages, souvent illustrées, à plusieurs mémoires d'archéologie préhistorique. Le premier, paru dans le tome I, du comte de Mellet, concerne le « cluseau » de Saint-Léon-sur-l'Isle qui livra des ossements d'animaux, des silex « dont un charmant couteau », une « jolie hachette » et des fragments d'ossements humains. Connue de nos jours sous le nom du Déroc, c'est une grotte sépulcrale, hélas trop tôt fouillée, comparable à celle de Campniac qui subit aussi un triste sort.

Dans ce premier volume, les mégalithes occupent une place importante : remarquables depuis longtemps, déjà fouillés ou pillés pour la plupart, ces monuments excitaient « l'étonnement et la curiosité ». Le premier article, consacré par E. Galy au dolmen de Saint-Aquilin, est un modèle du genre ; localisation et description précises accompagnées d'un plan et d'une vue latérale, étude et dessin du mobilier qualifié à juste raison de *funéraire*, analyses physiques et chimiques du remplissage, allusion aux procédés employés — plan incliné, leviers, rouleaux — pour le déplacement des blocs rocheux car « il ne faut pas exagérer les difficultés que leur emploi et leur déplacement présentaient à ces premiers et très-inexpérimentés architectes ». Seule la datation du dolmen, qui « se rapprocherait de l'époque solutréenne », ne peut être prise en considération.

Il faut rendre un hommage particulier à Ph. de Bosredon qui, dès 1877, se préoccupa d'établir une « Nomenclature des monuments et gisements de l'époque anté-historique dans le département de la Dordogne », premier et méritoire inventaire

par commune des sites, monuments et trouvailles isolées, accompagné de références bibliographiques, qui occupe 44 pages de notre *Bulletin* (et fut complété en 1880). L'année suivante, A. Reverdil reprit, plus en détail, l'inventaire des sites et trouvailles dans le canton de Montignac. Il faudra attendre 1949 pour que D. Peyrony fasse paraître un nouvel inventaire départemental en un volume à part édité par notre Société.

L'étude des stations de l'âge de la Pierre taillée fut inaugurée en 1875 par une note de M. Féaux sur la grotte de Raymondén. En 1876, M. Hardy découvrit non loin de là une seconde grotte qu'il nomma d'abord *Chez-Pigeassou* en 1877, puis *Raymondén* dans l'étude d'ensemble parue en 1891. Il ne faut pas confondre les deux sites : le *Raymondén* de Féaux (1875) est le *Raymondén-Chancelade* de Mercier et Personne (1930), alias *Raymondén-Nord* de Mercier (1935), alors que *Chez-Pigeassou* de M. Hardy (1877) correspond à la célèbre grotte éponyme. Cette dernière est l'un des plus beaux fleurons de notre Préhistoire régionale : proche de Périgueux, elle a livré d'importantes séries lithiques et osseuses du Magdalénien, de nombreux objets décorés, dont la plaquette au bison avec figurations humaines stylisées, et surtout le fossile humain d'une race qui prit le nom de Chancelade. A cette fouille s'attachent particulièrement le nom de deux éminents membres de notre compagnie, M. Féaux, qui fut trésorier durant 22 ans, et M. Hardy, président de 1888 à 1893. Ce dernier était conservateur du Musée du Périgord ; là prirent place les documents trouvés à Raymondén, y compris le squelette éponyme qui, pour une fois, n'a pas été accaparé par Paris !

(\*)

La place de la Préhistoire et de la Protohistoire n'est donc pas négligeable dans les activités et les publications de la Société historique et archéologique du Périgord. Rappelons-en les plus marquantes.

Notre association est propriétaire de l'un des plus spectaculaires mégalithes du Périgord, le dolmen de Blanc à Nojals-et-Clottes que nous a légué en 1925 le professeur L. Testut. A notre connaissance, aucun panonceau ne signale sur place cette propriété ni le nom du généreux donateur, oubli qu'il serait opportun de réparer.

Une société savante n'a pas vocation particulière pour

exécuter des fouilles archéologiques — aucune autorisation n'est plus accordée de nos jours à une collectivité — et notre compagnie n'a que très rarement, autrefois, pris l'initiative d'exécuter des fouilles. Ce fut cependant le cas en 1881 à Campniac, près Périgueux, et à juste raison car cette grotte sépulcrale avait déjà souffert d'un déblaiement dont le produit fut épandu dans les champs alentour. Il était urgent de sauver les derniers vestiges en place : une somme de 100 francs permit à M. Hardy et ses collègues d'achever, en deux jours, les fouilles commencées en 1880.

Une subvention de 300 francs octroyée en 1896 à l'archéologue E. Rivière facilita ses fouilles dans la grotte de la Mouthe aux Eyzies. Cette grotte venait de révéler, pour la première fois en Périgord, des dessins rupestres. Le 10 août 1896, plusieurs membres de notre compagnie allèrent la visiter et M. Féaux rédigea un savoureux et fort judicieux compte rendu de cette excursion qui marque une date importante pour la reconnaissance de l'authenticité de l'art rupestre paléolithique (1896, pp. 335-346).

Les excursions annuelles ou semestrielles n'ont certes pas négligé la Préhistoire au long des multiples itinéraires qui conduisent aux gisements et aux grottes ornées dans les vallées de la Vézère, de la Dordogne et de la Dronne.

Si nous examinons maintenant la part de la Préhistoire et de la Protohistoire dans les publications, il faut distinguer les comptes rendus des séances mensuelles, les études et travaux, et des ouvrages hors-série.

**OUVRAGES HORS-SÉRIE.** Deux volumes ont été particulièrement consacrés à la Préhistoire. Le premier en 1949 par D. Peyrony, *Le Périgord préhistorique. Essai de géographie humaine suivi des listes des stations, gisements, monuments divers connus, avec leur bibliographie*, est un très utile inventaire donnant la date des civilisations reconnues sur chaque site et les principales références bibliographiques. Actuellement introuvable, il reste un excellent instrument de travail pour la connaissance de notre région et mériterait un jour une nouvelle édition revue et complétée certes, mais guère différente dans sa présentation.

Le second volume, *Centenaire de la Préhistoire en Périgord*, a vu le jour en 1965 pour commémorer le centenaire des recherches en Périgord, celles de E. Lartet et H. Christy, et non les toutes premières du « pionnier » F. Jouannel. Vingt auteurs

ont collaboré à ce volume de 190 pages. Des mémoires y sont consacrés à l'histoire des recherches (L. Balout, J. Saint-Martin), aux fouilles et découvertes archéologiques (F. Bordes) ou anthropologiques (F.M. Bergounioux), ainsi qu'à des inventaires systématiques d'art mobilier (R. de Saint-Périer) ou pariétal (A. Roussot) et à des articles de synthèse sur la paléontologie humaine (J. Piveteau), l'art (P.-M. Grand-Chastel, L.-R. Nougier) et l'archéologie des grottes ornées (D. de Sonneville-Bordes). Dans cette somme, une note de L. Coulonges sur la Préhistoire en Lot-et-Garonne surprend quand on connaît notre chauvinisme qui exclut tout ce qui dépasse les strictes limites administratives de notre département.

Si l'on considère les *Mélanges Géraud-Lavergne* comme un volume hors-série, bien qu'aussi 3<sup>e</sup> livraison de l'année 1960, des 26 articles qui le composent, six ont trait à la Préhistoire. L'un d'eux, autobiographique, retrace les séjours et les activités de l'abbé H. Breuil dans notre région, depuis 1897, date d'une première excursion avec J. Bouyssonie, son condisciple de séminaire.

Enfin, dans le luxueux volume *Le Périgord vu par Léo Drouyn* édité en 1974 pour le centenaire de notre Société, deux des 40 dessins commentés représentent des monuments préhistoriques : le dolmen de Blanc (J. Roussot-Larroque) et le mégalithe de Paussac (A. Roussot).

COMPTES RENDUS DE SÉANCES. Les 1.200 séances mensuelles représentent plusieurs milliers de communications dont un nombre appréciable concerne la Préhistoire (outre de nombreuses mentions bibliographiques). Il n'entre pas dans notre propos d'en faire ici l'exégèse, qui serait pourtant un jour nécessaire sous forme de tables analytiques, avec index chronologique et géographique. Parfois, les communications présentées en séance sont suivies d'un mémoire publié dans le *Bulletin*, mais on peut regretter que d'autres, fort intéressantes, se limitent à quelques lignes sans illustration dans le compte rendu de séance.

ETUDES ET TRAVAUX. Un peu plus de 150 articles sur la Préhistoire ont paru depuis un siècle, ce qui est peu, compte tenu de l'importance de cette science en Périgord. Ces mémoires sont de qualité variable, selon leurs auteurs ou le sujet traité. Une constatation s'impose à la lecture des 100 *Bulletins* : les monographies et les synthèses sont en nombre relativement réduit, au profit de notes ou notules ; bien des préhistoriens,

amateurs ou professionnels, ont donné ailleurs leurs meilleurs travaux qui eussent pris trop de place dans nos publications ! Seuls M. Féaux, M. Hardy, et partiellement D. Peyrony, F. Delage et M. Bourgon font exception à cette règle, alors que l'abbé Breuil, si prolifique par ailleurs, n'a honoré notre Société que de trois articles, dont deux en collaboration. De plus, les limites du département ne favorisent pas toujours certaines études de spécialistes qui gagnent à être traitées dans un ensemble régional plus conforme à la réalité archéologique.

Que ces critiques et regrets ne fassent pas oublier toutefois maints travaux d'un grand intérêt qui jalonnent nos bulletins. Sans dresser une liste exhaustive de ces quelque 150 publications, nous pouvons mentionner les principales, classées chronologiquement.

La géologie du Quaternaire n'occupe qu'une place minime, car la vocation de notre compagnie est avant tout historique et archéologique. Aussi ne trouve-t-on que quatre articles de géologie pure, sous la plume de A. Bleyne (1881), P. Fénélon (1936), M. Bourgon (1937) et F.M. Bergounioux (1960). Le mémoire de M. Féaux sur une sablière et deux ballastières du Paléolithique ancien (1899) et celui de M. Bourgon sur les dépôts quaternaires du Périgord (1947) font aussi une large place à la description géologique des terrains qui contiennent des industries humaines.

Deux notes concernent la paléontologie animale : des os de buffle à Laugerie-Basse (Bleyne, 1879) et une dent d'hippopotame des bords de la Vézère à Limeuil (Bélanger, 1963).

Pour la paléontologie humaine, une place de choix fut donnée au grand anatomiste, le professeur L. Testut, pour l'étude des restes humains de Raymondien (1889). A l'exception d'une note sur la grotte et l'homme de Rochereil par P.E. Jude et J. Cruveiller (1938), ce fut le seul mémoire d'anthropologie préhistorique ; c'est peu dans une région qui a livré tant d'autres restes humains, au Moustier, à la Ferrassie, au Pech de l'Aze, au Roc de Marsal, au Regourdou, à Combe Capelle, à Cro Magnon, au Cap Blanc, à Laugerie-Basse, à la Madeleine, au Roc du Barbeau, à la Fontanguillière, au Pas-Estrel, à Laugerie-Haute, etc. Notons cependant un article de D. Peyrony sur les rites funéraires moustériens (1921) et les deux mémoires déjà cités, de F.M. Bergounioux et de J. Piveteau dans le volume du *Centenaire de la Préhistoire* (1965).

Les travaux de typologie sont modestement représentés ;

il est vrai qu'il faut donner à ceux-ci une diffusion dépassant largement le cadre régional pour accrédi- ter dans le monde des archéologues un nouveau type d'outil, une nouvelle appellation. Ici, aucune note n'apporte de contribution utile à cette spécialité taxonomique, bien que de nombreux types d'outils en pierre empruntent leur nom à des sites périgour- dins : biface micoquien, pointe moustérienne et pointe de Tayac, couteau Audi, grattoir Caminade, pointe de la Gravette et microgravelle, burin de Corbiac, pointe de Teyjat, pointe de Laugerie-Basse, rectangle de Couze, sans compter les ensembles industriels et les faciès : Tayacien, Micoquien, Moustérien, Périgor- dien, Gravettien, Magdalénien.

La part la plus importante comporte des notes et des mono- graphies sur les gisements, grottes, abris, sites de plein air et sur les monuments mégalithiques, soit une centaine d'articles.

Pour l'âge de la Pierre taillée ou Paléolithique, la grotte de Raymondén (Nord) figure en tête de liste (Féaux, 1875). Suit un rapport sur la station, maintenant détruite, d'Aubero- che (Pouyadou, 1877), puis un premier article sur la station de Raymondén, alias « Chez-Pigeassou » (Hardy, 1877), une étude du Petit-Puyrousseau à Périgueux (Féaux, 1878), des Roches à Sergeac (Hardy, 1880), de Cantelouve à la Canéda (R. de Gérard, 1883). En 1891 paraît l'étude d'ensemble de Ray- monden (Hardy), avec de nombreuses illustrations hors-texte. Viennent ensuite de bonnes monographies sur l'abri Blanchard à Sergeac (Didon, 1911), le Péchialet (Didon, 1912), la grotte des Grèzes, gisement moustérien (Bourrinet et Peyrony, 1913), Tabaterie (Peyrony et Bourrinet, 1928), la station de la Gare de Couze (Peyrony, 1932), les Jean-Blancs (D. et E. Peyrony, 1934), la Forge à Plazac (Darpeix, 1934), Raymondén-Nord (Mercier, 1935), la Souquette à Sergeac (Delage, 1938), puis, par D. Pey- rony, la Roque-Saint-Christophe (1939), Fongal (1941), le Pech de Bourre (1942), Combe-Capelle (1943), le gisement du châ- teau des Eyzies (1946), que suivent les Rochers de l'Acier (Dela- ge, 1947), la grotte d'Abzac à Gorge d'Enfer (Peyrony, 1947), Valojoux (Delage, 1949), Chancelade, d'après les fouilles effec- tuées en 1928 par J. Bouyssonie dans les niveaux inférieurs (Cheynier, 1955), Reignac (Roussot, 1962 et 1964), Raymondén, d'après les collections du Musée du Périgord (Soubeyran, 1966), l'abri Jardel II (Jardel et Roussot, 1967), le Roc de la Belle à Cubjac (Roussot et Delpech, 1969), l'abri Caminade (D. de Son- neville-Bordes, 1970).

En fait, malgré les apparences, cette liste est bien mince par rapport aux richesses paléolithiques de notre région. Il est étonnant de n'y point trouver le nom de gisements célèbres, tels Combe Grenal, le Fourneau-du-Diable, Laugerie-Basse et Laugerie-Haute, Laussel, la Madeleine, le Moustier, le Pech de l'Aze, le Ruth, etc., gisements grâce auxquels furent bien souvent établies les chronologies préhistoriques, ou définies les industries et les civilisations quaternaires. Nous devons à D. Peyrony le plus grand nombre de publications originales, car cet archéologue, qui eut un très large rayonnement scientifique, resta le plus possible fidèle à notre compagnie dont il fut, à juste titre, nommé vice-président de 1945 à 1954.

Fort curieusement, l'art paléolithique, si abondant en Périgord, figure peu dans nos bulletins. Ainsi, les anciennes discussions du siècle dernier sur l'ancienneté de l'art pariétal n'ont guère laissé de traces ; la question, il est vrai, a magistralement été résolue par le rapport de M. Féaux sur la grotte de la Mouthe (1896), soit six ans avant le mémorable *mea culpa* de Cartailhac et d'autres sceptiques en 1902. Mais rien n'apparaît, sauf dans les comptes rendus de séances, sur les découvertes fondamentales des Combarelles, de Font de Gaume et d'autres prestigieuses grottes ornées. Tout au plus pouvons-nous signaler en 1940 la publication du célèbre rapport de l'abbé Breuil, rédigé le 23 septembre à la sortie de sa première et minutieuse visite de Lascaux, puis une note sur Gabillou (Truffier, 1941), un texte sur la découverte de Lascaux (Marquay, 1946), une étude des industries découvertes à Gabillou (Gaussen, 1960), une présentation sommaire de Villars (Pierret, 1960), une critique des idées de Spivack sur Lascaux (Roussot, 1961), la présentation des peintures de la grotte de la Martine à Domme (Lachastre, 1964), deux textes sur les Combarelles et Lascaux, d'après H. Breuil et J. Bouyssonie (Roussot, 1966), une étude technique sur la conservation et le « dépoussiérage » des grottes ornées (Vidal, 1967), la monographie de la grotte Nancy (Roussot, Andrieux, Chauffriasse, 1968) et la publication d'une main peinte à Meyrals (Roussot, 1970).

Dans le volume du *Centenaire de la Préhistoire* (1965), outre les inventaires et mémoires déjà cités, on trouvera la publication de deux gravures énigmatiques, inédites, de Font de Gaume (Leroi-Gourhan).

Quant à l'art mobilier, surabondant en Périgord, comme le prouve l'inventaire de R. de Saint-Périer (*loc. cit.*, 1965), il

figure occasionnellement dans les monographies déjà citées (Raymond en notamment) mais aussi dans quelques articles originaux : gravures sur os de Laugerie-Basse (Hardy, 1889), gravures à figurations humaines et animales de Terro-Pialat (Délugin et Tarel, 1914), gravures et godet du Soucy (Peyrony, 1918), lampes et godets magdaléniens (Peyrony, 1920), fouilles de Teyjat (Bourrinet, 1929), figurations anthropomorphes du Paléolithique supérieur (Darpeix, 1939), lampe sculptée et décorée de Milhac (Peyrille, 1950), gravure de Cro Magnon (Pittard, 1960), baguette gravée du Peyrat (Cheynier, 1964), bâton orné de chevaux de la Madeleine (Mohen, 1969), galet gravé de Rochereil (Roussot et Delsol, 1960), lampe sculptée et ornée de la vallée de la Couze (Roussot, 1971).

Le Mésolithique, il est vrai peu représenté en Périgord, à l'exception de l'Azilien, est presque inexistant dans nos publications. Il est cependant étudié dans certaines monographies précédemment citées pour le Paléolithique, notamment à l'abri du château des Eyzies, à Jardel II, à Rochereil, à Valojoux.

Les principaux sites néo-chalcolithiques de notre région sont publiés dans nos bulletins. Leur liste est assez courte car il existe peu de stations de cette époque conservées intactes ; ce sont bien souvent des sites de plein air dont la stratigraphie est bouleversée par les travaux agricoles. En voici donc l'inventaire : Taboury (Féaux, 1888), Goudaud (Féaux, 1901), Ecorneboeuf, Campniac et la Boissière (Roux, 1916), la Roque-Saint-Christophe (Peyrony, 1939), Goudaud (Roussot, 1951 et Secondat, 1965), Boulogne et Escoire (Roussot, 1961), le Fleix (Degorce et Esclancher, 1968).

Les découvertes isolées, surtout de haches polies, sont le plus souvent mentionnées dans les comptes rendus de séances, à l'exception des instruments perforés, pièces rares dont nous avons donné un inventaire illustré en 1972. Quelques polissoirs font l'objet d'une note : ceux de la Bessède (Barrière, 1884), celui de Mortefond à Coly (Secondat, 1937), celui de Festalemps, entré au Musée du Périgord (Glory et Soubeyran, 1964), enfin, le petit polissoir double face de Saint-Martin-des-Combes (Gausson et Moissat, 1972).

Les grottes sépulcrales néo-chalcolithiques sont rares en Périgord. Celle du Déroc à Saint-Léon-sur-l'Isle fut la première publiée, par le comte de Mellet, en 1874 et 1876 ; celle de Campniac n'eut pas l'honneur d'un mémoire, mais on en parle lon-

guement dans les comptes rendus de 1880 et 1881 ; celle de Martillac est connue par une note de J. Gaussen (1957).

Nombreuses sont les publications de mégalithes, depuis celle de Galy en 1874 sur le dolmen de Saint-Aquilin, que suivirent en 1876 et 1877 plusieurs notes illustrées de l'archéologue bordelais et dessinateur de talent Léo Drouyn. Une trentaine de monuments sont ainsi décrits, notamment par A. de Roumejoux, M. Secondat, R. Marchadier, R. L'Honneur et J.-P. Degorce. De telles publications mériteraient une plus abondante illustration — plans, photographies prises sous divers angles — car les dolmens et les allées couvertes sont parmi les monuments les plus menacés de notre région. De même, il serait utile d'en refaire l'inventaire, soigneusement vérifié sur le terrain : combien sont déclarés détruits, qui possèdent encore de fort beaux restes !

Pour les âges des Métaux, nos bulletins n'apportent qu'une modeste contribution à la connaissance des sites et des objets découverts fortuitement, il est vrai relativement peu abondants en Périgord. A. de Roumejoux signale la fouille d'un tumulus protohistorique à Chalagnac. M. Hardy publie en 1893 les vases de la grotte des Ormes à Javerlhac (époque de La Tène). Des céramiques protohistoriques (Bronze final et Hallstatt notamment) d'Ecornebœuf sont dessinées en 1923 par L. Didon. En 1939, D. Peyrony publie le site complexe de la Roque-Saint-Christophe qui, outre du Paléolithique supérieur et du Néolithique, a livré des documents allant du Bronze moyen à La Tène (outre le Gallo-Romain et le Moyen Age). Enfin, J. Lachastre fait connaître ses découvertes protohistoriques de la Martine et de Caudon à Domme en 1963, 1965 et 1967.

Pour les objets métalliques, il faut attendre en 1939 une note de D. Peyrony sur les haches en bronze de Thonac, suivie d'un inventaire sommaire des « autres objets de l'âge du Bronze trouvés en Périgord », textes inclus dans la monographie de la Roque-Saint-Christophe. Le poignard rhodanien de provenance inconnue conservé au Musée du Périgord est décrit en 1969 par J. Roussot-Larroque. En 1973, nous publions une nouvelle note, mieux illustrée que celle de D. Peyrony, sur les haches de Thonac dont 16 au moins sont tirées du même moule. La même année, J. Secret signale le poignard du Bronze moyen dragué dans la Dordogne à Sainte-Terre (Gironde) et J. Roussot-Larroque publie quatre nouvelles haches, de Coursac, Allessur-Dordogne et la Roque-Saint-Christophe.

Le seul objet de fer publié par notre Société est l'épée de Cognac-sur-l'Isle que M. Soubeyran décrit avec précision en 1965 dans le *Centenaire de la Préhistoire*.

Outre les inventaires précédemment signalés (1877, 1878, 1949, 1965), quelques articles généraux portent sur la législation des fouilles (Delage, 1942), le Néolithique en Périgord (Peyrony, 1944), le Moustérien final et le Périgordien type Châtel-perron (D. et E. Peyrony, 1951), la métallurgie protohistorique en Nontronnais (Barrière, 1953) et le Périgordien (Cheynier, 1963).

\*  
\*\*

Ainsi, tout au long d'un siècle, la Préhistoire connut en notre compagnie des fortunes diverses, selon les époques. Les deux périodes les plus bénéfiques se situent, l'une à la fin du siècle dernier avec M. Féaux et M. Hardy, l'autre, surtout entre les deux guerres, avec D. Peyrony. Après une certaine désaffection qui suivit la dernière guerre, la célébration en 1965 du centenaire de la Préhistoire en Périgord marque un regain d'activité. Souhaitons que cette émulation continue et que tous les préhistoriens professionnels ou amateurs qui œuvrent en Aquitaine voudront bien contribuer à enrichir nos bulletins du meilleur de leur travaux.

En se perfectionnant dans ses méthodes d'exploration, de fouille et d'étude, la Préhistoire moderne exige une formulation scientifique de plus en plus poussée : inventaires, tableaux, diagrammes, analyses, qu'accompagnent des illustrations nombreuses, photographiques ou dessinées. Ces publications d'un nouveau style peuvent perdre un peu de leur qualité littéraire mais, que l'on ne s'y trompe pas, elles sont dans le droit fil de l'archéologie moderne : à l'époque des *computers* on ne saurait continuer de fouiller et de traiter les documents comme à l'époque des calèches ! Il appartient donc aux vénérables et respectables sociétés savantes de le comprendre si elles veulent rester jeunes en leur cœur. Ainsi pourront-elles efficacement faire progresser l'archéologie et l'histoire locales tout en élargissant leur rayonnement scientifique et leur prestige au-delà des limites régionales.

Alain Roussor.

## II

## ANTIQUITÉS GALLO-ROMAINES

Le 29 mai 1858, dans la grande salle de l'Evêché, Bardy-Delisle, maire de Périgueux, ouvrait la 25<sup>e</sup> session du Congrès archéologique de France en assurant que sa ville, par ses églises byzantines et ses ruines romaines, n'était pas indigne de l'honneur qui lui était fait. A. de Caumont, président de la Société française d'archéologie, soulignait en réponse, l'intérêt que celle-ci prenait en accordant une allocation de 500 F pour entreprendre sur le champ les fouilles d'une portion de l'enceinte romaine, afin de reconnaître, au chevet de l'église Saint-Elie-ne, la « maîtresse porte de la Cité », selon les propositions de de Verneilh et Galy. En outre, une grande part des communications de ce congrès portèrent sur les antiquités gallo-romaines (enceinte, thermes, amphithéâtre, temples de Vésone et de la Rigale, inscriptions, voies romaines) et le Docteur Galy, conservateur du Musée, décrivit très largement les monuments de Vésone sous la domination romaine. Il est vrai que ces monuments, dès le début du siècle, avaient été soigneusement étudiés et mesurés par W. de Taillefer et de Mourcin, puis décrits par eux dans le mémorable ouvrage sur les « Antiquités de Vésone ». De son côté, F. Jouannet avait fait quelques observations, notamment dans le Sarladais ; A. de Gourgues avait relevé des voies romaines ; l'architecte Cruveiller, après Jourdain de la Fayardie, avait relevé le plan des thermes ; E. Massoubre, L. Dessalles, l'abbé Lespine, l'abbé Audierne et l'abbé Lebeuf s'étaient penchés sur l'épigraphie romaine. Plusieurs articles étaient parus dans les bulletins de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne et dans les *Annuaire départementaux*.

Ainsi, lors de la naissance de la Société historique et archéologique du Périgord en 1874, on avait une certaine connaissance de l'importance des antiquités romaines du Périgord, en particulier de sa capitale. Parmi les 29 édifices de la liste des monuments historiques classés dans le département de la Dordogne <sup>1</sup>, telle qu'elle a paru au *Recueil des Actes de la Préfecture*, année 1873, figurent l'amphithéâtre, la tour de Vésone et le château Barrière fondé sur les ruines du rempart

(1) Actuellement 263 monuments historiques sont classés et 509 inscrits sur l'inventaire (cf. *Atlas culturel*, 1970, Ministère des Affaires culturelles).

gallo-romain <sup>2</sup>. Nous sommes loin sans doute des monuments historiques classés en 1973.

Dans son premier bulletin, la Société, désirant encourager les recherches archéologiques, publiait un questionnaire adressé aux maires, curés, instituteurs, ainsi qu'aux « habitants éclairés » des communes de la Dordogne, constituant le modèle-type du pré-inventaire qui devait être lancé il y a quelques années dans toute la France par le Ministère des Affaires culturelles, en notant cependant que ce dernier a substitué la notion de richesses artistiques à celles purement archéologiques. En ce qui concerne les monuments gallo-romains, le questionnaire de 1874 était ainsi conçu :

- Aqueducs : Direction — Noms ...
- Voie romaine : où ? — Noms ...
- Camps : où ? — Forme — Noms ...
- Tuiles à rebords, vases, urnes, etc...

S'il n'en existe pas un rapport de synthèse, le résultat d'une telle enquête est prouvé par les nombreuses communications qui, dès les premières séances, furent faites à la jeune Société et qui augmentèrent, tant en quantité qu'en qualité, dans les années suivantes.

Après les *Antiquités de Vésone* de W. de Taillefer, et les comptes rendus des fouilles de Vésone par Ch. Durand de 1906 à 1913, l'ouvrage de base tant sur la capitale des Pétrucores que sur le Périgord gallo-romain (voirie et habitat) est, sans conteste, l'excellent ouvrage de P. Barrière, *Vesunna Petrucoriorum*, publication faite en 1930 par la Société historique et archéologique du Périgord. Depuis lors, les notes de ce regretté savant, celles de son fils le Professeur Cl. Barrière et celles que j'ai pu recueillir avec mes collaborateurs R. Watelin et M. Lantonnat n'ont pas été publiées. Mme J.L. Tobie prépare un fichier topographique et bibliographique sur le Périgord gallo-romain au titre du Centre de recherches sur l'occupation des sols (C.R. O.S.) qui, utilisant notamment notre documentation, comblera cette lacune. L'excès de richesses archéologiques, depuis l'aube

(2) Liste des monuments gallo-romains classés parmi les monuments historiques :  
 En 1874 : — Périgueux, amphithéâtre, tour de Vésone et château Barrière.  
 En 1974 : — Périgueux, amphithéâtre, temple de Vésone y compris tour et vestiges du pronaos, du péristyle circulaire et du péribole rectangulaire. Villa à péristyle rue des Bouquets, décorée de fresques murales. Porte normande. Porte de Mars. Vestiges des remparts à Sainte-Marthe, à l'ancien Evêché, à l'hôtel de Lestrada et à l'ancienne Manutention militaire. — Montcaret, villa décorée de mosaïques. — Port-Sainte-Foy, villa décorée de mosaïque. — Villetoureix, tour de la Rigale. — Sencenac, colonne romaine à Puy-de-Fourche. — Les Eyzies, église de Tayaç, colonnes romaines réemployées dans le porche.

de la préhistoire jusqu'à l'époque classique, explique pourquoi les découvertes de vestiges gallo-romains faites sur son sol n'ont pas été étudiées et publiées avec plus d'attention. Ces quinze dernières années, cependant, les rapports remis au Directeur régional des Antiquités historiques constituent une documentation particulièrement sérieuse pour les historiens. L'application de la législation sur les fouilles, qui ne date que de 1941, permet en effet un contrôle sur les découvertes fortuites et l'exécution de fouilles scientifiques de l'Etat, comme par exemple celle de la villa des Bouquets près le temple de Vésone. Les fouilles des villas rurales ne sont plus laissées sans contrôle technique comme ce fut le cas de nombreuses villas découvertes au 19<sup>e</sup> siècle, dont les vestiges étaient plus ou moins abandonnés alors que des relevés précis n'en avaient pas été exécutés. Pour ces dernières, les communications faites dans le *Bulletin* de la Société sont en général les seules indications en dehors des ouvrages précités.

C'est donc bien au travers des cent premiers tomes du *Bulletin* qu'une synthèse du Périgord gallo-romain peut valablement être réalisée et il convient d'en rendre hommage à nos prédécesseurs, quelle que soit l'imperfection de certains comptes rendus, abrégés sans doute en raison de l'économie financière de leur impression. L'intérêt présenté par de nouvelles découvertes d'habitats romains devenait moindre au fur et à mesure de l'accumulation des vestiges antiques mis au jour. Actuellement encore, les villas à mosaïques du 4<sup>e</sup> siècle sont trop nombreuses en Aquitaine pour qu'on intervienne pour les fouiller toutes. L'apport scientifique de telles fouilles, qui entraînent des mesures de conservation onéreuses, est très relatif. Il faut reconnaître que si les inscriptions épigraphiques de la cité de Vésone ont été consciencieusement étudiées, et dans une certaine mesure le monétaire, par contre l'énorme lapidaire aux sculptures monumentales de Vésone, de même qu'en général la céramique, le mobilier et les éléments décoratifs (fresques et mosaïques) n'ont fait l'objet que de brèves communications, en l'absence sans doute de membres de la Société spécialisés dans ces disciplines un peu trop techniques. Cependant, il reste éminemment regrettable que les magnifiques thermes de Chamiers, ceux de Coustaty, les villas des Olivoux à Montignac, de Tocane-Saint-Apre ou de Port-Sainte-Foy, les vestiges de forges et de ponts romains n'aient pas été l'objet de soins attentifs, tant du point de vue de la publication que de la conservation des vestiges découverts. Sur ce point, une action plus énergique

de notre Société eût pu provoquer des mesures efficaces, tant par l'initiative de ses membres que par la prise de conscience des pouvoirs publics.

Les trente premiers tomes du *Bulletin* publient de très nombreux articles. E. Galy qui classait et enrichissait le Musée du Périgord, commence en 1874 par une description de l'enceinte gallo-romaine, puis, en 1875, il étudie la construction et la décoration du portique du temple de Vesuna, déesse tutélaire des Pétrucores, la divinité Panthée trouvée dans l'Isle à Périgueux, les objets de l'ancien cimetière de Saint-Pierre-Laneys, le pont romain du Toulon, l'amphithéâtre, ensuite les inscriptions lapidaires du château Barrière, les objets de l'oppidum de Sainte-Eulalie-d'Ans, le culte de Cybèle, les mosaïques de la Boissière-d'Ans. En 1879, il publie une nomenclature des noms et marques de potiers, le cachet d'oculiste de C. Sentius, et les années suivantes de nombreuses inscriptions lapidaires et des monnaies.

E. Le Blant, en 1875, décrit la découverte de la villa de Meille au Fleix. La même année, A. Duverneuil présente les antiquités de Condat, et l'abbé A. Goustat celles de Pontours. L'abbé Lespine, en 1876, publie sa correspondance avec W. de Taillefer, de Lestrade surveille la démolition des remparts près des arènes. En 1877, les notes de voyage de Mourcin nous emmènent au camp de César de Sainte-Eulalie (le Pouyoulet) et à la motte de Martillac à Fossemagne. C'est aussi l'abbé Cheyssac qui découvre un puits funéraire près du cimetière de Saint-Aulaye. L'inscription du portique du temple de Vésone, attribuée à la première légion (Primani) et le culte de Vesuna sont étudiés par Ch. Robert en 1878, 1879 et 1882. De Fayolle décrit la découverte des villas de Tocane et de Saint-Apre.

Les années suivantes, d'autres villas sont découvertes à Vieux-Mareuil, Coustaty, Saint-Germain-du-Salembre, Brénac près de Montignac. M. Hardy étudie les objets et les monnaies trouvés à Périgueux, le Mercure de la Cité, puis les thermes de Chamiers. En 1885, l'abbé Desbicy publie les plans des édifices romains de Vésone établis par Jourdain de la Fayardie. Les fouilles de l'importante villa de Chamiers continuent les années suivantes selon les publications de Ch. Durand et de M. Hardy. En 1888, entre au Musée l'autel d'Apollon par Marcus Pompeius, trouvé au pied du château Barrière. D'autres villas sont découvertes à Saint-Aquilin, à Chantérac sous la surveillance de M. Hardy et de Fayolle. En 1892, la belle mosaïque de la rue

de Campniac à Périgueux est publiée par M. Hardy. En 1894, L.C. Grollet-Balguerrie, après Taillefer, essaye de prouver, contrairement à l'opinion exprimée par de Gourgues dans son *Dictionnaire topographique*, qu'il existe suffisamment de vestiges de voies romaines pour en dresser la carte. La belle mosaïque de la villa de Gaubert à Terrasson, dont l'emblème central représente deux biches s'abreuvant sous les regards d'un cerf, est déposée en 1897 et restaurée par Joachim Gallone, maître mosaïste à Angoulême.

En 1905, c'est la découverte d'une ville antique à Petit-Bersac, qui serait Cidène. Deux ans après, c'est aussi la forge gallo-romaine de Sarconac à Excideuil, et un peu plus tard des vestiges supposés de la villa de Sulpice Sévère à Prémilhac, commune de Saint-Sulpice-d'Excideuil. A Pontours, près de Lalinde (*Diolindam*), à l'endroit du « *trajectus* » supposé de la Table de Peutinger, le Docteur Chaume trouve, dans le lit de la Dordogne, les pieux d'un pont romain et les traces d'un gué pavé. Dans le *Bulletin* de 1919, E. Roux développe la généalogie des Pompée : d'après lui Marc Pompée Libo qui, selon l'inscription, a relevé de la ruine le temple de Vésone, serait l'arrière-petit-fils du grand Pompée. La destruction de la tour de Vésone est l'objet de controverses d'E. Roux et de Ch. Durand. En 1921, apparaissent les premières notes de ce dernier sur la belle villa de Montcaret que fouillent J. Formigé et P.-M. Tauziac. Un trésor de 3.000 pièces au milieu de vestiges d'habitation est trouvé en 1924 à Colombier ; deux ans après, c'est une villa à mosaïques à Badefols-d'Ans ; les années suivantes, d'autres villas à mosaïques sont découvertes par Jouannet à Coustaty, à Pradines près de Saint-Cyprien et, par J. Formigé, la belle villa de Port-Sainte-Foy qui aurait appartenu à Paulin. Les fouilles de P.-M. Tauziac à Montcaret se poursuivent sous la surveillance de l'architecte P. Cocula, tandis qu'une autre villa est mise au jour près de Vanxains et des vestiges découverts à Sainte-Mondane, à Calviac et à Colombier (villa des Caraignes). En 1936 et 1937, le Dr. Trassagnac publie une étude sur le réseau d'Agrippa en Dordogne. P. Barrière relève le réseau routier romain dans le Nontronnais, après avoir publié en 1930 son *Vesunna Petrucoriorum*. En 1926, M. Roeské attribue à Vésone une origine ibérique.

Durant les années trente à cinquante de ce siècle, très peu de découvertes furent faites en raison, sans doute, du ralentissement des travaux de construction. A partir de 1955, au contraire, des fouilles de sauvetage sont pratiquées, en particu-

lier dans le sol de Périgueux, et contrôlées par C. Barrière, M. Sarradet, R. Watelin, M. Lantonnat. Ce sont les fresques de la maison Pinel et celles de la gendarmerie (cerf au Musée) et les vestiges antiques (murs, colonnes, chapiteaux, tuiles, aqueducs, céramiques, monnaies, traces de chaussées antiques) : rue du Lycée, rue Léon-Félix, rue de la Calprenède, rue de Campniac, rue Font-Laurière, impasse de Vésone, rue Claude-Bernard, boulevard de Vésone et dans l'enclos de Sainte-Marthe. La plus belle découverte que nous ayons faite en 1960 est celle de la grande villa à péristyle de la rue des Bouquets, décorée de fresques. Cet ensemble de peintures murales, restaurées par Cl. Bassier, est actuellement le plus important de France. Les motifs, généralement simples, des frises donnaient à la paroi un pur schéma géométrique, suivant un équilibre très pondéré entre volume et tonalité. Par contre, la fresque du bassin décorée de poissons aux chauds coloris et la décoration du soubassement du péristyle à colonnes, soulignaient à l'extérieur la luxuriance d'un jardin. Les fouilles conduites par Cl. Barrière et M. Sarradet se poursuivent de nos jours par J.-L. et A. Tobie, pour le compte de la Direction des Antiquités historiques d'Aquitaine. La municipalité de Périgueux envisage de présenter ces vestiges au public en y installant, en bordure de la rue Claude-Bernard, la section gallo-romaine du Musée du Périgord. A La Boissière, près du camp de César, des puits funéraires éventrés par les pelleteuses font découvrir des poteries, notamment des amphores vinaires (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.) de type italique (fouille M. Lantonnat). D'après J.-L. Tobie, on a aussi trouvé à Vésone des céramiques de type ibérique à comparer aux amphores de M. Porcius et à une céramique analogue trouvée à Saint-Jean-le-Vieux et en Espagne.

Hors Périgueux, les fouilles de Saint-Léon-sur-Vézère par J. Laufray, de Petit-Bersac par J. Pichardie et de Lussas-et-Nontronneau par Le Cam, font apparaître d'importants vestiges d'établissements gallo-romains. Par contre, les mosaïques découvertes à l'église de Saint-Pantaly-d'Ans n'ont pu être sauvées.

Ainsi, malgré l'insuffisance technique des communications, sauf quelques comptes rendus, les précieuses informations données par les cent tomes du *Bulletin*, en matière d'archéologie gallo-romaine, restent un outil indispensable pour l'historien du Périgord. Les fouilles et les découvertes fortuites, qui continueront de mettre au jour les vestiges antiques, permettront de

connaître ce passé, avec plus de certitude, confirmant ou infirmant certaines hypothèses. Espérons que de jeunes archéologues s'attacheront à cette tâche et que la synthèse que nous en avons faite les aidera dans cette recherche.

Max SARRADET.

## III

## HISTOIRE GENERALE

Les statuts de notre compagnie lui assignent « la recherche, l'étude et la sauvegarde des documents de tous âges existant dans le département de la Dordogne et intéressant l'histoire de notre province ». Il n'est donc pas étonnant que les divers aspects de l'histoire tiennent une large place dans les cent premiers tomes de notre *Bulletin*.

Si l'on examine tout d'abord, comme il est normal, la première tranche chronologique de l'histoire, on s'aperçoit que le Moyen Age a suscité bon nombre de travaux de valeur. Rien sur la période des hauts temps, ce qui s'explique par la rareté des sources, par contre pour le XIII<sup>e</sup> siècle il faut citer l'étude faite en 1930 par Géraud Lavergne sur un rôle des rentes et fiefs de la Tour-Blanche, en 1931 la publication par Mgr Chastaing d'un curieux arbitrage relatif à la ville de Terrasson, en 1956 l'édition par Jean Valette d'un censier de l'abbaye du Bugue.

En ce qui concerne le XIV<sup>e</sup> siècle, c'est Charles Durand qui dès 1887 publie le fameux « Livre de vie » de Bergerac, document particulièrement riche en détails sur les méfaits, exactions et brigandages dont souffrit cruellement la population bergeraoise de 1378 à 1382. En 1925 et 1926, le *Bulletin* accueille une thèse de l'Ecole des Chartes, celle de Robert Avezou sur le domaine des comtes de Périgord, en 1930 André Jouanel publie les coutumes de Grignols. Mais c'est encore Géraud Lavergne qui en 1933 se penche sur les comptes du consulat de Périgueux en 1398, puis en 1939 étudie magistralement les démêlés d'Archambaud VI avec la ville de Périgueux.

Toujours pour le XIV<sup>e</sup> siècle, un autre médiéviste de grand talent, Jean Maubourguet, consacre en 1938 à Seguin de Badefol et aux grandes compagnies une étude fort bien venue. Citons aussi l'abbé Grillon, qui en 1972 publie les coutumes de Limeuil, rédigées tantôt en latin tantôt en langue vulgaire.

Si nous abordons le XV<sup>e</sup> siècle, comment ne pas citer encore Géraud Lavergne qui retranscrit en 1928, avec les savants commentaires que l'on devine, une belle série de lettres missives adressées de 1406 à 1420 aux consuls et à l'évêque de Sarlat par différents chefs politiques ou militaires ?

Pour l'ensemble du Moyen Age, il faut mentionner également de bons travaux comme ceux de Vigie sur la châtellenie de Belvès (1901), de Solange Corbin sur le fonds manuscrit de Cadouin (1954, supplément paginé à part), d'Arlette Higounet sur le quartier du Puy-Saint-Front à Périgueux (1969). Dans le domaine des institutions, de Bosredon donnait en 1891 une liste chronologique des sénéchaux du Périgord, élargie et complétée pour le XV<sup>e</sup> siècle par Jean-Paul Laurent en 1952. Et pour le XV<sup>e</sup> siècle finissant, notre *Bulletin* peut s'enorgueillir d'avoir publié en 1934, sous la plume de Jean Maubourguet, une remarquable chronique de Périgueux au temps de Louis XI.

A tous ces travaux d'histoire générale il faudrait ajouter une foule d'articles de détail consacrés peu ou prou au Moyen Age — mais ils sont légion et l'on ne peut tout citer — et rechercher dans des monographies de communes, d'établissements religieux ou d'institutions (par exemple dans la monographie de Lalinde publiée par l'abbé Goustat en 1883 et 1884), des éléments documentaires de première importance. Mais ne nous dissimulons pas qu'il reste encore beaucoup à faire pour les médiévistes, en particulier dans le domaine de l'histoire économique et sociale. Des catalogues d'actes seraient aussi les bienvenus, et des recherches d'histoire féodale. La documentation sur ces sujets est malheureusement fort dispersée, c'est à Paris ou à Pau, voire à l'étranger ou dans les fonds privés, qu'il faut aller recueillir des informations, et cette circonstance explique sans doute en partie bien des lacunes.

\*\*\*

Beaucoup de mémoires également dans notre *Bulletin* sur le XVI<sup>e</sup> siècle et la Renaissance. C'est tantôt une localité bien précise qui attire la curiosité des historiens : Bergerac en 1875 avec Charles Durand, Montignac en 1882 avec Ph. Laroche, qui s'attache surtout aux faits militaires ; tantôt un épisode bien particulier des guerres de religion, par exemple les conférences de la paix tenues à Bergerac en 1577 (Jean Charrier, 1954).

On s'intéresse aussi à l'histoire des institutions : ainsi Philippe de Bosredon en 1875, qui publie des notes sur les Etats de Périgord, le comte de Saint-Saud en 1941, qui fait le point sur deux juridictions d'exception, les Jours ordinaires de Périgord de 1555 à 1561, les Grands Jours de Périgueux en 1572. En 1916, Robert Villepelet présente un curieux mémoire sur la politique d'aliénation domaniale menée par Henri IV, dernier comte de Périgord,

Ce sont toutefois les troubles politiques et les événements d'ordre militaire qui tentent le plus nos sociétaires. En 1887, Ph. Laroche, déjà cité, brosse un tableau d'ensemble de la Réforme et des guerres civiles en Périgord de 1562 à 1598, de Roumejoux en 1902 donne un nouvel essai sur les guerres de religion, Richard de Boysson publie une longue étude sur la Ligue et sur l'édit de Nantes (années 1917 à 1919). Des travaux de ce genre sont certes fort honorables, mais ils tiennent plutôt de la compilation et de la chronique que de l'érudition véritable.

Des études plus neuves restent à faire, comme celle de Robert Villepelet sur les Croquants de 1596 (1905). La crise économique qui sévit dès 1560 dans notre province est à peine effleurée, les bouleversements sociaux engendrés par la guerre n'ont pas encore trouvé leur historien.

\*  
\*\*

Si nous abordons maintenant le XVII<sup>e</sup> siècle, on n'est pas surpris de trouver dans notre *Bulletin* d'assez nombreux mémoires sur la Fronde et sur les révoltes populaires. Ainsi Alfred Magne, en 1876, raconte un épisode de 1652, cependant que le vicomte de Gérard, en 1910, fait l'historique très complet de la Fronde à Sarlat.

Du côté des Croquants, les événements du Bergeracois (1636-1637) inspirent une étude à Elie de Biran dès 1877, mais c'est surtout l'affaire Grellety et la révolte du Pariage (1637-1642) qui donnent lieu aux meilleurs essais : ceux de Géraud Lavergne en 1931, de Jean Bouchereau en 1967. Un autre soulèvement, la « révolte du papier timbré » (Bergerac, 1675), trouve son historien en la personne de Charles Durand en 1894. Il faut citer également à cette rubrique la publication en 1893 du livre journal d'un bourgeois de Périgueux, Pierre de Bessot (1609-1652), par Tamizey de Larroque, Huet et le comte de Saint-Saud : ce précieux document apporte beaucoup sur la révolte des Croquants et sur les événements de la Fronde.

En matière d'histoire économique et sociale, le vicomte de Gérard donne en 1900 une étude sur la peste qui sévit à Sarlat de 1629 à 1634, puis en 1903 Ferdinand Villepelet dresse un état statistique du Périgord en 1698, d'après un mémoire de l'intendant de Bordeaux, Bazin de Bezons. Les moulins à papier de la Lisonne et de la Dronne sont passés en revue par Emile Dusolier en 1942, et c'est encore le même auteur qui en

1948 étudie le commerce extérieur du Périgord au XVII<sup>e</sup> siècle, donnant de précieux détails sur les produits du terroir.

A signaler aussi, pour l'histoire des institutions, un bref mémoire de Louis Desgraves consacré à l'Élection de Sarlat (1949).

\* \* \*

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est sans doute celui qui a donné lieu aux travaux les plus nombreux, ce qui s'explique parfaitement si l'on considère l'abondance des sources. Sur l'époque de la Régence, il faut citer Philippe de Bosredon qui raconte en 1889 la curieuse histoire de la lutte acharnée de Périgueux contre l'intendant de Courson à propos du remboursement des offices municipaux. Les troubles du Ribéracois en 1774, qui furent provoqués par la circulation des grains, sont traités par Emile Dusolier en 1934, cependant que l'abbé Chanteloube dresse en 1912 un état du pays dommois, et qu'Albert Dujarric-Descombes appelle l'attention en 1924 sur les livres de raison dont il tire de nombreux renseignements sur la vie privée de nos ancêtres.

Un subdélégué de Bergerac, Guillaume Gontier de Biran, revit en 1932 sous la plume de Germaine Chappier-Laboissière, qui expose son action entre 1743 et 1766. Et l'auteur de ces lignes (il s'excuse de se citer) montre en 1969 le rôle joué par un avocat, Pellissier de Barry, dans la création au Bugue d'une institution originale qui prit le nom de Comité perpétuel du bien public (1782).

On s'intéresse également, trop rarement à notre gré, aux remarquables documents que sont les plans et cadastres. Ainsi Guy Duboscq, en 1938, présente les plans de la seigneurie de Razac-d'Eymet, en 1966 Jacques Beauroy étudie le vieux cadastre de Bergerac.

Sur le plan du commerce et de l'économie, c'est Robert Villepelet qui apporte en 1912 une importante contribution à l'étude statistique des industries en Périgord. D'autres se consacrent à des points plus précis : tel Ernest Labadie en 1909, qui présente les faïenceries, celle de Montpeyrroux étant traitée plus à fond par Léonie Gardeau en 1961. Les verreries, spécialement celles de la Double, sont étudiées en 1940 par Emile Dusolier et le comte de Saint-Saud, les débuts de la sériciculture à Bourdeille sont évoqués en 1944 par le D<sup>r</sup> Lafon, les maîtres de forge qui furent si nombreux en Nontronnais retiennent l'attention en 1958 de René Pijassou. L'activité commerciale d'un mar-

chand de Bergerac, Jean Babut (1730-1739), donne lieu en 1972 à un excellent mémoire d'Anne-Marie Cocula, cependant que Louis Desgraves apporte en 1946 des documents inédits sur la situation de l'agriculture dans l'Élection de Périgueux.

Comment ne pas citer en outre, dans le domaine un peu particulier de l'histoire militaire, les travaux de Joseph Durieux sur les gardes du corps du roi (1920-1922) et sur les officiers généraux jusqu'à 1792 (1923) ?

\*  
\*\*

La Révolution, elle aussi, a suscité bon nombre de travaux de la part de nos sociétaires. Quelques cahiers de doléances ont été publiés : Auriac-en-Périgord en 1936 par Guy Duboscq, Issigeac en 1962 par Noël Becquart, mais le travail le plus important sur ce thème reste celui de G. Livet, qui étudie en 1942 d'après les cahiers les différents aspects de la vie paysanne dans la Double.

Sur les débuts de la Révolution, mentionnons en premier lieu l'excellent mémoire de Géraud Lavergne qui publie en 1955 la correspondance de Chilhaud de la Rigaudie et du marquis de Labrousse-Verteillac, relative à la préparation des États généraux. Marcel Secondat, de son côté, étudie en 1928 la Grande Peur de 1789 à Plazac.

En ce qui concerne Périgueux et sa région, Fournier de Laurière donne de 1941 à 1941 un très instructif résumé analytique des délibérations du conseil permanent des communes de Périgueux pour 1789 et 1790, Robert Villepelet traite en 1906 des biens ecclésiastiques du district, le D<sup>r</sup> Lafon évoque magistralement en 1938 et 1939 la fameuse affaire Pipaud et Sirey.

Pour la région d'Excideuil et d'Hautefort, citons Eugène Aubisse qui raconte en 1931 un conflit du travail survenu en l'an III à la forge d'Aus, étudie la Fédération à Excideuil dans le *Bulletin* de 1939 et se penche l'année suivante sur la question des taxes révolutionnaires dans le district. René Cuzacq, en 1933, traite des origines du Comité révolutionnaire d'Excideuil.

Le Nontronnais a moins passionné nos sociétaires : Suzanne Gendry en 1958-59, qui narre les « heurs et malheurs » du seigneur de Payzac, Michel Golfier en 1972 qui rapporte les troubles de Javerlhac et Noël Becquart la même année, avec une étude sur la célébration des fêtes nationales à Mareuil à l'époque du Directoire. Peu de choses aussi sur le Bergeracois,

pour lequel on peut mentionner cinq articles de Testut (de 1922 à 1924), tous consacrés à la région de Beaumont, un mémoire d'Elie de Biran en 1930 sur l'ensemble du district et un autre d'André Jouanel en 1959, relatif à la démolition du château de la Force.

Il faut citer pour le Sarladais deux mémoires sur les troubles à l'époque du Directoire : J.-J. Escande en 1910 et Géraud Lavergne en 1962, une étude de Michel Golfier en 1968 sur le culte de la Raison au Bugue, et une vue d'ensemble sur la Révolution à Saint-Cyprien (1969) par Alberte Sadouillet-Perrin, qui met en relief la passionnante figure de Joseph Prunis.

C'est le Ribéracois qui suscite le plus d'intérêt : Dujarric-Descombes présente en 1917 la commune de Celles sous la Révolution, Emile Dusolier en 1931 étudie le Comité révolutionnaire de Ribérac puis en 1938 met en vedette le rôle joué par un procureur de la commune, François Soubiran. Mais le travail le plus considérable est dû à Annet Dubul, qui entre 1914 et 1943 publie une quarantaine d'articles sur les aspects les plus variés de la Révolution autour de Ribérac : mentionnons pêle-mêle, car on ne peut tout citer de cet auteur si fécond, ses mémoires sur les ateliers de salpêtre (1941), l'affaire Branchu du Pilon (1938), l'enseignement populaire (1942), la légion patriotique de Saint-Aulaye (1929), la pénurie des subsistances à Ribérac (1917), les taxes révolutionnaires (1926), les réquisitions dans le district (1917), l'affaire Gouaud pendant la Terreur (1933-34), les troubles de Chenaud ou de Saint-Aulaye (1940 et 1943).

Mentionnons encore sur la Révolution, dans un domaine un peu particulier, la publication en 1925 par Yves de Constantin des lettres écrites par les otages périgourdiens de Louis XVI (1791).

\*  
\*\*

Pour la période du Consulat aux Cent Jours, notre *Bulletin* se fait plus discret, encore qu'on doive à Robert Villepelet quelques articles de détail toujours très documentés, comme ses notes sur les préfets Rivet et Maurice (1911), son évocation du médecin conspirateur Nicolas-Jean Faure (1916 et 1917), son étude sur 1815 en Dordogne (1930). Dujarric-Descombes, en 1915, raconte le passage du duc d'Angoulême à Périgueux cent ans plus tôt, Jean Lassaingne s'intéresse en 1957 à la statistique de l'arrondissement de Bergerac d'après Maine de Biran, il publie à diverses reprises des correspondances inédites (1963 et 1964), Joseph Saint-Martin donne en 1957 un aperçu des crimes

et délits, cependant que Henri Gouhier, lui aussi, retranscrit des lettres de Maine de Biran au préfet Maurice (1963, supplément). Enfin l'auteur de ces lignes fait le bilan, en 1972, de l'activité d'une société d'assurances réciproques fondée en l'an XII à Bergerac.

Même discrétion pour la tranche chronologique qui va de 1815 à 1848, si l'on excepte toutefois la magistrale étude de Georges Rocal sur la Révolution de 1830 (*Bulletin* de 1936 et 1937) et l'enquête sur la truffe en 1835 présentée par René Larivière en 1970. Citons encore sur cette période des publications de correspondances (Maine de Biran en 1946 et 1962, par Jean Secret et le D<sup>r</sup> Lafon, le marquis de Sanzillon en 1958 par Géraud Lavergne, le procureur royal de Périgueux en 1956 par Joseph Saint-Martin), un mémoire de René Larivière sur la navigation de la Vézère (1968) et une étude sur la Monarchie de Juillet par Jean-Claude Drouin (1972), à propos du préfet Albert de Calvimont dont les « Souvenirs » paraissent en 1971 et 1972. Présentés par Jean Secret et réunis en volume séparé, ces « Souvenirs » très attachants sont fort utiles pour l'histoire locale jusqu'au début du Second Empire.

La Seconde République, de même que le Second Empire, ont fort peu tenté nos écrivains sociétaires. Sur les événements de 1848, qui auraient mérité meilleur sort, mentionnons les travaux de Maxence Bibié sur l'esprit public à Villetoureix et de Mousson-Lanauze sur les représentants de la Dordogne à la Constituante, tous deux publiés en 1949. Quant au règne de Napoléon III, il a suscité assez paradoxalement deux articles sur un exilé de marque, l'ex-député Marc Dufraisse : ceux d'Emile Dusolier en 1952 et de Patrick Esclafer en 1973. Il faut citer aussi, pour la fin de l'Empire, un mémoire d'intérêt économique dû à Marcel Secondat, qui étudie en 1968 l'action des Trappistes et du préfet de Saint-Pulgent en vue d'assainir la Double, ainsi que le travail de Pierre Couchot, en 1960, sur l'anticléricalisme et l'opinion en 1868.

C'est par la Troisième République que nous terminerons cet essai, puisqu'aussi bien nos statuts nous interdisent, à juste raison, de publier des mémoires d'histoire contemporaine. On retiendra tout d'abord l'étude de Robert Villepelet sur le préfet Guilbert en 1870 (1934), celle de Joseph Saint-Martin en 1960 sur la guerre de 1870 « vue de Périgueux par une mère de famille », puis on notera, pour des périodes plus rapprochées, deux textes de Noël Becquart : l'un, de 1968, sur l'agitation

ouvrière de 1891 à la verrerie de Brardville, l'autre, publié en 1969, relatif à l'état de l'opinion en août 1914.

\*  
\*\*

Ce panorama ne serait pas complet si nous ne donnions maintenant quelques indications sur les travaux publiés dans notre *Bulletin*, non plus par périodes de l'histoire, mais par sujets particuliers. Nous pensons par exemple à l'histoire économique, à la démographie ou à l'histoire de l'enseignement.

Ainsi, pour l'économie, citerons-nous à part l'étude d'André Maisonneuve-Lacoste, parue en 1928, sur les papeteries de la région de Thiviers (du Consulat à 1827), le mémoire de Verneilh sur les forges (1879), ou encore l'essai du chanoine Roux sur l'orfèvrerie (1942).

Dans le domaine de la démographie, deux auteurs seulement sont à mentionner. Il s'agit de Jean-Noël Biraben, qui publie en 1958 un travail sur la population de la Dordogne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1967 un mémoire fort précieux, avec ses listes de noms, sur l'émigration périgourdine au Canada aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Puis c'est Ph.-J. Hesse qui donne en 1974 un aperçu démographique très étudié sur la commune de Tamniès. Il faudrait beaucoup de travaux de ce genre pour aboutir à une vue d'ensemble sur la question.

Pour l'histoire de l'enseignement, enfin, Dujarric-Descombes donne dès 1881 un aperçu de l'instruction publique en Périgord avant 1789. Charles Lambert étudie en 1927 et 1928 l'ancien Collège de Périgueux, Robert Villepelet et Couvrat-Desvergues fournissent quelques jalons pour l'histoire du Lycée (1911 et 1951). Les écoles du Nontronnais en 1758 sont évoquées par Roger Drouault en 1896, Jean Maubourguet présente en 1952 le collège de Sarlat au XVIII<sup>e</sup> siècle, cependant que l'instruction en Ribéracois est traitée par Annet Dubut en 1942 et par Emile Dusolier en 1953, enfin en 1969 Roland Landry donne un bref aperçu sur la situation scolaire à Mussidan de 1789 au Premier Empire.

\*  
\*\*

Quelles conclusions pouvons-nous dégager de ce trop rapide exposé ? Un observateur impartial ne manquerait pas de remarquer, à juste titre, que nos sociétaires ont eu souvent tendance à donner trop d'importance aux événements locaux sans

les situer suffisamment dans un cadre plus général, voire à mettre l'accent sur l'anecdote. Cet aspect de l'histoire a cependant son importance, car c'est par l'accumulation des petits faits et par la multiplicité des monographies que l'on aboutit à une vue d'ensemble correcte, mais, croyons-nous, un juste équilibre doit être trouvé entre la conception traditionnelle de l'histoire, celle du récit des événements, et les tendances nouvelles qui recherchent le quantitatif à tout prix, transformant les historiens en sociologues, voire en mathématiciens.

Nous avons noté au fil de la plume, et l'importance incontestable de l'œuvre réalisée par notre compagnie en cent ans d'existence dans le domaine historique, et les lacunes immenses qui restent à combler pour parfaire nos connaissances. Nous avons vu par exemple qu'en matière de démographie ou de structures sociales, trop peu de travaux avaient été entrepris. On ne sait à peu près rien sur des sujets capitaux comme ceux des émigrés ou de la vente des biens nationaux au moment de la Révolution, rien non plus de la géographie électorale du Périgord depuis 1789. La question du commerce et des prix a été tout juste effleurée, les moyens de communication n'ont pas trouvé leur historien : navigation, routes, chemin de fer. Peu de choses également sur les créations de foires et leur situation à différentes époques, sur l'agriculture et la vie quotidienne des paysans, sur l'histoire des banques ou des entreprises, sur la révolution industrielle et les crises économiques.

Aucune étude sur la presse, sauf des essais de Robert Villepelet en 1924 et 1936, et rien non plus pour l'histoire du droit : condition des personnes, modes de faire-valoir, exploitation des terres.

Le terrain à défricher reste vaste, aussi bien pour les rares médiévistes que compte encore notre Société que pour les spécialistes du XVII<sup>e</sup> siècle ou de l'époque moderne. Si nous pouvons justement nous enorgueillir d'avoir tant publié depuis un siècle, nos successeurs, et c'est fort heureux, ont encore bien des textes à découvrir et des sujets à explorer. Qu'ils n'y manquent surtout pas dans l'avenir, c'est le souhait qu'on peut formuler !

Noël BECQUART.

## IV

## HISTOIRE RELIGIEUSE ET HOSPITALIÈRE

Depuis sa création, notre Société s'est particulièrement intéressée à l'histoire religieuse et ecclésiastique du Périgord et les nombreux et importants travaux publiés dans son *Bulletin* recouvrent la majeure partie des aspects de cette discipline.

La recension que nous allons essayer d'en dresser n'est pas exhaustive. Elle ne se propose en effet que de relever ce qui est spécifiquement *histoire religieuse* et elle ne peut que renvoyer aux autres chapitres de la présente synthèse en ce qui concerne les travaux d'histoire politique et d'archéologie, voire de droit public.

L'historien religieux aura en effet à puiser largement dans ces trois disciplines. Les études sur les guerres de religion intéressent grandement l'implantation de la Réforme ; celles relatives à l'archéologie fournissent la plupart du temps de précieuses indications d'ordre religieux. Il en est de même des importantes monographies d'arrondissement, de canton ou de ville qui contiennent toutes les données, parfois de premier ordre, sur les divers aspects de la vie religieuse qu'il convient de ne pas négliger.

*Catholicisme*

Il est normal que l'Eglise romaine ait beaucoup retenu l'attention. Les travaux très divers dont elle a fait l'objet, constituent une contribution de premier ordre.

Nous classerons sous la rubrique des généralités les études de l'abbé Bernaret sur l'organisation des deux diocèses du Périgord en 1556 (1874 et 1876), qui mériterait d'être reprise et étendue ; de R. Villepelet sur les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (1903) ; de Ph. de Bosredon sur les abbayes (1874) ; d'A. Vigié (1910) ; du comte de Saint-Saud (1921) et de Jean Secret (1969) ; et celle, très importante, d'Augustin Charbonnel sur le procès-verbal de la visite de Bertrand de Goth en 1304 (1885).

A l'origine seul diocèse du Périgord, le diocèse de Périgueux a joué un rôle considérable dans la vie religieuse de la province et il est à regretter que son histoire n'ait pas suscité jusqu'à ce jour une grande monographie qu'il faudra bien se décider à faire. L'historien qui s'y risquera trouvera dans le

*Bulletin* un nombre considérable d'études, inégales en importance et en qualité, qui lui fournira d'indispensables jalons.

Nous relèverons d'abord quelques travaux généraux sur les évêques, dont ceux de R. Villepelet sur les « Fastes épiscopaux » (1900), de J. Roux sur les demeures de nos prélats (1938), de R. Bézac et Géraud Lavergne sur la justice épiscopale (1960 et 1963), de l'abbé Bernaret sur le réensevelissement de divers évêques en 1178 (1875). Parmi les évêques de Périgueux qui ont retenu l'attention de nos sociétaires, nous citerons Rannulfe, cher à Grellet-Balguerie (1889, 1894-95), Jean d'Asside (1901), Hélié Servien (1921), Béranger d'Arpajon (1925), Raoul du Fou, dont la biographie a été esquissée par Mallat en 1882, Geoffroy de Pompadour (1894), Guy de Castelnau (1933), Pierre Fournier (1900), François de Bourdeille (1888-89), et surtout Guillaume Le Boux, l'un des plus connus grâce à l'abbé Riboulet (1874), au chanoine Roux (1927-29) et au D<sup>r</sup> Lafon (1964). Enfin Daniel de Francheville a été étudié par Michel Hardy en 1876 et par F. Villepelet en 1904, cependant que Jean-Christien de Machéco de Prémieux a fait l'objet d'un mémoire de Dujaric-Descombes en 1915.

La question du clergé séculier au diocèse de Périgueux a fait l'objet de nombreuses études de détail, mais de multiples points restent obscurs ou négligés qui mériteraient de retenir l'attention : monographies paroissiales à partir de l'état civil, limites géographiques, transferts et disparition de paroisses, vie du clergé rural, etc... Mention particulière doit être faite, avant tout, de la ville épiscopale, avec son chapitre cathédral et la collégiale Saint-Front.

Des articles ont été publiés sur les archives et le sceau du chapitre (1916 et 1923), sur le droit de chape (1885), et surtout sur l'officialité de 1681 à 1728 (1972). Relevons aussi des travaux sur la collégiale Saint-Front (F. Villepelet en 1903), sur la paroisse de la Cité (E. Roux en 1922), sur Saint-Pierre-ès-liens (1935) et Saint-Silain (1914 et 1942).

Pour les autres paroisses du diocèse, citons Boisseuilh (1930), Faye (1937), Montagrier (1925), Ribérac et sa collégiale (Emile Dusolier en 1922), ainsi que l'archiprêtre de la Quinte (Jean Secret, 1946-47). A mentionner aussi des notes sur Trélisac par Decoux-Lagoutte (1900), qui sont un excellent exemple de ce que peut retirer un spécialiste d'histoire religieuse de la monographie d'ensemble d'une commune.

Sur les curés et vicaires de tout le diocèse, on notera en

1970, la publication par Noël Becquart d'un état général, pour 1692, des charges et revenus de chaque bénéficiaire, et, sur la question particulière des dîmes à Ribérac, un article de Jean Dumas (1953).

Les ordres religieux en Périgord ont été beaucoup plus étudiés que le clergé séculier. Cela est sans doute dû à une plus grande facilité à appréhender les sources. Mais il convient de noter néanmoins une très grande inégalité, et de nombreuses questions ont été jusqu'ici à peu près totalement négligées. Aussi, en dehors d'un grand *Périgord monastique* qui reste à réaliser, doit-on souhaiter que soient encore effectués d'importants travaux ordre par ordre, établissement par établissement.

L'ordre de Saint-Benoît a donné lieu à diverses études qui ont porté soit sur les abbayes (Brantôme en 1886, 1905 et 1944, Saint-Astier en 1874 et 1895, Terrasson en 1931, Tourtoirac en 1958), soit sur les prieurés (Bourg-des-Maisons en 1881, Bussière-Badil en 1893 et 1905, le Chalard en 1922, Saint-Martin de Bergerac en 1875). Signalons aussi le travail de Marchegay sur les possessions périgourdines de Saint-Florent de Saumur (1879), et, pour les abbayes de femmes, des articles concernant le Bugue (1956) et le prieuré de Fontaines (1930, 1934, 1937, 1943).

Du côté des Cisterciens, on note une étude générale de L. Grillon (1955) et divers articles de détail sur Boschaud, Dalon et Peyrouse. La Chartreuse de Vauclaire a vivement intéressé les historiens (1875, 1881, 1921, et surtout 1938-39), ce qui devrait rendre possible une monographie fort souhaitable. Pour les Augustins, l'abbaye de Chancelade a donné lieu à une belle étude de l'abbé Riboulet (1882-83), mais il faut regretter que son cartulaire n'ait pas encore trouvé d'éditeur. Notons également des mémoires sur Châtres en 1903, sur Saint-Pierre-de-Côle en 1938-39.

Pour les Franciscains, c'est l'« Esquisse » du P. Fidèle Durieux qui vient en tête (1956), puis des travaux sur les Cordeliers d'Excideuil (1905) et les Minimes de Plagnac (1898 et 1940). On relève sur les Dominicains deux articles consacrés au couvent de Saint-Pardoux-la-Rivière (1875 et 1899), ainsi que des notes sur le frère Aurelle, de Brantôme (1965).

Les commanderies ont été relativement bien étudiées pour l'ordre de Saint-Antoine (Aubeterre en 1922-23), beaucoup moins pour les autres ordres (Condat en 1941, Combéranche en 1921). Quant aux Ursulines de Périgueux, elles ont trouvé en

E. Roux un historien consciencieux qui leur a consacré de longs développements dans les *Bulletins* de 1905 à 1914. Citons aussi des mémoires sur les Clarisses d'Excideuil (1904), sur les sœurs de Sainte-Marthe de Périgueux (1923), sur les religieuses de Notre-Dame de cette ville (1913). Enfin un article de P.-J. Crédot rappelle le rôle des Trinitaires dans le rachat des captifs (1873).

\*  
\* \*

Plus heureux que celui de Périgueux, le diocèse de Sarlat, créé par le démembrement du précédent en 1317, est infiniment plus connu. Son histoire a en effet bénéficié de ce précieux texte de base que constituent la *Chronique* de Tarde éditée par notre confrère Gaston de Gérard, et sa *Continuation*, éditée par nous-même, des remarquables travaux de Jean Maubourguet, et plus modestement des nôtres, dont certains sont encore à cette date sous presse. Certes beaucoup d'études pourront encore être entreprises, sur le XVIII<sup>e</sup> siècle en particulier, le plus négligé jusqu'ici, et sur certains aspects de la vie monastique. La rareté des sources et leur grande dispersion, quoique constituant une gêne certaine, ne doivent pas pour autant décourager les chercheurs.

Notre *Bulletin* n'a publié de travaux sur les évêques de Sarlat qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'exception d'un article de Géraud Lavergne sur la période 1406-1420 (1928). Auparavant, il faut se reporter aux trois beaux volumes du *Périgord méridional* de notre ancien Secrétaire général, Jean Maubourguet, dont on ne redira jamais assez le rôle qu'il a joué dans l'histoire sarladaise. François I et Louis I de Salignac ont été évoqués en 1965 et 1920, le journal de François de Beauvau a été publié en 1876 par Dujarric-Descombes, mais ce sont surtout Jean de Lingendes et François II de Salignac qui ont fait l'objet des études les plus poussées (1967-68 et 1972, d'après notre thèse d'Ecole des Chartes).

Sur le clergé séculier, encore trop négligé et qui demanderait de nombreuses monographies, il faut noter les travaux de Jean Maubourguet et N. Becquart sur la sécularisation du chapitre cathédral (1931 et 1971), de Louis Carvès sur le droit de chape au XVIII<sup>e</sup> siècle (1885), de Labat et Monmont sur la collégiale de Capdrot-Monpazier (1875 et 1886), de Gaston de Gérard et Elie de Biran sur Issigeac (1880 et 1900). Les études paroissiales les plus notoires ont porté sur Als (1930), le Bel et le Pic (1921),

Daglan (1911 et 1962), Domme (1912), Saint-Geniès (1909), Castels et Redon-Espic (1968), Tamniès (1903).

Les ordres religieux, dont l'étude exhaustive reste à faire, ont donné lieu, pour les Bénédictins de Sarlat, à des mémoires de Marmier (1884-85 et 1888) et à un article de G. Lavergne sur le meurtre de l'abbé Arnaud de Stapone (1923). Du côté des Cisterciens, c'est encore Jean Maubourguet qui a donné en 1930 un supplément au cartulaire de Cadouin. L'abbaye augustinienne de Saint-Amand-de-Coly a été traitée en 1889 par J. Carrier et L. Carvès, cependant qu'André Jouanel mettait en lumière (1895) le rôle de Geoffroy de Pompadour, prieur de Saint-Cyprien.

Les Dames de la Foi ont été étudiées par Vigié pour leur maison de Belvès (1921), par Jean Secret pour leur maison de Sarlat (1965). Paule de Fénelon, supérieure du couvent de Notre-Dame de Sarlat, a été évoquée par Irénée Noye en 1973. Mentionnons encore la publication par Gustave Charrier de pièces relatives aux communautés religieuses de Monpazier (1896), et, dans le domaine un peu particulier des aliénations du temporel ecclésiastique au XVI<sup>e</sup> siècle, notre mémoire paru en 1955.

\* \* \*

Aucune étude d'ensemble n'a été publiée dans notre *Bulletin* sur le catholicisme en Périgord pendant la Révolution, mais le Consulat et l'Empire ont heureusement inspiré Georges Rocal en 1940-41. Il faut également citer, en dehors des notes biographiques dont nous ne pouvons donner ici la nomenclature, les travaux de R. Villepelet sur le culte de 1789 à 1802 (1913), de Michel Golfier sur le culte de la Raison au Bugue (1968), de G. Lavergne sur Château-l'Evêque en 1791 (1935), de Villepelet encore sur les biens ecclésiastiques du district de Périgueux en 1790 (1906), et la monographie de l'église de Milhac-de-Nontron par Mme Carengo (1952).

En ce qui concerne la période contemporaine, notre Société n'a pas encouragé les travaux d'histoire religieuse des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. On doit néanmoins relever l'excellent mémoire de Georges Rocal sur la situation religieuse du département de 1815 à 1830 (1950-51), un article d'Emile Dusolier sur le prêtre ribéracois Boisset en 1842 (1944) ; un autre de Pierre Couchot sur la situation en 1868 (1960), enfin Marcel Secondat a étudié le rôle joué par les Trappistes dans l'assainissement de la Double (1968).

Sur les problèmes du culte et de la piété populaire, pas de travaux d'ensemble mais seulement des articles de détail. Ainsi, sur le plan de l'hagiographie et des miracles, sont à noter les mémoires de F. Villepelet en 1891 (miracle de Saint-Léon-sur-Vézère en 1233), de L. Grillon en 1968 (saint Frontaise), d'Annet Dubut en 1927 (miracle de Verteillac). Les droits de bancs et de tombeaux ont été évoqués par X. de Monteil en 1928, par Géraud Lavergne en 1962. Les prières pour lutter contre les maladies ont intéressé J. Roux et L. Grillon (1934 et 1960) ; les confréries, pourtant puissantes, n'ont suscité que quelques travaux (G. Lavergne sur Thiviers en 1922, Franck Delage sur Nontron en 1933). L. Grillon a en outre consacré une étude à la compagnie du Saint-Sacrement à Périgueux (1957), Michel Hardy s'est occupé en 1887 d'une mission de Jeanne d'Arc prêchée à Périgueux en 1429, les ermitages de Périgueux ont été traités en 1916 et 1920.

#### *Protestantisme, Franc-Maçonnerie, Assistance*

On est étonné, à lire notre *Bulletin*, du peu de place qu'y occupe le protestantisme périgourdin. Il en est d'ailleurs de même dans une revue aussi spécialisée que le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*. La question ne semble pas avoir retenu l'attention des historiens (à l'exception d'A. Jouanel, qui a consacré deux volumes aux relations entre Bergerac et la Hollande), et on peut considérer que c'est une des plus mal connues. La raison doit sans doute en être recherchée dans la dispersion des sources, qui n'en existent pas moins et qui sont fort nombreuses.

En attendant des travaux futurs, il convient de se reporter à quelques articles fragmentaires. La Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle a fait l'objet de mémoires dus à Ph. Laroche (1887), G. Lavergne (1912) et le comte de Saint-Saud (1933). Parmi les études plus générales qui touchent surtout aux faits militaires, retenons celles de Forneron sur la bataille de Vergt (1876), de Leclerc sur la prise de Périgueux en 1575 (1879-80), de G. Charrier sur Vivans (1901), de R. de Boysson, qui nous semble fort contestable, sur la Ligue (1917-19).

Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ont donné lieu à quelques articles traitant essentiellement de certaines communautés. Bergerac a été étudiée par Elie de Biran (1880), Issigeac par P. Bouscaillou (1889), la Rouquette par F. Villepelet (1902), la Rochebeaucourt par Dujarrie-Descombes (1918), Mussidan par N. Becquart (1973), Salignac par Joseph Beaume et par nous-mê-

me (1896 et 1973). Notons d'autre part les travaux de Ch. Lafon sur les protestants de Périgueux (1964), d'A. Jouanel sur la mort du duc de la Force (1953), de Brou de Laurière sur une abjuration (1911).

Quant à la franc-maçonnerie, elle n'a inspiré que deux auteurs : Joseph Saint-Martin en 1965 (loge de Monpazier en 1826), Guy Penaud en 1974, qui a donné une très précieuse liste chronologique.

L'assistance, enfin, qui fait plus ou moins partie de l'histoire religieuse, n'a que fort peu passionné nos chercheurs. Des travaux fragmentaires ont porté sur les hôpitaux de Beaumont (1920) et Excideuil (1939), sur la léproserie de la Tour-Blanche (1921), et surtout sur Périgueux : hôpital de la Cueilhe et de Sainte-Anne (1922), hôpital général (1915), bureau de bienfaisance (1920-21).

Jean VALETTE.

## V

## BIOGRAPHIES, VILLES ET SEIGNEURIES

*Biographies*

Notre province a compté au cours des siècles bon nombre de fortes personnalités. Notre revue a publié des études biographiques qui ont rendu hommage aux actions d'éclat des uns, aux diverses formes de génie des autres. Nous ne citerons que les plus importantes, leur nombre, malgré leur intérêt, rendant impossible le rappel de tous ces travaux.

Pour le XII<sup>e</sup> siècle, le seigneur-troubadour d'Hautefort, Bertran de Born, a inspiré à L. Clédat (1881) une étude sur son rôle politique. Parmi les grands « routiers » des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, voici Seguin de Badefol, roi des grandes compagnies (J. Maubourguet, 1938), Gilbert de Domme, sénéchal de Périgord et chef de brigands (G. Marmier, 1878), le capitaine Sireuil (G. Charrier et A. Jouanel, 1900), tandis que Perducat d'Albret et Ramonet de Sors occupent tout un chapitre de notre étude sur la châtellenie de Montcuq (1970). Du côté des dames, R. de Boysson a retracé en 1899 la vie pleine de vicissitudes de la reine Isabelle de Taillefer.

Le XVI<sup>e</sup> siècle n'a pas manqué de fournir son contingent d'hommes d'action, tel Geoffroy de Vivans, gouverneur de Périgueux (G. Charrier, 1901). A côté des chefs militaires, c'est un Sarladais inconnu, le président de Vienne, qui a inspiré au vicomte de Gérard (1892) une passionnante évocation, mais on reste surpris de constater que les plus grands noms, ceux des humanistes comme Montaigne ou La Boétie, des chroniqueurs comme Brantôme, n'ont été étudiés que fragmentairement dans notre *Bulletin*. Les femmes célèbres de la Renaissance ont eu plus de chance, ainsi Catherine de Bourbon, la dernière comtesse de Périgord (Ch. Lafon, 1966) ou encore Isabeau de Limeuil qui a également tenté la plume de notre ancien président (1957).

Pour le XVII<sup>e</sup> siècle, il manquerait une note fantaisiste si nous n'évoquions la pittoresque figure du pseudo-périgourdin Cyrano de Bergerac, remis à sa vraie place de parisien par Dujarric-Descombes (1874-75) et par N. Becquart (1966). C'est aussi le capitaine Grellety, chef de la révolte du Pariage, qui a tenté G. Lavergne en 1931 et 1962, et J. Bouchereau en 1967.

Parmi les femmes célèbres, Marie d'Hautefort a été étudiée par J. Maubourguet en 1960, cependant que le génial architecte de cette famille, Nicolas Rambourg, était traité par Mme Gendry en 1969.

Le poète Lagrange-Chancel et ses « Philippiques » ont fait l'objet en 1955-56 d'un mémoire du D<sup>r</sup> Lafon, mais la figure qui semble avoir le plus passionné nos spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle est celle d'Henri Bertin, intendant de province puis ministre de Louis XV : G. Bussière a brossé de 1905 à 1909 un tableau de l'ascension de sa famille et montré son rôle d'homme d'Etat, Couvrat-Desvergnès et le D<sup>r</sup> Lafon (1944 et 1946) ont mis l'accent sur son action en faveur de l'industrie du caoutchouc et du développement de la sériciculture à Bourdeilles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle toujours, les Périgourdins ne sont pas absents des annales militaires : citons Jean-François du Cheyron et Armand-Louis de Lostanges, combattants de la guerre d'Amérique (étudiés par J. Durieux en 1907), le général Michel Beaupuy, de Mussidan, dont les exploits avaient enthousiasmé le poète Wordsworth (G. Bussière et E. Legouis, 1890). Et, au nombre des administrateurs, c'est un subdélégué de Bergerac, Guillaume Gontier de Biran, qui a retenu en 1932 l'attention éclairée de G. Chagier-Laboissière.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a intéressé également plusieurs de nos sociétés. Un grand militaire, le maréchal Bugeaud, vient au premier rang avec une étude d'E. Bayle (1912 et 1915) sur sa famille et ses ancêtres, alors que J. Saint-Martin (1963) l'évoque plaisamment à travers les caricatures. Si le philosophe Maine de Biran n'a suscité que peu d'études dans notre *Bulletin* — mais n'est-il pas remarquablement traité ailleurs ? —, c'est un administrateur local, le préfet Albert de Calvimont, dont J. Secret a publié en partie les « Souvenirs » (1971-72), cependant que son contemporain, Joseph de Mourcin, « homme curieux et curieux homme », appliquait son esprit à un objet tout différent, la recherche historique (S. Gendry, 1973). Et comment ne pas citer le plus singulier des Périgourdins, le roi d'Araucanie Antoine de Tounens ? Celui-ci apparaît dans nos bulletins en 1970 et 1971 (P. Aublant et N. Becquart).

#### *Villes et seigneuries*

Si nous abordons l'histoire urbaine et celle des seigneuries, on ne peut guère citer, pour Bergerac, que les recherches de Ch. Durand, publiées en 1875, sur l'épidémie de peste de 1502,

et l'inventaire des meubles et immeubles de la Maladrerie en 1584.

Dans la région bergeracoise, les travaux du D<sup>r</sup> Testut ont porté, en 1920 et 1921, sur Beaumont et ses baslides satellites. La ville voisine de Lalinde a fait l'objet de plusieurs études, dont celle du chanoine Goustat (1883-84). Elie de Biran a publié les coutumes d'Issigeac en 1876, le P. Bouscaillou, des notes sur cette commune en 1889. Au comte de Cumond revient la publication, en 1887, des libertés et coutumes accordées à la bastide de Molières, tandis que L. Carvès a étudié en 1891 la ville d'Eymet et ses environs.

Mme Cazenave publiait en 1876 une notice sur la commune de Sadillac, Mme L. Gardeau nous a entreteus du passé de Villefranche-de-Lonchat en 1947, et Mme Lasserre de l'antique petit bourg de Saint-Vivien (canton de Vélignes) en 1959.

Pour les seigneuries du Bergeracois, nous avons présenté Gageac en 1966 et 1967 ; puis la châtellenie de Montcuq de 1970 à 1972. Le D<sup>r</sup> Lafon a esquissé, à propos d'Isabeau de Limeuil, une notice sur Languais en 1957. A. Jouanel a présenté le château et la famille de la Pradelle, près de Beaumont, en 1950. A la limite du Sarladais, voici, de J. Bouchereau, le château de Badefols-sur-Dordogne en 1968. Le château de Montréal, dans la châtellenie d'Estissac, a été évoqué par de Montégut en 1891-1892, par J. Durieux en 1941 et enfin par le D<sup>r</sup> Lafon, avec les Duchesne de Montréal, en 1941 et 1942. N'oublions pas les travaux de Mme Gardeau sur le château de Villefranche-de-Lonchat (1962), sur celui de Matecoulon, où vécut le frère de Montaigne (1963), et sur Gurson en 1965 et 1966. Qu'il nous soit permis d'y ajouter l'étude de D. de Lage sur les seigneurs de Montpon (1916), bien que ce territoire soit aujourd'hui rattaché à Périgueux.

Parmi les travaux des membres de notre compagnie, les *Essais* de Ribault de Laugardière sur l'arrondissement de Nontron tiennent une place des plus importantes. Sous ce titre modeste, l'auteur expose le résultat de ses recherches sur tout ce qui se rapporte à la géographie physique et économique, à l'histoire, et même à la préhistoire du Nontronnais : ainsi les cantons de Jumilhac, Lanouaille, Thiviers, Saint-Pardoux et Nontron ont été étudiés de 1875 à 1889 ; puis dans une dernière série, celui de Bussière-Badil en 1892. Malheureusement les cantons de Mareuil et Champagnac-de-Belair n'ont pu être pré-

sentés ; la baronnie de Mareuil a tout de même trouvé un historien en la personne de J. Durieux, en 1898.

Sur Périgueux, notons les recherches de topographie ancienne du D<sup>r</sup> Lafon (1962 à 1965). De même, les articles de Mme Higounet-Nadal, sur la maison du Vigier en 1968, sur la salle du Comte et la Monnaie en 1969. A Granger a étudié le quartier des Barris Saint-Georges en 1948, et des notes historiques sur Trélissac ont paru en 1900, sous la plume d'E. Decoux-Lagoutte. E. Couvrat-Desvergues a présenté le bourg du Change en 1946 et 1947, Ludovic Pasquet a évoqué Thenon en 1897.

Le château ancestral des Talleyrand-Périgord, celui de Grignols, a été longuement étudié par A. Jouanel en 1933 et 1934. Robert Villepelet avait déjà présenté, en 1910, une autre seigneurie leur appartenant, celle d'Excideuil, ainsi que le château au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une volumineuse correspondance familiale des marquis d'Hautefort au XVII<sup>e</sup> siècle a été publiée par la marquise de Cumont en 1898 et 1899. Non loin d'Hautefort, l'abbé Comte a évoqué la châtellenie d'Ans en 1898, puis Badesfols-d'Ans en 1901. Dans le voisinage encore, l'amiral Jacquinet de Presles a présenté Saint-Martial-Laborie en 1972, et plus près de Périgueux, E. Bayle a écrit en 1900 l'histoire des seigneurs et du château de Lardimalie.

Pour le Ribéracois, c'est Emile Dusolier qu'il faut surtout citer, avec Ribérac au temps de Richelieu (1950), les rues de Ribérac au XVIII<sup>e</sup> siècle (1920), son organisation administrative sous l'Ancien Régime (1927). Plusieurs bourgs voisins ont eu leur monographie : la Roche-Chalais en 1876, par le comte de Saint-Saud ; Tocane-Saint-Apre en 1884, par Dujarric-Descombes, lequel a également présenté Celles en 1904 ; enfin Joseph Durieux a étudié Saint-Aquilin en 1936 et 1937.

Les comtes de Ribérac, dans le domaine de l'histoire seigneuriale, sont naturellement au premier plan. Voici des notes sur les d'Aydie par X. de Monteil en 1897, qui ouvrent la voie à E. Dusolier avec son grand ouvrage sur les seigneurs de Ribérac (1937). Marie de Foix de Candale, vicomtesse de Ribérac, a retenu particulièrement l'attention de cet auteur qui lui a consacré une biographie en 1941. Il s'est également penché sur le triste ménage de François d'Aydie en 1943. Le D<sup>r</sup> Lafon a publié une importante recherche sur les biens des Aydie en Périgord (1958 et 1959). Autour de Ribérac, voici des recherches historiques sur le château de Maroitte (1888) par Dujarric-Descombes ; ainsi qu'une étude sur le château de la Four-

Blanche et les comtes de Verteillac en 1908. La Double a été étudiée par A. Salleix en 1884, E. Dusolier en a présenté l'histoire dans les bulletins de 1928 et 1929.

En ce qui concerne Sarlat et le Sarladais, citons le vicomte de Gérard en 1900, avec une étude sur la peste de 1629 à 1634. Marmier, en 1881, étudiait les fourches patibulaires tandis qu'en 1914 Géraud Lavergne s'intéressait aux cabarets au XVII<sup>e</sup> siècle. Et voici l'histoire de Belvès, dont les archevêques de Bordeaux étaient seigneurs depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. A. Vigie en a étudié tous les aspects, en 1901, y ajoutant de nouveaux détails en 1909 et 1921.

Domme a tenté aussi bon nombre de nos confrères, tels en 1902, G. Charrier (étude sur les libertés et franchises), Géraud Lavergne en 1912 (la monnaie royale au XV<sup>e</sup> siècle), l'abbé Chanteloube la même année (le pays dommois au XVIII<sup>e</sup> siècle), Jean Maubourguet en 1931.

Pour les nombreux châteaux du Sarladais, voici une étude sur Groléjac par P. de La Chapelle en 1961 ; sur Fages, un article de L. Carvès en 1885, un autre de Mme Sadouillet-Perrin en 1973. En 1918, F. de La Tombelle présente la vieille forteresse de Castelnaud. Mme de La Verrie et R. de Boysson ont décrit leur château ancestral de Doyssac en 1926.

Mentionnons aussi les travaux de Ph. Laroche sur Losse (1884), du vicomte de Gérard sur Belcayre (1895), du baron Oberkampf sur Sauvebœuf (1895). La baronnie de Miremont a été présentée en 1965 et 1966 par Jean Bouchereau, qui étudiera le château de Campagne en 1971. Commarque et Laussel sont évoqués en 1887 par X. de Monteil, de même que la Filolie et le Claud en 1896 (articles d'Oberkampf et d'A. de Roumejoux). Enfin Géraud Lavergne, en 1935, se penche sur les fameux seigneurs de l'Herm.

Tous ces mémoires peuvent paraître nombreux, bien que plusieurs ne soient pas cités ici, en fait il reste encore beaucoup à étudier. On est mal renseigné, par exemple, sur des seigneuries importantes comme celle de la Force, sur des personnages de premier plan comme nos anciens évêques, nos administrateurs ou nos artistes. Que ce bilan incite nos chercheurs à pousser plus avant leur curiosité !

Marthe MARSAC.

## VI

## ARCHITECTURE MONUMENTALE

Par définition, notre compagnie se devait de partager ses activités entre l'histoire et l'archéologie. Elle n'y a pas manqué. Nous voudrions rappeler ici quelle fut son activité dans le domaine de l'archéologie, ce rappel s'efforçant de n'être ni un simple catalogue (chacun de nos cent volumes du *Bulletin* est suivi de sa table des matières), ni un palmarès. Après avoir rapidement signalé ceux de nos membres qui ont étudié, au cours d'une monographie, un monument ou deux, nous insisterons sur ceux qui ont traité un certain nombre d'édifices. Après quoi, nous tenterons de porter un jugement de valeur sur le volumineux ensemble de ces recherches archéologiques, non sans avoir examiné le cas de ceux qui, en ce domaine, ont tenté d'esquisser, sinon des synthèses, du moins des principes généraux. Ce qui nous permettra de constater les essentielles lacunes de notre *Bulletin* et sera donc l'occasion de proposer des travaux, ou des domaines de recherches, aux jeunes membres de la Société et à leurs successeurs.

\*  
\*\*

C'est par ordre alphabétique que nous rappellerons les rédacteurs d'une ou deux monographies (souvent à la fois monumentales et historiques) de châteaux ou d'églises. Ainsi Françoise Anne a présenté le château de Biron en 1969. En 1968, Pierre Aublant avait étudié un escalier Renaissance de la rue du Plantier, à Périgueux. La datation du château de Rastignac, après avoir fait couler beaucoup d'encre, a été définitivement réglée par Noël Becquart en 1972. J.-B. Champeval s'étail, en 1893-94, intéressé au château d'Hautefort, comme Comte, en 1901, à celui de Badefols-d'Ans. L'architecte Cros-Puymartin publia, en 1885, une bonne étude sur la curieuse église de Lempzours. Le château et l'église de Cumond firent l'objet, en 1874, d'une notice par M. de Cumond. Le Docteur Gilles Delluc et M<sup>me</sup> ont disserté, en 1968, sur d'étranges bas-reliefs, par eux découverts dans le cul de basse-fosse du donjon de Bourdailles. L'église de Grand-Brassac a été l'occasion, en 1876, d'une étude de Dujarric-Descombes. M<sup>me</sup> L. Gardeau s'est penchée, en 1952, sur Villefranche-de-Lonchat et, en 1963, sur le château de Mattecoulon. Les Andrivaux ont été le thème

d'un mémoire de M<sup>me</sup> S. Gendry. Le château de Belcaire avait, en 1895, intéressé M. de Gérard ; comme celui de Losse avait, en 1883, été étudié par P. Laroche. Géraud Lavergne, qui publia dans le *Bulletin monumental* une excellente étude sur les restaurations de Saint-Etienne de la Cité, a fait bénéficier notre *Bulletin*, en 1963, d'un pertinent examen de l'inscription gravée au chevet de l'église de Vanxains. En 1950, Monpazier fut l'occasion d'un travail du D<sup>r</sup> Régis L'Honneur. Le château de Gageac a été l'objet, en 1961, des recherches de M<sup>me</sup> Marsac. Oberkampf de Dabrun a présenté, en 1895, le château de Sauvèœuf et, en 1896, celui de la Filolie. Le château de Lusignac a été étudié, en 1898, par M. de Monteil qui s'intéressa, l'année suivante, au château de Glane. M. Pasquet a rédigé, en 1901, une notice sur le château de Saint-Orse, et, l'année suivante, sur celui du Lieu-Dieu. En 1961, M<sup>me</sup> Sadouillet-Perrin a présenté les églises de Castels et de Redon-Espic. Le château de Castelnaud a eu l'heur d'une solide monographie par de La Tombelle, enrichie d'une illustration fort habile et de plans, dus à l'architecte Laffilée.

\*  
\*\*

D'autres membres de la Société ont consacré leurs loisirs à étudier divers monuments. Ainsi l'architecte Dannery a présenté, en 1928, l'église de Sergeac ; en 1935, celles de Rouffignac et de Saint-Avit-Sénieur. M<sup>me</sup> Desbarats, avant de répertorier minutieusement les fers forgés de l'époque classique à Périgueux (1960, travail inédit) <sup>1</sup>, avait présenté en 1946 l'église d'Eyliaç ; en 1965, ce fut le tour d'une maison de Périgueux, sise rue Notre-Dame, puis, en 1967, de quelques escaliers périgourdins.

En 1921, Dusolier avait étudié la vieille église de Ribérac, ainsi que la commanderie de Comberanche ; ce fut, en 1937, le tour de l'église de Faye. Ch. Durand publia, en 1874, une monographie du prieuré de Merlande ; en 1900, de la tour périgourdine Barbecane (disparue) et de l'église de Bauzens ; en 1919, vint le tour de l'église de Badefols-de-Cadouin.

Grande et féconde a été l'activité, sur le plan archéologique, du marquis de Fayolle. Encore n'a-t-il pas abusé de sa présidence pour publier ses travaux dans notre *Bulletin* ! En 1884, il étudia l'Hôtel Gamenson ainsi que l'église de Saint-Méard-de-Dronne ; en 1897, ce fut l'église de Lamonzie-Montas-

(1) Conservé dans la bibliothèque de la Société.

trac ; en 1900, le château de la Martinie ; en 1902, l'église ruinée de Cadiot ; en 1904, le château de Puyguilhem en Bergeracois ; en 1915, l'église de la Chapelle-Saint-Robert. En 1924, il publia une trop brève histoire monumentale du Périgord, travail d'une grande densité qui fut ensuite, au moins pour les églises, développé et précisé par son auteur dans le *Congrès archéologique de France* de 1927.

Le premier président de notre compagnie, le D<sup>r</sup> Galy, a publié, en 1880, une monographie du château de Richemont et de sa chapelle ; on regrette que son érudition ne lui ait pas plus souvent donné l'occasion de se pencher sur des études archéologiques. A. Jouanel a étudié, en 1935, le château de Grignols, dont il était propriétaire ; en 1957, ce fut le tour du portail de la cathédrale de Sarlat et, en 1959, du château disparu de la Force.

L'architecte Mandin a beaucoup et bien travaillé pour notre *Bulletin* ; on apprécie la précision et l'exactitude scrupuleuse de ses plans. En 1874, il étudia l'église de la Chapelle-Saint-Robert ; en 1875, l'église de Limeyrat ; en 1897, celle de Saint-Martin-de-Viveyrol ; en 1900, la chapelle de Bouley, près de Montignac ; en 1908, l'église de la Tour-Blanche ; en 1915, une église périgourdine disparue : Saint-Jean-l'Évangéliste. Jean Maubourguet, qui fut longtemps notre actif secrétaire général, a plus souvent travaillé dans le domaine de l'histoire que dans celui de l'archéologie. Pourtant, l'une de ces sciences aidant l'autre, il a été en 1932, le premier à mettre de la clarté dans le problème de la datation de Saint-Sacerdos à Sarlat. Ce travail a permis de constater que la cathédrale de Sarlat était partiellement beaucoup plus tardive qu'on ne le pensait. De la même façon, il avait le premier explicité le transfert à *The Cloisters* de New-York de la Mise au tombeau et de la Pietà de Biron, utilisant pour cela les beaux dessins de Léo Drouyn.

On évoquera ici la figure d'un de nos membres qui ont le plus et le mieux travaillé pour notre Société, celle de Guy Ponceau qui nous a quittés récemment. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'inventaire de notre iconothèque (1970), pour se rendre compte de la considérable activité de Guy Ponceau : il a multiplié les plans, coupes, élévations, perspectives et croquis de nos églises et de nos châteaux. On ne saurait trop souligner combien sont précieuses ces études graphiques. Dans notre *Bulletin*, il a publié des études sur les églises de Belaygue et de Tresseyroux (1960) ; sur la tour du Defeix à Auriac (1961) ;

sur les anciennes fortifications de Périgueux (1961) et sur la chapelle de Saint-Rémy d'Auriac ; sur les cheminées de Badefols-d'Ans, ainsi que sur la maison de la Barrière à Trémolat (1967) ; sur les portails de Saint-Sulpice-de-Mareuil, de Saint-Martial-de-Valette et de Saint-Martin-le-Pin (1968), comme aussi sur la chapelle des Augustins à Périgueux. Ce fut ensuite (1969) une solide étude sur les caves de la Clautre, à Périgueux ; sur l'église de la Chapelle-Mouret (1970), sur la tour-signal de Montignac et sur des croix de carrefour (1972).

Aclif et érudit, A. de Roumejoux avait présenté dans notre *Bulletin*, en 1871, l'église de Carsac-de-Charlux ; en 1880, celle de Chancelade ; en 1884, l'église de Sainte-Marie de Sarlat ; en 1889, le château de la Rolphie ; en 1893, le château du Claud ; en 1894 et 1896, l'église de Saint-Astier ; en 1897, celle de Sergeac.

On sait que les études du chanoine Roux ont gravité autour de la cathédrale Saint-Front. Innombrables sont, dans notre *Bulletin*, les allusions qu'il a faites à cette église, comme aussi à Saint-Etienne de la Cité. En vérité, le chanoine fut, pendant les douze années de sa présidence, la conscience archéologique de notre compagnie, comme l'avait été précédemment le Marquis le Fayolle. Ajoutons que le chanoine s'était en quelque sorte initié au problème des coupoles par une analyse au sens propre du mot : alors qu'il était curé de Léguilhac-de-l'Auche, il avait assisté à la démolition de son église à coupoles, et, en 1906, le *Bulletin* avait bénéficié de ses travaux.

Parmi ses autres études, nous nous contenterons de retenir celles qui portaient sur la tribune d'orgue de Saint-Front (1920), l'ermitage du Toulon (1920), l'autel de Mathieu le Pileux (1921), les anomalies de Saint-Front (1924), les habitations des évêques de Périgueux (1938), les sacristies de la Cité (1939), l'église et l'autel des Jésuites de Périgueux (1939), l'église de la Cité (1941).

Nous avons, nous-même, présenté bien des monographies dans le *Bulletin* : les églises de la Quinte (1946-47) ; les fresques de Saint-Julien-de-Lampon et d'Eyliac, ainsi que l'église de Carsac-de-Charlux (1947) ; les églises en Périgord de l'ancien diocèse de Cahors (1949) ; le château de Fénélon (1950) ; les églises en Périgord de l'ancien diocèse de Limoges (1952) ; l'abbatiale de Saint-Jean-de-Cole (1953) ; les églises d'Aillac, Clermont-de-Beauregard et Marquay (1956) ; les plans insolites d'églises périgourdines ainsi que les contreforts percés

de baies (1958) ; un inventaire des peintures murales du Périgord ainsi qu'une monographie de l'église de Ligueux (1959) ; la chapelle du château de Montréal et son mobilier (1960) ; un inventaire des peintres et verriers du Périgord avant la Révolution (1964) ; un dossier sur Saint-Front de Périgueux (1967) ; le château d'Agonac et celui de la Rue à Mauzac (1968) ; les églises de Notre-Dame de Belvès, de Lalinde ainsi que l'hôtel de Fayolle à Périgueux (1969) ; Nadaillac, ainsi que les églises et chapelles existantes ou disparues de Périgueux (1973).

Quant aux frères de Verneilh, l'un, Félix, tenant la plume, l'autre, Jules, travaillant avec son crayon ou son burin, ils ont largement participé à donner à notre Société sa physionomie, et à notre *Bulletin* son caractère. Ils y ont publié des monographies d'autant plus remarquables qu'elles étaient illustrées d'admirables dessins évocateurs et fidèles. En 1875, ce furent les châteaux de Puyguilhem et de la Chapelle-Faucher ; en 1877, l'église fortifiée de Tayac ; en 1883, le château de l'Herm et l'église de Bussière-Badil ; en 1884, l'église de Rouffignac ; en 1885, les châteaux de Varaignes, Biron et Beynac ; en 1886, celui de Neuvic ; en 1887, ceux de Reilhac et Puycheny ; en 1888, celui de Maroitte ; en 1889, celui de Lanquais, en 1890, celui des Combes ; en 1893, ceux de la Gaubertie et de Saint-Front-la-Rivière ; en 1894, Montcheuil ; en 1895, Beauvais et Javerlhac ; en 1896, l'église de Saint-Astier et les châteaux de la Roque de Meyrals, Bannes et Rognac. Sans parler de maintes descriptions, toujours pertinentes et rigoureuses, des monuments visités par la Société au cours de ses promenades annuelles.

\*  
\*\*

Outre ces travaux concernant l'archéologie monumentale — au sens le plus général — et traitant surtout des églises et des châteaux, quelques monographies plus particulières ont présenté certains ponts du Périgord. Celui de Bergerac le fut par Durand (1874 et 1903), qui étudia aussi celui de Cognac-sur-l'Isle (1917). Le pont vieux de Terrasson a été traité par de Verneilh (1888) et Durand (1904). Enfin, celui de Quinsac a retenu l'attention de L. Grillon (1973).

Boiseries et retables d'églises ont trouvé un écho dans les travaux du Marquis de Fayolle sur Vauclair (1915), du chanoine Roux sur le grand retable des Jésuites de Périgueux et sur l'autel de Vauclair (1921), du P. Durieux sur certains retables franciscains (1953), de S. Chauvet sur les stalles de Mon-

pazier. Et, bien sûr, notre *Bulletin* offre, çà et là, des articles plus expressément consacrés à des sciences annexes de l'archéologie, ou à des chapitres de ces sciences : sculpture des chapiteaux et des boiseries, cheminées, clochers, fresques, gisants, héraldique, numismatique, inscriptions diverses, lanternes des morts, pierres tumulaires, stalles, tables et pierres d'autel.

Sans allonger notre liste, il faut bien signaler la considérable masse de documents publiés sur la « question » de Saint-Front, par de Verneilh (1881), Ramé (1882), Anthyme-Saint-Paul (1895), Mandin (1898 et 1900), Villepelet (1903), Géraud Lavergne (1914), Ribette (1918), le chanoine Roux (1924), Deshoulières (1940) et nous-même (1958-1961). Sans parler de quelques trop rares esquisses de synthèses, ou au moins de regroupements, avec Brutails, sur les écoles d'architecture religieuse du Sud-Ouest (congrès de 1913) ; avec M<sup>me</sup> Gendry, sur Nicolas Rambourg (1969) ; avec J.-M. Lefort sur les artistes sarladais des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (1972).

\*  
\*\*

Quand on examine les cent volumes de notre *Bulletin*, à quoi s'ajoutent des livres comme les *Escaliers de logis périgourdins*, par Dannery, *Les grands travaux de voirie à Périgueux au XIX<sup>e</sup> s.* par Fournier de Laurière, les remarquables études du professeur Testut sur Beaumont, on ne peut qu'admirer la constante activité de notre compagnie et, souvent, l'excellente qualité de ses travaux. Les résultats qu'elle a obtenus sont considérables. Pourtant, si l'on considère négativement cet ensemble, et avec un esprit critique, on est étonné de ce qui peut rester d'inédit et de non étudié en Périgord ! Que d'églises, de châteaux, de vieilles demeures restent à prospecter, dater, mesurer, photographier ! Sur les quelque mille églises et chapelles du département, c'est à peine une centaine qu'a étudiées notre *Bulletin*. Sur ses quelque mille cinq cents châteaux, manoirs et gentilhommières, moins d'une centaine ont fait l'objet d'une monographie. Et dans nos châteaux et nos églises, que de richesses mobilières ! Quel intérêt il y aurait pour l'historien de l'art et l'archéologue, à prospecter méthodiquement la décoration sculptée ou peinte de nos vieilles demeures et de nos vieilles églises, leurs cheminées monumentales, leurs chapiteaux, leurs portails, leurs retables. Et nous ne disons rien des chapelles castrales, des croix de carrefour, des pigeonniers, de la ferronnerie, de la question des bastides

(esquissée par A. Vigié), du problème des coupoles, de la carte monumentale monastique de la région.

Innombrables sont les thèmes de recherches possibles : de quoi alimenter les mémoires de maîtrise, les sujets de diplômes, les thèses de doctorat pendant des générations ! De quoi aussi tenter ceux qui continueront à labourer le sillon auquel nous avons nous-même travaillé, œuvrant après nous dans cette jeune centenaire qu'est notre Société historique et archéologique du Périgord.

Jean SECRET.

## VII

## BEAUX-ARTS

Bien que les préoccupations de notre compagnie orientent son activité vers les domaines de l'histoire et de l'archéologie, nombreux sont ses membres qui, au long de ce premier siècle de son existence, se sont intéressés aux problèmes spécifiquement artistiques. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement si l'on admet que l'art est un reflet de l'histoire et des préoccupations du temps qu'il représente et qu'il s'intègre étroitement à toutes ses manifestations intellectuelles et morales. Il imprime sa marque aussi bien dans la décoration et l'ameublement d'une église ou d'un château, que dans l'humble fabrication d'une paire de sabots ou d'un pot à châtaignes. Il est le condiment indispensable qui donne saveur à la vie quotidienne en écartant la monotonie.

*Peintures*

Avant la Révolution, ce sont surtout des listes de noms que nous mentionnerons, et d'abord ceux des peintres de bannières à Périgueux aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s. (F. Villepelet en 1906). En 1964, J. Secret établit un catalogue très complet des peintres et verriers périgourdiens, J.-M. Lefort le complètera en 1972 avec la liste des artistes sarladais aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. Il y a là une source de monographies d'artistes tels que Bouquier, Bouillon, etc..., qui mériteraient une analyse plus poussée.

Pour le XIX<sup>e</sup> s., un seul peintre a fait l'objet d'une véritable monographie en trois articles: il s'agit de Jacques-Emile Lafon (notice nécrologique en 1886; liste d'œuvres peu connues, relevée par R. Couvrat-Desvergnès, en 1952; compilation de toutes les notices éparses par M. Soubeyran en 1972).

On notera aussi pour mémoire, en 1951, un intéressant article de A. Chastel, « Fénelon et l'art classique », qui nous fait découvrir une vocation de critique d'art chez l'archevêque de Cambrai.

Dans le domaine des dessins et tableaux de chevalet, deux portraits de Montaigne ouvrent la liste: G. Bussièrre en 1875 et J. Secret en 1973, qui signale un portrait inédit par Étienne Martellange. Bien d'autres portraits sont mentionnés ou analysés dans des articles plus ou moins circonstanciés: le chevalier

d'Aydie (J. Durieux, 1921), l'abbé François-Odet d'Aydie (H. Sauvage, 1879). Un portrait de Pierre de Bourdeille, actuellement au Musée du Périgord, est publié par le docteur Galy, en 1880.

Différents portraits de prélats sont étudiés dans le *Bulletin*: Raoul du Fou (1882, W.-J. Mallat); Mgr de Francheville, le cardinal de Talleyrand, Guillaume Le Boux et Mgr Machéco de Prémecaux (Dujarric-Descombes, 1891, 1899, 1912 et 1915); quelques portraits de Fénelon dont ceux de Vivien, commentés en 1951 par J. Secret.

Toujours dans le domaine de l'iconographie peinte, Ch. Durand en 1894, commente « une demoiselle périgourdine de 1424 », M. Babou-Kapferer, en 1964, décrit un portrait d'Isabelle de Limeuil par un élève de Clouet; Ch. Lafon, en 1960, mentionne des portraits du duc de la Force par Largillière, aujourd'hui disparus. Enfin, Denis Pauthier de la Breuille, médecin de Louis XV, dont l'effigie est conservée à Montignac, fait l'objet d'un compte-rendu par E. Soudois de Bord en 1964. D'une façon plus générale, une enquête de J. Secret, en 1971, fait connaître plusieurs portraits périgourds peu connus.

Quelques autres tableaux de chevalet, malheureusement peu nombreux, ont trouvé place dans le *Bulletin*: le diptyque de Rabastens commenté par le Docteur Galy en 1874, le tableau commémoratif de la délivrance de Périgueux par Bodin, présenté en 1939 par Ch. Aublant.

Signalons également quelques tableaux d'églises. En 1908, M. Augier, restaurateur de l'église de Champcevinel, en commente trois dont un par A. Gauthier; en 1949, R. Desbarats analyse longuement une grande toile du XVII<sup>e</sup> s. dans l'église de Trélissac, figurant saint Capraise d'Agen, et un blason de la famille Veyrel. Enfin, en 1962, J. Secret présente une « Assomption » commandée en 1668 pour l'église de Verteillac et exécutée par un certain Vignon.

Un « inventaire des peintures murales en Périgord », rédigé en 1959 par J. Secret, analyse les œuvres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. subsistant dans les châteaux et églises. Pour les périodes précédentes, on ne trouve que des commentaires isolés: peintures de l'église de Cumond (1880), peintures de l'hôtel Gamenson à Périgueux (1884), fresques de Saint-Julien-de-Lampon (1947), fresque de l'église d'Eyliaac (1948), décors peints au château de Biron (1969), projet de décoration pour la cathédrale Saint-Front (1951).

Sur les techniques du vitrail, malheureusement trop peu étudiées, le *Bulletin* de 1875 évoque un médaillon du XIV<sup>e</sup> s. figurant saint Silain (D<sup>r</sup> Galy), cependant que H. Audouy traita de l'art du peintre-verrier.

#### *Estampes et ex-libris*

Dujarrie-Descombes signale en 1875 une gravure du XVIII<sup>e</sup> s. par Desrochers, figurant Brantôme. En 1889, il commente un portrait du cardinal de Bourceilles découvert dans un ouvrage de 1587. Enfin, en 1907, il étudie un portrait gravé sur bois, de Hervé Fayard, médecin périgourdin du XVI<sup>e</sup> s. Pour sa part, en 1963, J. Saint-Martin présente sept caricatures de Bugeaud dont une exécutée par Daumier.

Quelques paysages gravés ont fait aussi l'objet de descriptions. En 1946, le D<sup>r</sup> Lafon étudie les gravures représentant Périgueux et le Périgord dans « la France illustrée ». En 1878, F. Villepelet consacre une courte note au célèbre plan de Périgueux figuré dans la « Cosmographie universelle » de Belleforest en 1575. Enfin, en 1953, J. Secret présente une vue cavalière de l'abbaye de Saint-Jean-de-Cole au XVIII<sup>e</sup> s.

Une dizaine d'ex-libris ont été également publiés dans notre *Bulletin*: ce sont ceux de Jean Bertrand (1900), de Brantôme (1909), de l'abbé de Bourceille (1910), du comte de Jumilhac (1911), de Léonard Chastanet (1912), du ministre Bertin (1916 et 1919), de Christophe de Beaumont (1916).

#### *Tapisseries*

Encore assez proche des arts picturaux, la tapisserie a intéressé quelques membres de notre compagnie. Les articles sont peu nombreux cependant, et c'est dommage, car si on s'en rapporte aux inventaires de châteaux, il y eut beaucoup de tapisseries en Périgord. Certaines, bien sûr, sont perdues, mais d'autres ont pu être seulement dispersées. Des recherches dans ce sens pourraient présenter un certain intérêt.

En 1894, un article de Gendraud sur les tapisseries du château du Bourbet donne d'intéressants aperçus sur cette technique à la fin du XVII<sup>e</sup> s. Deux autres mémoires (H. de Montégut en 1909, A. Dujarrie-Descombes en 1921), décrivent des tapisseries aujourd'hui disparues: les unes aux armes de Mgr Machéco de Prêmeaux, les autres au château de Laxion en 1786.

Enfin, un important article de J. Maubourguet (1936), rela-

tif au suaire de Cadouin, démontre que ce beau tissu brodé est, en fait, un travail fatimide des environs de 1100

### *Sculpture*

Autre art majeur, la sculpture a été abondamment traitée surtout dans son aspect monumental, en liaison plus ou moins étroite avec l'architecture

Seul le sculpteur Nicolas Rambourg (1599 ?-1649) a fait l'objet d'une importante monographie par S. Gendry en 1969. En outre, la publication des archives de la marquise de Cumont, par J.-B. Champeval, en 1893-1894, nous livre de nombreux noms d'artistes ayant œuvré au château d'Hautefort au XVII<sup>e</sup> s.

La ronde-bosse n'a guère donné lieu à des études approfondies. Ce sont surtout les statues d'églises qui dominent. Ainsi la pietà de Lusignac (1898) et celle de Plazac (1960), des statues en bois de Simeyrols (1893), une statue en pierre à Tréllissac (1900), d'autres en bois polychromé à Nadaillac (1973), des socles à Bussac (1969).

Plus moderne, le buste du D<sup>r</sup> Galy, en bronze, actuellement au Musée du Périgord, est décrit par M. Hardy en 1890. Une médaille en plomb, du XVI<sup>e</sup> s., œuvre de l'Italien Primavera et figurant François d'Aydie, est publiée par E. Cazalas en 1932. En plomb encore sont les girouettes du château de Jumilhac (XVI<sup>e</sup> s.), figurant des anges ailés et commentées par J. de Verneilh en 1875.

Les sculptures de Brantôme ont fait l'objet de trois articles, dont deux par G. Bussière (1893 et 1912), le troisième par le marquis de Fayolle (1890), qui analyse le « Triomphe de la Mort » sculpté dans la grotte du Jugement dernier.

Châteaux et logis sont pourvus d'intéressantes sculptures qui ne sont pas passées inaperçues. Voici par exemple la cheminée du château de Vaucocour (1906) et celle du logis abbatial de Chancelade (1973), un linteau du château de la Rampinolle (1911), un fragment de linteau en l'hôtel de Fayolle à Périgueux (1969), une gargouille et une cheminée au château de Paussac (1960), des sculptures dans les oubliettes du donjon de Bourdeilles (1968), un décor de cheminée et une frise sculptée au château du Claud (1896), et surtout l'étude du D<sup>r</sup> L'Honneur (1941) sur les linteaux et claveaux du canton de Monpazier.

Les nombreuses sculptures de nos églises ont bien souvent

aussi retenu l'attention. Pour sa part, la cathédrale Saint-Front a donné lieu à deux articles détaillés. L'un d'A. Grenier, en 1897, est consacré au grand autel en marbre de Carrare, du XVIII<sup>e</sup> s., qui provenait de la Chartreuse de Vauclaire; l'autre, de M. Soubeyran, en 1967, catalogue les fragments sculptés médiévaux, donnés au Musée du Périgord lors des restaurations du siècle dernier.

A mentionner en outre, sur des points de détail, le chancel carolingien de Tocane-Saint-Apre (1893), un bénitier et un chapiteau de Saint-Jean-de-Cole (1881), les chapiteaux romans de Lavalade (1932), les fonts baptismaux de Minzac (1947), les chapiteaux de Cadouin et Carsac-de-Carlux (1948 et 1957), les portails de Saint-Sulpice-de-Mareuil, Saint-Martial-de-Valette, Saint-Martin-le-Pin et la Chapelle-Mouret (M. et G. Ponceau, 1968 et 1970), les bas-reliefs de Saint-Méard-de-Dronne (1888).

Signalons encore l'analyse des différents types de monogrammes religieux et de leurs caractères morphologiques par le D<sup>r</sup> Stephen-Chauvet en 1944. R. Desbarats, en 1966, y ajoute des réflexions sur le monogramme double sculpté de l'église de Sorges. Elle propose de constituer un corpus de ces monogrammes en Périgord et, sans doute, l'idée est à retenir.

#### *Art tumulaire*

Voisin de la sculpture monumentale, l'art tumulaire n'a pas été oublié. Pour Périgueux, M. Hardy commente, en 1889, les tombes du vieux cimetière de la Cité. En 1901, A. Dujarric-Descombes décrit le mausolée de Jean d'Asside, à l'église de la Cité et, sur ce sujet, le marquis de Fayolle apporte un complément d'information en 1929.

Parmi les pierres tombales étudiées, citons pour le Moyen Age celles de Coulaures (1879), de Payzac et Dussac (1880), de Castelnaud (1883), de Saint-Jean-de-Cole (1936), et pour les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles celles de François de Gérard à Sarlat (1877), des Gontaud-Biron (1882), et l'épithaphe du comte d'Hautefort (1883).

#### *Mobilier religieux*

Presque tout a été dit sur le fameux autel-rétable de l'Assomption, œuvre possible de Mathieu Le Pilleux (XVII<sup>e</sup> s.) pour l'ancien collège des Jésuites de Périgueux, aujourd'hui remonté à Saint-Front (J. Roux en 1921 et 1939, Dujarric-Descombes en 1921, le marquis de Fayolle en 1929). Les réta-

bles franciscains d'Excideuil, Saint-Romain et Nantheuil sont étudiés par J. Durieux en 1953, les stalles de Monpazier en 1940 et 1950 par Stephen-Chauvet et le D<sup>r</sup> L'Honneur.

L'important mobilier qui garnissait aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. la Chartreuse de Vauclaire est longuement décrit en 1915 par le marquis de Fayolle, celui de la chapelle du château de Montréal par J. Secret en 1955. En 1880, H. Brugière avait étudié les monuments en pierre, du XVI<sup>e</sup> s., de l'église de Ladouze (rétable, tombeau et chaire).

Notons encore un mémoire du chanoine Roux, en 1915, sur le buffet d'orgue de Saint-Front, du XVIII<sup>e</sup> s., aujourd'hui transféré à la Cité, et la mention faite par l'abbé E. Riboulet (1883), d'une crédence du XV<sup>e</sup> s. qui se trouve aujourd'hui au Musée du Périgord.

### *Orfèvrerie*

L'orfèvrerie se situe aux confins de la sculpture et nous relevons assez peu de choses sur ce sujet. Sans doute pourrait-on consacrer encore bien des articles aux ustensiles liturgiques anciens, encore assez nombreux en Périgord. Nous mentionnons en 1875, A. de Froidefond, qui décrit le beau reliquaire en argent doré de Chancelade, daté du XV<sup>e</sup> s., puis en 1905, la présentation par le marquis de Favolle, de divers objets ayant appartenu à Alain de Solminhac.

Pour l'orfèvrerie civile, J. Secret signale en 1972 l'épée d'honneur d'Albert de Calvimont, à poignée d'argent ciselée. L'inventaire des bijoux de Jeanne de Bourdeilles, publié par H. de Montégut en 1881, nous donne une idée des goûts d'une riche héritière du XVI<sup>e</sup> s., cependant que R. Villepelet, en 1933, cite un grand nombre de pièces d'orfèvrerie, disséminées au moment de la Révolution dans tout le département.

Sur la pratique de cet art précieux, L. Didon, en 1915, raconte la vie et la carrière de Beylot, orfèvre périgourdin au moment de la Révolution. Le chanoine Roux, en 1942, publie les résultats de ses recherches sur les artistes, leur œuvre et les traditions de leur corporation.

### *Céramique*

La céramique n'a pas connu la faveur qu'elle mériterait cependant, car il y aurait beaucoup à dire, notamment sur les poteries populaires. Deux articles sont consacrés à la faïencerie, technique encore évoluée: l'un en 1909, d'E. Labadie, qui

analyse les fabriques de Bergerac et, de façon plus succincte, celles de Thiviers, le Bugue et le Fleix. En 1961, L. Gardeau complète ce panorama avec les productions de Montpeyroux, du XIX<sup>e</sup> s.

D'une veine plus populaire est la brique romane, ornée de cuvettes triangulaires, découverte à Saint-Michel-de-Montaigne et signalée en 1900 par A. Duverneuil. Dans le même ordre d'idées, L. Gardeau examine en 1966 les trois types de dessins ornant les carreaux de pavage du château de Gurson.

Sur les vases funéraires ou « pégaux », il faut citer celui de Rioux-Martin en 1874, ainsi que ceux décrits en 1935, par Ch. Aublant et M. Secondat. Les fours jumelés de Vitrac, commentés en 1936 par F. Aubisse, restent difficiles à dater.

#### *Arts des métaux*

Contrairement aux arts de la terre, ceux des métaux ont fort intéressé les membres de notre compagnie. Nous commencerons par la ferronnerie, qui constitue un important paragraphe. Pour la technique, J. Mallat analyse, en 1919, la nature des travaux et la capacité professionnelle des ferronniers périgourdins avant 1789.

Heurtoirs, loquets et grilles ont donné lieu à plusieurs articles : heurtoirs de Grand-Brassac (1903) et de Domme (1878), loquets du canton de Monpazier (1936), grilles de portes et fenêtres à Périgueux (1960). Sur les landiers, notons l'étude de Cros-Puymartin (1887), et sur les plaques de cheminées celle de Stéphane-Chauvet (1945). Bien d'autres plaques ont été publiées çà et là (1881, 1891, 1901, 1939, 1941, 1959, 1971), cependant qu'en 1907 et 1908 le marquis de Fayolle se penchait sur le problème des marmites et pots en bronze décorés de signes énigmatiques.

Deux articles se rapportent à l'artisanat de la chaudronnerie : l'un de M. Hardy (1881), qui donne les noms et les marques de fabrique des potiers d'étain en 1520, l'autre de S. Gendry (1964), qui traite des maîtres poëliers de Périgueux au XVII<sup>e</sup> siècle.

Quant à l'art campanaire, il a passionné R. Drouault en 1896, qui donne le catalogue raisonné de 110 cloches, ainsi que le comte de Roton en 1941, évoquant une famille de fondeurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Des notes complémentaires sur diverses cloches ont été publiées : Sarlat (1889), Cercles (1896), Sencenac

(1904), Marquay (1906), Excideuil (1907), Monpazier (1942), Sarlat encore (1973).

Les moules à hosties et à gaufres ne sont pas rares en Périgord, et le Musée en conserve un assez grand nombre. Mais, contrairement aux cloches, ils n'ont encore fait l'objet d'aucune étude exhaustive. Sans doute y aurait-il là une lacune à combler. Signalons dans ce domaine des textes de Dujarric-Descombes (1901), Augier (1908), Marchadier (1936), A. de Béler (1902).

### *Verrerie*

Deux articles importants publiés en 1940 donnent place à la verrerie. Celui du comte de Saint-Saud étudie la noblesse des maîtres-verriers sous l'Ancien Régime et fournit de nombreuses indications sur leurs techniques et les lieux de fabrication. E. Dusolier, de son côté fait l'histoire très complète et documentée des verreries et des familles de verriers de la Double, particulièrement importantes en Périgord.

### *Inventaires de châteaux*

Un mot pour terminer des inventaires de châteaux, qui font souvent état d'objets aujourd'hui disparus, ou dont la trace est perdue. Ils ne peuvent donner lieu à des analyses nouvelles, mais fournissent fréquemment avec précision de précieux renseignements sur les mœurs et les conditions d'existence de nos ancêtres les plus fortunés.

Mentionnons dans notre *Bulletin* les inventaires de Puyguilhem en 1766 (R. Drouault, 1897), de Villamblard en 1559 (G. Lavergne, 1931), de Biron en 1757 (R. Villepelet, 1940-41), de la Gaubertie et la Force (J. Secret, 1963), du Fleix en 1655 (L. Gardeau, 1969), de Saint-Pompon en 1759 (N. Becquart, 1973).

\*  
\*\*

Chemin faisant, nous avons indiqué les points faibles de la documentation dans le domaine des beaux-arts et des arts appliqués. Nous n'y reviendrons donc pas. Nous formons seulement le vœu que les études à venir portent de préférence dans ces directions, afin de rendre toujours plus grandes les possibilités d'utilisation de ce véritable monument culturel que constitue notre *Bulletin* pour le Périgord.

Michel SOUBEYRAN.

## VIII

## HERALDIQUE, SIGILLOGRAPHIE, NUMISMATIQUE

Héraldique, sigillographie, numismatique... trois disciplines différentes mais dont les liens de parenté sont évidents. Le sceau, en effet, reproduit les armes de son propriétaire et celui-ci, pour peu que nous remontions aux temps anciens et qu'il s'agisse d'un seigneur de quelque importance, revendique le droit de battre monnaie. Ainsi, par le biais d'un blason ou par la frappe d'une effigie dans du métal, touchons-nous au même domaine qui est celui de l'histoire dont portent aussi témoignage les parchemins qu'un cachet de cire vient authentifier.

Une Société qui a choisi, pour se définir, de se qualifier d'historique se devait donc de ne pas ignorer des sources aussi précieuses et aussi sûres. C'est pourquoi nous voyons, dès le début, nos devanciers leur consacrer des études dont certaines sont exemplaires.

\*  
\*\*

A tout seigneur, tout honneur... Nous parlerons tout d'abord du Docteur Galy, co-fondateur et premier président de notre compagnie, en même temps que premier en date des conservateurs du Musée dont il a contribué à doter la ville de Périgueux.

Dès le tome I de notre *Bulletin* il est question, sous sa signature, d'une découverte de monnaies françaises et aquitaines, les unes d'or, les autres d'argent, des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, qui vient d'être faite à Beauregard, canton de Terrasson, par un cultivateur qui « colporte son trésor, espérant en tirer un gros prix ». Comme aucune loi ne régit encore les fouilles ou les découvertes, le docteur se borne à souhaiter que cet homme prenne conseil de personnes qui « pourraient tirer de sa trouvaille des enseignements pour l'histoire du Périgord. » Nous ignorons si, parmi les quelques belles pièces d'or et d'argent qu'on peut voir dans notre Musée, figure un peu du « trésor » de Beauregard.

En revanche, le tiers de sou mérovingien présenté dans la même collection est probablement celui dont notre premier président parle en 1875 puisqu'un des membres de notre compa-

gnie vient d'en faire don au Musée. Frappé à Thiviers, dit E. Galy, il porte le nom de *laurifaber* autorisé à émettre de la monnaie dans cette ville. Il ajoute « qu'une foule de particuliers et d'abbayes jouirent alors du même privilège » — contre une redevance à leur suzerain, ajouterons-nous sans craindre de nous tromper. Autre présentation écrite de la même plume en 1876 — mais, cette fois, accompagnée d'aperçus historiques pleins d'intérêt, d'une monnaie mérovingienne trouvée à Bézenac, de la valeur d'un denier d'argent. Cette pièce comporte une effigie au droit ; mais, autour de la tête, on lit *Petrocoris*, ce qui est un témoignage d'origine et fait conclure, selon l'auteur de l'étude, à une frappe dont la ville de Périgueux aurait chargé un maître-monnaieur.

Au fil des années, après avoir rencontré quelques menues trouvailles présentées par leurs inventeurs, nous en arrivons à une étude que signe en 1908 A. Dujarric-Descombes, l'un des vice-présidents de notre compagnie. Elle nous intéresse particulièrement, car ses derniers paragraphes sont consacrés aux monnaies frappées au cours du XIV<sup>e</sup> siècle en Périgord. L'auteur nous apprend que les monnaies de Périgueux valaient alors un quart de moins que la monnaie tournoise. C'étaient des deniers de billon ou des oboles d'argent. Elles portaient sur une face l'inscription LODOICUS (était-ce en souvenir des Louis, rois de France du siècle précédent ?) autour d'une croix pattée ; sur l'autre face, celle d'EGOLISSIME autour de cinq annelets représentant les cinq coupes de l'église abbatiale de Saint-Front.

Si nous continuons à parcourir la collection de nos Bulletins, nous en arrivons enfin à la découverte de « trésors » dont l'importance mérite vraiment ce titre. Le premier, enfoui dans un cimetière de la commune du Fleix (1914), consistait en médailles et monnaies de type wisigothique dont un de nos anciens confrères a pu seulement acheter quelques spécimens. Vendu par celui qui l'avait découvert au cours de l'année 1915, ce trésor a malheureusement été dispersé.

Avec un peu moins de malchance, un lot comptant quelque 1680 pièces — deniers et oboles — frappées au cours du XII<sup>e</sup> siècle, fut en partie inventorié par le comte de Saint-Sernin en 1914. Caché dans un petit vase de terre brune, il fut aussi trouvé au cours de travaux agricoles exécutés, à la Francherie, commune de Nontron, et distribué par un généreux métayer à ses voisins ou amis, sans oublier la part du maître qui dit

en avoir prélevé onze exemplaires pour le Musée de Périgueux. Les pièces limousines, du type de saint Martial, étaient connues sous l'appellation familière de Barbarin, à cause de la barbe et des cheveux. Un croissant et des annelets caractérisaient celles de la Marche, tandis que l'Aquitaine avait simplement fait inscrire au droit des siennes AQUITAINE. Au droit des pièces bordelaises, l'effigie du célèbre duc Guillaume X, père d'Aliénor, cependant que les plus nombreuses, frappées en Poitou et portant l'inscription RICARDUS REX, évoquaient la descendance de cette même famille devenue anglaise par mariage avec les Plantagenet. Notre confrère émet d'ailleurs l'hypothèse que c'est par un soldat anglais que ce trésor fut enfoui lors du siège de Nontron.

Plus considérable encore et, cette fois, très soigneusement étudié par notre érudit confrère André Jouanel — qui fut un de nos récents vice-présidents — est le magnifique trésor gallo-romain composé de près de 3.000 pièces, découvert au sein d'une friche non loin de Monbazillac. Trouvé en 1924 dans un vase pausé à col étroit, il fut à peine dispersé au cours des mois qui suivirent puisqu'A. Jouanel put se rendre acquéreur de 2.384 pièces. Plusieurs articles minutieusement descriptifs publiés dans notre *Bulletin* de 1938 ont fait le régal — et l'envie! — des collectionneurs qui l'ont lu. Sur ces monnaies, qui sont en bronze, en argent ou en potin, notre confrère a relevé les noms et les effigies de vingt-six empereurs romains allant de Trajan à Aurélien, parmi lesquels quatre femmes, des impératrices qui, elles aussi, battaient monnaie. D'une remarquable conservation, « comme si elles sortaient pour la plupart de l'atelier de frappe », A. Jouanel les suppose enfouies au sein du vase protecteur par un colon ou par l'intendant du propriétaire de la somptueuse villa dont on a retrouvé des vestiges un peu plus loin. Par comparaison avec d'autres trouvailles faites dans la vallée de la Garonne ou dans les Landes, l'auteur de l'étude remarque, non sans justesse, qu'ainsi jalonnées par des dépôts monétaires, les routes des invasions se révèlent de façon plus précise à l'historien et témoignent aussi de l'importance des courants commerciaux qui traversaient à cette époque le Périgord.

En mars 1939, dans une grotte située sur la commune de la Chapelle-Aubareil, le docteur Cheynier trouve et inventorie plus de 200 pièces de monnaies romaines. Le lieu, dit-il, est à peu de distance du carrefour de deux grandes voies, dont celle de Bordeaux à Lyon passant par Montignac.

S'il nous est permis d'introduire un peu d'humour dans un sujet qui, d'ordinaire, lui reste étranger, signalons la curieuse présentation faite en 1954 par un de nos confrères d'une monnaie « anti-impériale ». Au droit, l'effigie de Napoléon III le Misérable, coiffé d'un casque prussien, au revers « Empire de la France. Sedan 1870 ». Pour un Français, l'humour, on le voit, est grinçant.

Mais l'ère des découvertes n'est pas close puisqu'assez récemment, près de Paussac, a été exhumé un vase de terre contenant 110 pièces d'argent millésimées 1648. Cette cachette, pense le docteur Lafon (1961) est sans doute en relation avec les troubles de la Fronde. En novembre 1966, lors de travaux exécutés pour l'agrandissement de l'hôpital de Domme, ce sont 15 pièces d'argent, monnaies françaises et anglaises, qui furent trouvées dans le sol mélangées à des fragments de poterie. D'après J. Lachastre, les pièces anglaises, frappées au léopard passant (pour employer le langage héraldique), le furent par ordre d'Edouard III en tant que duc d'Aquitaine, alors que les monnaies françaises ont été fabriquées pour le compte de Philippe VI, vers la même époque, d'ailleurs, à moins que deux pièces un peu plus usées et pour cela plus difficilement identifiables, remontent à Philippe III.

Selon Max Sarradet, dont l'étude a paru en 1968, c'est un petit trésor de monnaies romaines qui a été trouvé « ces dernières années » sur l'ancien oppidum gaulois d'Ecornebœuf, près Périgueux. Il se compose de 22 pièces réparties sur 11 frappes portant l'effigie d'empereurs dont le premier en date est Trajan, le dernier Valentinien. Du point de vue socio-historique, dit très justement M. Sarradet, ces découvertes confirment l'existence, postérieure à l'abandon de l'oppidum après la conquête romaine, d'une exploitation rurale extérieure à la cité de Vésone, l'occupation du sol étant plus intense vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, probablement.

Nous ne saurions en terminer avec ces savants travaux sans remarquer que les médailles, pourtant chères aux numismates, y sont des objets extrêmement rares. Tout juste en est-il mentionné quelques-unes dans le trésor wisigothique du Fleix.

En compensation de cette indigence, le moderne médaillier du Périgord que notre président J. Secret constitue pour le musée de Monbazillac et dont les derniers tomes de notre *Bulletin* portent témoignage (1971 à 1973), est déjà riche. Toutefois, ses spécimens ne datent que du siècle dernier. De frappe classique

ou très moderne, toutes ces médailles ont leur intérêt à la fois artistique et documentaire, en même temps qu'elles attestent le maintien d'une déjà longue tradition.

\*  
\*\*

Dans le domaine de l'héraldique et dès le premier tome de notre *Bulletin*, A. de Froidefond, par le biais d'un article alors d'actualité relatif aux divers blasons plus ou moins fantaisistes qu'on pouvait voir sur les édifices publics, les réverbères et les fontaines de Périgueux, remonte aux sources de ces armoiries, autrefois différentes selon qu'il s'agissait du Puy-Saint-Front ou de la Cité. En 1240, les deux villes rivales s'unirent par un traité d'alliance et adoptèrent des armoiries communes gravées sur leur sceau unique: une porte de ville fortifiée surmontée de la fleur de lys, une couronne comtale et la devise « *Fortitudo mea civium fides* ». Parfois légèrement modifiées, les pièces principales de ce blason furent néanmoins conservées jusqu'en 1790, c'est-à-dire jusqu'à l'abolition des armoiries... suivie bien souvent, hélas ! de leur martèlement.

Présenté par A. Dujarric-Descombes en 1881, le blason des La Boétie porte une colombe s'abaissant pour boire dans une coupe, allusion au vieux nom de la famille qui était Boyt. Bien qu'il s'agisse d'un blasonné de beaucoup plus fraîche date, ne quittons pas Sarlat sans parler des armoiries du général Fournier-Sarlovèze (1914), qui fut fait baron d'Empire le 2 juillet 1808. Y figure la salamandre empruntée à la ville de Sarlat (de sable sur flammes de gueules), qui s'accompagne d'autres symboles fort parlants : une hache, un étendard déployé, une pelisse de hussard.

Autre évocation assez plaisante, celle des armoiries de l'abbé Lasserre, directeur du pensionnat de garçons ouvert à Périgueux pendant le Premier Empire (1902). Sous la plume de Charles Aublant, nous en savourons le calembour: dans l'écu soutenu par deux animaux héraldiques figure une portée de musique sur laquelle est inscrit un *la* à la clef de sol ; au-dessous de cette portée, on voit une patte de griffon dessinée en forme de serre.

Disparus de notre *Bulletin* pendant plusieurs années, nous retrouvons armoiries et blasons à partir d'une époque à peu près contemporaine. C'est d'abord Renée Desbarats dont on n'a pas oublié l'intelligente activité, qui, étudiant en 1949 un tableau placé dans l'église de Trélissac, y découvre le blason

des Veyrel de la Jarthe — une famille qui donna à la ville de Périgueux un maire et deux consuls. Grâce à ce blason ainsi qu'à la date du tableau, elle en identifie le donateur.

Quatre ans plus tard, le Docteur Charles Lafon étudie un panneau armorié en bois sculpté qu'il a vu dans l'église de Trémolat. Ces armoiries seraient celles de Guillaume d'Alesme, prieur de Trémolat de 1717 à 1743. Là aussi, il s'agit d'une ancienne famille de magistrats municipaux, héréditaires, pourrait-on dire, puisqu'au cours du XVII<sup>e</sup> siècle quatre de ses membres ont été maires de Périgueux.

\*  
\*\*

Dans les premières années de son existence, notre Société compte l'un de ses vice-présidents, Philippe de Bosredon, parmi les spécialistes de la sigillographie. Il est du reste l'auteur d'une *Sigillographie du Périgord* qui est, aux sceaux de notre province, ce que l'*Armorial* d'A. de Froidefond est aux blasons.

Dès le tome II (1875), Froidefond publie trois cachets ou sceaux — leur reproduction fait la matière d'un élégant hors-texte — dont le premier fut trouvé en 1872 dans l'enclos des Ursulines de Périgueux. Il porte les armes de la maison de Durfort pour la raison, pense l'auteur de l'étude, que celle-ci s'est alliée deux fois à la famille de Marguerite de Calvimont en faveur de qui son père avait fondé le couvent des Ursulines au cours de l'année 1641. La deuxième pièce est un sceau de bronze ayant appartenu à Armand de Gontaut-Biron et qui fut trouvé non loin du Bugue où la famille possédait terres et château. Ce personnage, on le sait, compte parmi les évêques de Sarlat (1498-1519) mais, comme le sceau en question ne porte qu'une croix tréflée, A. de Froidefond le suppose antérieur à l'élévation d'A. de Gontaut-Biron à l'épiscopat.

Décrivant un sceau de la cour des consuls de Domme (XIV<sup>e</sup> siècle) et un autre du bailliage royal de la même ville (XV<sup>e</sup>), René de Gérard accompagne cette présentation en 1884 d'une courte étude relative à l'administration de Domme depuis sa fondation par Philippe le Hardi.

Il fait aussi en 1886 l'histoire de trois sceaux dont l'un date de la période révolutionnaire... pour attester un essai de contre-révolution en Sarladais. C'est celui de la confédération de la sénéchaussée de Sarlat, il fut fabriqué en 1789 à l'instigation du Parlement de Bordeaux qui s'efforçait de susciter des confédérations de paroisses en Aquitaine, et ceci dans un double but : arrêter « la machine révolutionnaire » dont on redoutait les

excès ; réaliser à l'égard de Paris l'autonomie dont Bordeaux avait toujours caressé le rêve. Mais ces confédérations, peut-on dire, furent mort-nées. Celles de Sarlat et de Domme n'allèrent pas plus loin que la fabrication d'un sceau.

Intéressante à un point de vue différent, est une autre des pièces décrites. Elle est du XVII<sup>e</sup> siècle et appartient à la communauté des perruquiers de Sarlat. Communauté n'est pas confrérie, souligne R. de Gérard. En effet, tandis que des statuts à caractère religieux régissent la confrérie, la communauté obéit à des statuts purement civils. Toutefois, elle prend un saint pour patron. Si les perruquiers de Sarlat ont fait graver sur leur sceau un personnage portant la couronne royale, c'est qu'ils ont choisi de se mettre sous la protection de saint Louis.

Deux sceaux ayant appartenu aux chapitres de Saint-Etienne et de Saint-Front de Périgueux sont également présentés en 1884 par A. Dujarric-Descombes, qui écrit non sans justesse à propos d'un compte rendu (1887) : « En parcourant ces longues collections de sceaux et de cachets, avec leurs devises ou emblèmes héraldiques, le lecteur le plus prévenu contre les choses du passé ne sera plus tenté de regarder ces armoiries comme de simples hochets de la vanité humaine ; il ne pourra s'empêcher de reconnaître l'importance de ces « fragiles et curieux monuments » qui nous laissent entrevoir, avec les attributs de leur autorité temporelle ou spirituelle, les familles féodales, les seigneurs, les évêques et les abbés, les municipalités, les juridictions civiles et ecclésiastiques. Pourquoi le sceau dont se sont servis tant et de si hauts personnages pour établir l'authenticité de leurs actes ne serait-il pas digne d'une étude attentive de la part de l'historien ? »

D'abondantes « *Notes supplémentaires à la sigillographie du Périgord* » — souvent illustrées de la reproduction des sceaux — s'inscrivent dans les pages de nos Bulletins, au fil des années et des études de Ph. de Bosredon. Retenons, faute de pouvoir tout citer, la série des pièces (1904), ayant appartenu aux diverses branches de la famille des Born, seigneurs d'Hautefort et de Thenon. Deux attributs leur sont communs : les forces et le lévrier. Le sceau des Cordeliers de Bergerac représente saint Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre. Celui d'un maître de forges porte un écu sur lequel sont représentés un haut fourneau ainsi que des canons et des boulets, tandis que le lieutenant-criminel d'Angoulême, plus bucolique que ne semble le comporter sa fonction, a fait graver trois épis de blé et trois boutons de roses noués par un ruban.

Présenté par le marquis de Fayolle en 1907 alors qu'il présidait notre compagnie, le sceau du club révolutionnaire de Beaumont mérite d'être mentionné pour ne pas tomber dans l'oubli, car il servit probablement fort peu de temps. De forme triangulaire, il est traversé d'une ligne surmontée d'un bonnet phrygien dans une couronne de lauriers et tout chargé d'inscriptions. Au milieu, « le Roi » ; autour, « la Nation, la Loi, la Constitution ». En bas, à droite, « Liberté » ; à gauche, « Egalité ». Mais « le Roi » fut de trop dès 1792.

Autre curiosité sigillographique, le cachet de la Loge de Monpazier qu'étudia notre collègue J. Saint-Martin en 1965, dans un article consacré aux activités maçonniques de cette ville au siècle dernier. De forme oblongue, il porte à l'entour l'inscription : « Loge du Sanctuaire de la Vérité à l'O. de Monpazier ». Au centre, on voit une sorte d'ostensoir posé sur du feuillage, lequel émerge d'un vase dont les faces visibles s'ornent de l'équerre et du compas. Le tout repose sur un triangle à damiers. Les documents timbrés de ce cachet s'échelonnent entre 1825 et 1847.

La notoriété du seigneur et la rareté de la pièce nous font une obligation de citer le sceau d'Hélic Rudel, seigneur de Bergerac au XIII<sup>e</sup> siècle, dont André Jouanel présenta et offrit un beau moulage à la Société en 1950. L'on y voit un chevalier armé, l'épée au vent, portant un écu orné de trois annelets. Il monte à cheval et l'animal est également revêtu d'une armure. Autour du personnage, l'inscription : *Sigillum Helie Rudelli de Bragairac*.

Terminons-en avec un objet apparenté à la famille des sceaux et cachets puisqu'il est aussi timbré d'armoiries : il s'agit d'une vervelle présentée par J. Secret en 1972. Elle est en bronze, a la forme d'un écu gothique et paraît dater du XIV<sup>e</sup> siècle. Son blason pourrait être celui des Pompadour.

Bien des cachets dont nous n'avons pas parlé ont été relevés chez des notaires, d'autres scellaient des lettres, certains timbraient d'anciens parchemins. Grâce à ces « fragiles et curieux monuments », comme l'écrivait A. Dujarric-Descombes, l'histoire se personnalise et devient vivante. Mais, qu'il s'agisse d'héraldique ou de numismatique, un siècle de recherches ou de découvertes n'a certainement pas épuisé la matière d'un aussi vaste sujet.

Alberte SADOUILLET-PERRIN.

## IX

## CLUSEAUX ET SOUTERRAINS-REFUGES

Il y a cent ans, dès la première séance de la Société historique et archéologique du Périgord, le 4 juin 1874, Ferdinand Villepelet appelait l'attention sur la question des cluseaux et souhaitait qu'un travail d'ensemble soit fait sur cette question.

Après l'intervention d'Eugène Massoubre, secrétaire général, et du docteur Galy, président, la Société « décide qu'une commission de cinq membres, un par arrondissement, sera nommée ultérieurement pour examiner la question des cluseaux dans le département de la Dordogne et pour faire un travail d'ensemble ».

Près de 200 interventions ou communications sur les cluseaux, d'importance fort inégale, vont suivre au cours des années. Certaines sont publiées dans notre *Bulletin*, avec notes, mensurations, situation et plans. D'autres n'ont droit qu'à une simple mention, parfois avec une situation incertaine, enfin, plusieurs envois comportant tous les renseignements voulus, même avec plans, sont simplement remis à la commission, pour une étude d'ensemble qui se fait attendre.

En 1901, le marquis de Fayolle exprime à son tour le vœu « qu'un travail d'ensemble sur cette question des cluseaux soit entrepris avec le concours d'une commission. Le mémoire qui sortirait de ses recherches serait accompagné de plans et d'indications topographiques. Il rendrait ainsi d'utiles services aux archéologues que cette étude des anciens souterrains attire. »

Devenu président de la Société, il revient, à la séance du 1<sup>er</sup> février 1912, sur cette question des cluseaux, si nombreux en Périgord, qui méritera d'être étudiée sérieusement. Un essai d'inventaire établi par Jean Delfaud a été remis à la Société en 1960 ; mais nous sommes toujours loin d'un travail d'ensemble, devant lequel chacun recule. Il faudrait reprendre le dossier de cette commission fantôme, s'il a été conservé. Il faudrait aussi tenir compte des très nombreuses études de souterrains-refuges publiées, notamment dans le *Bulletin du Spéléo-Club de Périgueux*.

Plus modeste sera ma recherche, dans les précieux Bulletins de notre Société centenaire, pour signaler brièvement les

travaux les plus importants concernant nos souterrains-refuges, par centaines dispersés dans notre département.

[\* \*]

Il est certain que les premiers refuges des populations primitives furent nos grottes préhistoriques, dont seuls les abords et l'entrée étaient habités. Bien que leurs lieux-dits soient parfois « le cluseau » ou « le clusel », elles n'entrent pas dans les différentes catégories de souterrains-refuges. Seules peuvent obtenir cette dénomination les cavités souterraines creusées ou aménagées par la main des hommes. Ces cavités, quelle que soit leur diversité, et elle est plus grande qu'on ne le croit en général, présentent, dans certaines de leurs parties, plus ou moins, toujours les mêmes caractéristiques.

L'entrée n'est pas une porte normale ; étroite, surbaissée jusqu'à moins d'un mètre, elle présente des rainures ou des trous pour soutenir une solide fermeture. Les couloirs, coudés, à angle droit, contournés, toujours surbaissés, obligent de progresser sur les genoux, ou baissé au point de ne pouvoir ni attaquer, ni se défendre. Les pièces, souvent rondes, si elles ont des voûtes normales, jusqu'à 2 m. de hauteur, ont une entrée sur le couloir toujours surbaissée et étroite. Un ou plusieurs trous horizontaux, sortes de meurtrières, sont percés dans la paroi latérale des pièces, débouchant à mi-hauteur du couloir, permettant avec un simple pieu de bois de transpercer tout ennemi qui ne progresse qu'accroupi dans ce même couloir. Parfois, un ou plusieurs trous semblables encadrent la porte, regards permettant de surveiller les approches du souterrain.

Au plafond, une sorte de cheminée étroite monte verticalement qui, à l'origine, débouchait à l'air libre. Ce n'est pas une cheminée car, à cause de la fumée, on fait rarement du feu dans les souterrains et les grottes ; c'est un tuyau d'aération. Les pièces, en général, ne communiquent pas entre elles, sinon, la porte de communication est toujours surbaissée, taillée en plein roc. Dans la plupart des souterrains-refuges, des trous, d'ouverture ronde, sont creusés dans le sol rocheux. En général, ils ont la forme d'une carafe au col court. Leur ouverture était obstruée par une sorte de bonde ronde. Ce sont des silos où l'on cachait et conservait grains et victuailles.

Certes, la visite des cluseaux nous réserve beaucoup de détails complémentaires, ce qui fait tout l'intérêt de leur étude ;

mais toujours nous retrouvons, au moins en partie, la présence de ces caractéristiques indiscutables.

\*  
\*\*

Le marquis de Fayolle, infatigable explorateur de cluseaux, donne dès 1875 la première communication, accompagnée de plans, sur trois souterrains-refuges. Il est particulièrement favorisé, car le premier est situé sous les caves de son château de Fayolle, commune de Tocane-Saint-Apre. Le deuxième cluseau a été découvert en 1872, sous la maison Pinasseau, dans le bourg de Montagrier. Le propriétaire en a retiré les restes d'un cheval âgé de 6 ans. Le troisième, le marquis du Lau l'a découvert, au cours de terrassements, dans la cour de son château de Montardy à Grand-Brassac.

De nouveaux travaux du marquis du Lau, pour dégager la chapelle du château de Montardy, ont comblé, avec les déblais, le cluseau de Montardy, et un coup de mine en a fait découvrir un deuxième à 15 m. du premier (1880).

Une commission composée du D<sup>r</sup> Galy, de Villepelet, du marquis de la Douze, de MM. Bleynie, du Pavillon et de Fayolle, s'est rendue, en août 1877, à Borie-Belet (Antonne), près du trône du Roi des Chauzes, bizarre rocher naturel, pour examiner des silos signalés par le D<sup>r</sup> Galy. Au mois de février suivant, 4 ouvriers y ont ouvert une fouille que décrit, avec plans à l'appui, le marquis de Fayolle (1878). Ivan de Valbrune, la même année, décrit un cluseau, situé à mi-côte du coteau de Pey-du-Rap (Saint-Léon-sur-l'Isle), dont le sol est couvert d'un amalgame de cendres, de charbons et de concrétions ossifères.

Au cours de la séance de mars 1883, Dujarric-Descombes signale la découverte d'un souterrain-refuge à la Croix-de-Boby, commune de Celles. La présence d'un tombeau et de pièces de monnaie en montre l'intérêt. Michel Hardy et Villepelet se rendent à Celles le 12 avril et Michel Hardy rédige un important mémoire accompagné d'un plan et d'un dessin. On a trouvé dans le tombeau un petit verre à pied, les débris d'un vase en terre à bec (pégot), et 23 pièces en argent et en billon saucé. Un pèlerin, venu du Nord, a pu s'arrêter et mourir, de maladie peut-être contagieuse, à l'Hôpital, situé sur le grand chemin, à 2 km de Celles. On ne l'a pas inhumé au cimetière paroissial parce que c'est « un étranger » ; mais dans ce cluseau, à un kilomètre de l'Hôpital, connu parce qu'il a été utilisé comme refuge, qui ne l'est plus dans cette période de paix qui précède

la guerre de Cent ans, ce qui ne l'empêchera pas de l'être de nouveau, croyons-nous. Cet intéressant souterrain-refuge de la Croix-de-Boby fut volontairement obstrué par ses propriétaires vers 1888 (1883 et 1938).

Michel Hardy décrit deux souterrains-refuges, découverts en construisant la ligne de chemin de fer, en janvier 1886, à Coutures, avec plans et coupes (1886). Il rend compte, avec plan à l'appui, d'une visite faite, avec Ivan de Valbrune, au cluseau de Peyonent, sur la rive droite de l'Isle, à mi-chemin entre Saint-Astier et Crognac, le 21 novembre 1887 (1888). Il a aussi visité, avec Pierre Palut et Gustave Charrier, le 22 mai 1888, le cluseau de la Ricardie, commune de Liorac.

Victor Grand transmet à la Société le plan d'un cluseau situé aux Vergnes, commune de la Bachellerie (1889). La découverte d'un très important souterrain-refuge au Cheyron, commune du Change, est signalée par de Béler. Michel Hardy, qui l'a visité avec Edouard de Teyssière, le décrit en 1890. Le brigadier de gendarmerie de Daglan, Resnier, écrit au président qu'on a découvert, près du hameau de Nadalie, à Bouzic, sur le mamelon de la Tournerie, un souterrain taillé dans le roc et dont on n'a fouillé que l'entrée (1895). Le marquis de Fayolle a visité, avec Ferdinand d'Escaatha, un cluseau à la Merlerie, commune de Saint-Aquilin, dont il montre le plan (1896). La même année, Roger Drouault donne le croquis d'un cluseau découvert sous la place même du bourg de Saint-Jory-de-Chalais.

Paul Schaeffer demande une subvention à la Société, qui accorde 50 francs, pour un cluseau creusé dans le tuf, découvert par l'architecte Auguste Duret, sous le dallage de l'église de Bersac, commune de Beauregard-de-Terrasson, et que le marquis de Fayolle a visité (1897). Charles Aublant et Maurice Féaux ont exploré, avec difficulté, un cluseau découvert à Marcencieux, commune d'Antonne, et en ont relevé le plan (1898).

La Société alloue une subvention de 40 francs pour permettre de continuer le dégagement d'un cluseau dont la découverte, dans le bourg de Saint-Aubin-de-Lanquais, a été signalée par l'instituteur Laval. Elie de Biran et Amédée Grenier l'ont exploré, le 25 janvier 1912. Annet Dubut commente le plan du cluseau de Laudibertie, commune de Festalemps, découvert sous la maison Philiateau. On y a trouvé un squelette et 2 molaires d'enfants, mélangés à des ossements d'animaux. Il donne aussi

un plan d'un autre cluseau découvert dans la même commune, à la Gacherie, sous la maison Parcellier (1913-1914).

Le marquis de Fayolle rend compte d'une visite faite dans un souterrain-refuge découvert à Cercles, dans la propriété Peyronnet (1929). Annet Dubut décrit, avec plan, le très curieux cluseau de Chauffour, à Saint-Martin-de-Ribérac, propriété Gard (1932). Franck Delage commente, en 1932 également, le plan du souterrain-refuge de Loubatour, commune de Saint-Pierre-de-Frugie, découvert en 1911. Le D<sup>r</sup> L'Honneur décrit, avec 2 plans, le cluseau découvert près de l'église de Saint-Cassien, non loin de Monpazier (1934). Avec René Marchadier, j'ai visité le 28 août 1936 le souterrain-refuge de la Tour, commune de Rouffignac, à l'emplacement où fut bâti plus tard le château de la Tour, aujourd'hui disparu.

Le chanoine Roux, président de la Société, lit, le 3 décembre 1936, des notes de 1845 de l'abbé Audierne, sur un cluseau des Fourceyries, à Vallereuil. A l'entrée, il y a un tombeau où l'on a découvert une quantité d'ossements humains. Pour Audierne, chaque chambre du souterrain est une cellule et l'ensemble une prison cellulaire ou des oubliettes (1937). La même année, l'abbé Bouillon étudie les cluseaux de Chalais, Saint-Saud, Saint-Jory-de-Chalais, Miallet et Saint-Pierre-de-Frugie. Jean Gaujon, directeur du cadastre, adresse à la Société deux plans du cluseau de la Brugère, commune de Saint-Michel-de-Villadeix. Il l'appelle un ouvrage militaire, et pense qu'il en existe d'autres, formant une ligne défensive autour de Vergt. Il baptise un regard « trou d'arquebuse » (1938).

L'abbé Chaumette a longuement étudié, après les avoir visités, les cluseaux de la région de Paussac-Saint-Vivien, s'éloignant parfois de Paussac. Beaucoup sont des cluseaux de falaise (1943, 1944, 1962). Gabriel Palus décrit le cluseau des Ormes, commune de Ribérac, et donne un plan compliqué (1944). Henri Anstett signale la découverte d'un souterrain-refuge au Clos-Pointu, à Villefranche-du-Périgord (1946). Bernard Pierret donne des notes trop succinctes sur des cluseaux vus de 1943 à 1950 : régions de Brantôme, Périgueux, Montignac, le Moustier, les Eyzies, etc... (1952, 1958). Jean Delfaud a exploré le cluseau de la Veyssonie, commune de Bourdeilles (1955). Pierre Aublant, accompagné par Max Pradère, a visité le cluseau de la Martelle, à Saint-Sulpice-de-Roumagnac. Il donne un plan et une étude très complète de ce souterrain-refuge de type classique (1963, 1964). Maurice Gascou décrit, avec plan à l'appui, le cluseau de Manestrugas, commune de Montignac, en 1971.

Serge Avrilleau fournit une note et un plan du cluseau situé dans le bourg de Léguillac-de-l'Auche (1972). Guy et Monique Ponceau ont donné le plan d'un cluseau anormal, qu'ils ont visité avec René Larivière, situé au pied du mur de soutènement Nord de la place de l'église de Terrasson (1973).

Pourrait-on tirer de cet ensemble, divers par certains détails, une sorte de classification des cluseaux ? Certainement pas, car sur près de 200 interventions situant plus ou moins bien plusieurs centaines de souterrains-refuges existant dans le département, je n'en ai retenu qu'une trentaine présentant certaines particularités. Serge Avrilleau a tenté cependant d'établir une classification. Il propose de distinguer 13 catégories différentes. Il souligne que les cluseaux les plus fréquents (31 %) sont des souterrains fortifiés, dits souterrains-refuges; ensuite (25 %) sont des cavités troglodytiques de falaises; puis (22 %) des grottes naturelles artificiellement fortifiées. Je pense qu'il faut exclure des cluseaux les forts et habitations troglodytiques lorsqu'on est certain de leur destination médiévale (la Roque-Saint-Christophe, les Roches de Bassillac par exemple), sans nier leur fonction de refuge des populations (1969).

\*  
\*\*

Reste la très épineuse question de la datation des cluseaux. Franck Delage décrivant, en 1932, après P. Labrousse, le souterrain-refuge de Loubatour (Saint-Pierre-de-Frugie), dit qu'il « a été appelé à tort (par ce dernier) station préhistorique ». On se gardera, ajoute-t-il, de suivre ceux qui ont attribué ce souterrain au haut Moyen Age, ou à l'époque gallo-romaine ou même gauloise, ou qui l'attribuent à l'époque magdalénienne, solutréenne ou à la phase moustérienne du paléolithique; « c'est jongler aisément avec les millénaires ».

Le marquis de Fayolle posait, dès 1875, cette question de la datation et voulait faire remonter l'origine de nos habitations modernes aux temps préhistoriques. Il lui paraît certain « que l'étude des cluseaux se lie étroitement avec celle des grottes naturelles, les Eyzies, par exemple ». Il dit encore, dans l'étude de Borie-Belet (1878), que souterrain et silos sont solidaires et que la commission les attribue à une haute antiquité. Il s'élève contre ceux qui font remonter les cluseaux à l'époque moderne des guerres franco-anglaises ou des guerres de religion. Les débris de poteries rencontrés à Borie-Belet ont été reconnus par le président Galy comme étant d'origine gauloise. Ces déblais

ont encombré le souterrain qui remonte à une époque plus reculée.

Dans sa description du cluseau de Peyonent, à Saint-Astier, Michel Hardy ajoute qu'il est de haute époque et doit être attribué aux Gaulois ou même à un peuple plus ancien (1888). A propos de fragments de vases et de deux meules en granit trouvés dans le cluseau du Toulon, à Périgueux, il déclare qu'ils sont de l'époque néolithique, comme les antiquités que l'on trouve sur le coteau d'Ecornebœuf (1889). Au sujet du souterrain de la gare de Coutures, où l'on a trouvé une tête de bélier et une meule en arkose fermant un silo, le bélier étant un des symboles de Mercure, « divinité chère aux Gaulois », il conclut que débris de vases, meule en arkose et silo « revêtent tous les caractères de l'industrie gauloise et sont entièrement pré-romains » (1886). Pour Grellet-Balguerie, les cluseaux étaient déjà connus du temps de César qui, d'après Florus, donna l'ordre d'enfermer les Aquitains dans les cavernes où ils se réfugiaient (1881).

Le marquis de Fayolle, décrivant un cluseau classique situé tout près du cimetière mérovingien de Fongrenon, commune de Cercles, ne pense pas, quant à sa date, qu'il ait un rapport avec ce cimetière. Il ajoute « que ceux qui ont creusé nos cluseaux appartiennent à une époque beaucoup plus ancienne où les métaux étaient inconnus ou bien rares, du moins le fer, et qu'ils se rapprochent plutôt des hommes qui ont dressé sur notre sol les dolmens et les autres monuments mégalithiques » (1910).

Ce sera aussi l'opinion de son fils, le marquis Guy de Fayolle. Il remarque que le cluseau de Fayolle « présente une sortie couverte de pierres de forme triangulaire allongée, juxtaposées de façon parfaite, s'appuyant au sommet les unes contre les autres. Je n'ai vu ce système que dans une allée à demi-effondrée à Gravinnis (Morbihan) et dans deux autres allées, en Suède » (1938).

Raoul de Peyronny, à propos du cluseau de Fonbouillante, commune de la Bachellerie, affirme imprudemment en 1909 : « Nous savons tous que ces retraites souterraines servaient de cachettes aux habitants quand la présence des Romains était signalée dans les environs ». Et dans l'enquête paroissiale de 1838, le curé de Chantérac, parlant des cluseaux, évoque le souvenir du gaulois Sabinus et d'Eponine, réfugiés dans un souterrain pendant l'occupation romaine (1956).

Le D<sup>r</sup> Cheynier a trouvé en 1939 plus de 200 pièces dans la grotte-refuge de la Sagne, à la Chapelle-Aubareil, en fouillant dans la terre cendreuse sur une longueur de 22 m. Identifiées par le D<sup>r</sup> Trassagnac, elles sont toutes romaines, et il semble que l'on peut situer au III<sup>e</sup> siècle l'époque d'occupation de cette grotte, devenue un souterrain-refuge pendant l'occupation romaine.

Charles Aublant, décrivant en 1945 le souterrain-refuge de Montbreton, commune de Pessac, pense qu'il peut remonter à l'occupation de l'Aquitaine par les Wisigoths (V<sup>e</sup> siècle).

Des découvertes de poignards, poteries, monnaies et fragments d'objets dans les cluseaux font également songer au Moyen Age plus qu'à la préhistoire : ainsi Nadalie en 1895, Escandailles en 1880, Saint-Julien-d'Eymet en 1889, Planèze en 1900; et, pour les monnaies, la Croix-de-Boby en 1883, Guimayet et Auriac-de-Bourzac en 1954.

Jean Secret a relevé dans un article de « Chthonia » (1964) une note sur les retraites souterraines des « parfaits » du XIII<sup>e</sup> siècle. Il ajoute : « Si le mot de « cluseau » est à retenir (en latin *crusellum* ou *clusellum*), il ne semble pas pourtant que nos cluseaux périgourdiens aient forcément servi de cachettes aux hérétiques pourchassés par l'Inquisition » (1967). Jean Lachastre, en écho à l'opinion de Jean Secret, signale en 1965 et 1967 que des croix gravées qu'il suppose « cathares » ont été trouvées dans un cluseau à Caudon, commune de Domme.

La conclusion de la communication de Jean Lachastre est d'un grand intérêt. Il voit une première phase d'utilisation des grottes-refuges sans aménagements qui peut être rattachée au bronze final (époque gauloise). « La présence de nombreux vestiges gallo-romains tardifs, dans ces cavités non retaillées, nous indique que cette époque ne vit pas encore la création des véritables cluseaux. Par contre, dans la plupart des cluseaux taillés dans les falaises, on retrouve des tessons médiévaux... Les périodes d'insécurité du haut Moyen Age, et celles des intrusions normandes en particulier, virent les populations rurales contraintes de s'installer longuement dans les cavités-refuges ». Après les constructions des châteaux, les cluseaux ne furent pas définitivement abandonnés. « Les monnaies retrouvées au hasard des explorations indiquent que la guerre de Cent Ans et la tragique période des guerres de religion virent de nouvelles et épisodiques occupations des cavités rocheuses. Plus près de nous, « maquisards » et population des villages,

fuyant les colonnes répressives allemandes, se réfugièrent parfois dans des grottes ou cluseaux, particulièrement dissimulés ».

A la séance du 6 juillet 1972, j'ai essayé de faire le point, d'une façon objective, sur le problème de la datation des cluseaux. J'ai rappelé les travaux de Blanchet, de Henri Robert et Cavaillé, qui citent les études de Devals. Pour Devals ils sont néolithiques, et Blanchet se rallie parfois à cette opinion sans conclure nettement. Cavaillé choisit le gallo-romain final. Par peur des invasions (et par ordre des Romains), les villes gallo-romaines se sont entourées de murailles, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle (Vésone). Dans les campagnes, les Gallo-Romains ont retrouvé les traditions des Aquitains, mais ont apporté une technique que leurs ancêtres n'avaient pas.

Une erreur importante gêne, provenant des nouvelles classifications qui laissent au néolithique l'âge de la pierre polie, aux Celtes la construction des dolmens et aux Gaulois celle des oppida, placés sur les hauteurs, dont les envahisseurs romains les ont chassés, parce qu'ils étaient trop faciles à défendre (50 ans av. J.-C.). Il y a là un décalage sérieux. Quand Devals et Blanchet disent néolithique, il faut lire celte ou gaulois, ce qui n'a rien de préhistorique.

Peut-être faut-il être moins sévère que Jean Lachastre, et penser que les premières grottes refuges, occupées dès l'époque gauloise, si elles n'ont pas les caractéristiques des cluseaux classiques, ont tout de même pu subir quelques aménagements. Nous aurions bien là les premiers souterrains-refuges depuis le bronze final jusqu'à la période d'insécurité de la fin de l'occupation romaine.

C'est donc dès l'époque des grandes invasions, et ensuite dans toute la période d'insécurité, qui va être grave dans notre Périgord, avec les Wisigoths, les Mérovingiens, tout le haut Moyen Age, que se creusaient, pour être sérieusement occupés lorsque flambaient huttes et chaumières, les cluseaux classiques, plus perfectionnés que les galeries celtiques, et aménagés par des hommes connaissant le fer: escaliers, modes de fermeture des portes, meurtrières et regards, niches à lumière, etc... Travail de païens encore, puisqu'on n'y trouve ni sculptures ni signes religieux, ce qui, à mon avis, fait remonter le creusement avant le Moyen Age (et non l'occupation, qui se poursuivra au cours des siècles), de nos souterrains-refuges.

Quant aux habitations troglodytiques, cluseaux de falaises ou cluseaux aériens, en dehors des cavités qui présentent les caractéristiques des cluseaux classiques, partout où l'on trouve rangées de trous pour appuis de poutres, traces verticales de cloisons, portes ou fenêtres normales, éviers, placards, etc..., tout doit être médiéval ou postérieur au Moyen Age, avec utilisations plus récentes qu'on ne le croit en général : on peut voir aux Eyzies notamment, des habitations troglodytiques encore occupées actuellement.

Marcel SECONDAT.

## X

## PHILOLOGIE ET LINGUISTIQUE

Notre Société n'a pas vocation pour s'occuper de linguistique et de philologie, cependant il était normal que, dans un pays où la langue d'oc a brillé d'un vif éclat et où l'on compte toujours des mainteneurs de grand talent, nos auteurs locaux se penchassent sur les anciens parlars périgourdins. La défense des langues romanes est assurée, il est vrai, depuis 1902 par l'École félibréenne du Périgord et par sa revue « lou Bournat », ce qui n'a pas empêché nos sociétaires d'apporter d'utiles contributions à la philologie.

Dans le domaine des généralités, tout d'abord, on notera que le *Bulletin* de 1895 a reproduit un texte du maître Paul Meyer sur la géographie linguistique de la Dordogne. Ce travail mériterait évidemment d'être repris et amplifié, et l'on aimerait disposer d'une cartographie précise pour la délimitation des différents dialectes.

Les mémoires parus depuis cent ans sont, tantôt des publications de textes ou des traductions, tantôt des études de toponymie ou d'onomastique. Parmi les publications de textes, une place d'honneur revient à Camille Chabaneau qui édite dès 1874 des fragments d'un mystère provençal découverts à Périgueux, puis de 1884 à 1889 reproduit des chansons de troubadours publiées dans la *Revue des langues romanes* : Arnaut de Mareuil en 1884, Peire del Vern en 1888, Giraut de Borneil en 1889.

Léon Clédat, de son côté, donne des traductions de Bertran de Born en 1890 : un *sirventès*, « Le printemps », et le fameux *planh* sur la mort du roi d'Angleterre. Du même troubadour encore, voici « Rassa tan creis » (texte et traduction) en 1903, par Richard de Boysson et le Baron de la Tombelle.

Le *Bulletin* publiera également, soit des textes littéraires en langue d'oc postérieurs au Moyen Âge, soit des documents de caractère administratif dont l'intérêt philologique vient s'ajouter à l'intérêt historique. Parmi les textes littéraires ou folkloriques, citons, d'Eugène Massoubre, un « Sonnet à Pétrarque » couronné à Avignon (1874), des chants patois (Dujaric-Descombes, 1875), un Noël périgourdin de 1757 (Alcide Duverneuil, 1876), deux pièces sarladaises du XIX<sup>e</sup> siècle en vers

(Louis Carvès, 1884), un cantique du XVII<sup>e</sup> en l'honneur de saint Jean Baptiste (Chabaneau, 1885), les vieilles chansons populaires du « Gui l'an neuf » et de l'« Etrene » (Dr. Barbancey, 1895), la danse périgourdine « la Boudigueste » (Charles Aublant, 1899).

Des textes non littéraires méritent aussi une mention. Ainsi les chartes limousines concernant le Nontronnais (Chabaneau, 1883), la fausse charte relatant un prétendu miracle à Saint-Léon-sur-Vézère (F. Villepelet, 1891), le rôle des rentes et fiefs du seigneur de la Tour-Blanche au XIII<sup>e</sup> siècle (Géraud Lavergne, 1930), le censier de l'abbaye du Bugue (Jean Valette, 1956), et plus récemment les coutumes de Limeuil au XIV<sup>e</sup> siècle (L. Grillon, 1972). C'est à l'aide de tous ces documents, et de bien d'autres — dont la remarquable suite des comptes municipaux de Périgueux — qu'un philologue averti pourrait se livrer à l'étude de la langue périgourdine du Moyen Age.

Mais si nos philologues se sont penchés sur la langue d'oc, tels encore, en 1884, L. Constans et Camille Chabaneau à propos de divers manuscrits provençaux, on s'est intéressé également à l'ancien français. L. Clédât (1882) étudie un nouveau manuscrit des sermons français de saint Bernard, cependant que Gustave Hermann publie en 1900-1901 les « Rimes » du poète Pierre de Laval et que le D<sup>r</sup> Lafon, en 1959, évoque la traduction en dialecte périgourdin du testament de Louis XVI.

\*  
\*  
\*

Ce sont ensuite les notes de toponymie et d'onomastique qui ont attiré les spécialistes. Il faut citer avant tout l'érudit Géraud Lavergne, qui met au point en 1919, après Binger, la question de l'origine des noms « Taillefer » et « Talleyrand ». Le même auteur passe en revue différents toponymes : « Pepicou » en 1927, « le Bourdeix » et « Badeix » en 1932, mais son travail le plus fouillé (1936) portera sur les noms de lieux du terroir d'Archignac.

A mentionner aussi les travaux de Léo Fayolle, peut-être plus contestables. Ce dernier étudie Echourgnac et Montpon (1931), puis donne en 1933 et 1935 de multiples notes sur différents toponymes dont Bergerac, Grignols et Ribérac. Déjà en 1917, Daniel de Lage s'était préoccupé de la querelle étymologique de Montpon, puis en 1938 on s'interroge sur la prononciation de « Fénelon » (article de Freyssenge et P. Fénelon). De bonnes études d'ensemble sont publiées en 1952 et 1953 : l'une

de Jean Dumas sur les noms de lieux à Ribérac, l'autre de G. Raynaud de Lage sur les lieux-dits de la commune d'Anliac. En 1958, Laborderie-Boulou se penche sur l'origine de Rouffignac, en 1962 Léonie Gardeau présente le lieu-dit « Westphalie » à Villefranche-de-Lonchat.

Enfin deux de nos sociétaires se sont intéressés à la question des prénoms : le Comte de Saint-Saud en 1895, avec une étude sur les prénoms usités en Périgord avant 1789, le D<sup>r</sup> Lafon en 1961, avec un curieux mémoire sur la formation des prénoms familiaux par féminisation du patronyme.

Noël BECQUART.

## XI

## TRESORERIE

Au lendemain de ce centenaire, d'autres présentent dans ce fascicule l'essentiel des travaux effectués par nos membres au cours du siècle écoulé depuis la fondation de la Société. Pour ma part, en qualité de huitième trésorier, je parlerai de choses plus terre à terre, mais qui ont conditionné, conditionnent et conditionneront dans l'avenir l'existence de notre compagnie. En effet, pour intellectuelles et culturelles qu'elles soient, les activités d'une Société comme la nôtre — qui ne poursuit aucun but lucratif — n'en ont pas moins besoin d'un support matériel.

Ce support, la Société le trouve essentiellement auprès de ses membres, dont les cotisations doivent, en principe, couvrir les frais de publication du *Bulletin*. Tous les membres, dont beaucoup résident loin du Périgord, ne peuvent assister aux séances mensuelles. La plupart le regrettent vivement. Mais le *Bulletin* — trait d'union — les tient fidèlement au courant de l'essentiel de ce qui s'est dit et fait au cours de ces séances. Il leur livre, par la suite, dans son intégralité — avec s'il y a lieu, des illustrations appropriées — le texte des travaux qui y furent présentés, parfois dans une simple analyse sommaire. Tous les membres, même lointains, participent donc ainsi, du mieux possible, à la vie de la Société. S'il est souhaitable que le maximum d'entre eux puisse assister aux séances et effectuer des travaux, ceux qui ne le peuvent, pour une raison quelconque — et ce sont malheureusement les plus nombreux — doivent être persuadés qu'en apportant néanmoins le soutien de leur cotisation, ils font une œuvre extrêmement utile et qui mérite remerciements. Si la Société ne comptait dans ses effectifs que les membres présents aux séances et ceux qui publient des travaux, il n'est pas douteux qu'elle aurait cessé d'exister depuis longtemps.



La cotisation fut fixée à 10 F à l'origine. La stabilité de la monnaie permit de conserver ce taux jusqu'au lendemain de la guerre de 1914-1918. Mais ce fut au prix d'une réduction du nombre des pages du *Bulletin*, qui, seule, permit d'étaler la hausse des coûts d'impression et la diminution de recettes, résultant de la mobilisation de nombreux sociétaires.

A l'assemblée générale du 1<sup>er</sup> décembre 1920, le Président était amené à demander que, par suite de « la marche ascendante (des dépenses) dont nous ne pouvons prévoir la fin », la cotisation soit portée à 15 F. Mais en 1933, on est bien forcé de constater que cette cotisation est encore insuffisante. Elle couvre à peine la moitié du coût du *Bulletin*. Elle est donc élevée à 20 F. Grâce à une aisance nouvelle, résultant des revenus du legs Testut, elle peut être maintenue à ce taux jusqu'en 1944.

Les séquelles de la guerre de 1939-1945 vont alors entraîner une cascade d'augmentations rapprochées: 30 F en 1945; 60 F en 1946 ; 120 F en 1948 ; 200 F en 1950 ; 300 F en 1952 ; 400 F en 1956 ; 500 F (ou 5 N.F.), en 1959 ; 7 N.F. en 1962 ; 9 F en 1965 ; 10 F en 1967 ; 15 F en 1969 ; 18 F en 1970 ; 20 F en 1973, pour en arriver à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1974 au taux actuel de 23 F. Ce dernier n'est malheureusement que très provisoire, puisque nous avons déjà subi, depuis cette date, plus de 25 % de hausse des coûts d'impression, en deux augmentations successives.

Si l'on admet qu'il faudrait multiplier par 300 ou 350 — ce qui n'est pas loin de la vérité — les 10 francs de la cotisation de 1874 pour l'ajuster à nos francs actuels, on conviendra que le taux en vigueur n'est pas exagéré. Il suffisait simplement jusqu'à ce jour à couvrir les frais de publication du *Bulletin*.

\*  
\*\*

Dès sa naissance, notre Société a bénéficié d'une subvention annuelle du Conseil général de la Dordogne. De 300 F en 1874-75, elle passe à 1.000 F de 1880 à 1934. Au terme de quelques autres fluctuations, elle est de 500 F depuis 1965.

L'Etat, pour sa part, allouera en supplément à notre jeune compagnie, de 1877 à 1884, diverses subventions ayant varié annuellement de 200 à 500 F. Ces subventions lui ont parfois été bien utiles pour « boucler » convenablement son budget et constituer un petit capital qui leur permit, à diverses reprises, d'éditer les travaux de ses membres — certains de ces ouvrages sont encore disponibles — et d'octroyer parfois une aide modeste à de petites fouilles archéologiques.

Depuis 1967 — en raison de travaux d'inventaire publiés à diverses reprises dans le *Bulletin* — nous bénéficions, grâce à l'intervention de notre Secrétaire général, d'une subvention du Ministère des Affaires culturelles. Elle a varié de 200 à 600 F, suivant les années.

En dehors de nombreux petits dons, la Société a eu de grands bienfaiteurs qui se sont manifestés dans un passé relativement proche. Leur générosité a eu des conséquences extrêmement importantes pour l'évolution de nos ressources, ce qui nous donne une nouvelle occasion d'apporter à leur mémoire le témoignage de notre profonde gratitude.

Parmi eux, il convient de nommer, en tout premier rang, le Professeur Léo Testut, de Beaumont, anatomiste renommé, un de nos membres les plus éminents. Décédé en 1925, il avait, dès 1922, nommé par testament la Société historique et archéologique du Périgord comme son légataire général et universel. Il lui faisait don — en plus de ses collections préhistoriques, déposées au Musée du Périgord, et du dolmen de Blanc, près de Beaumont — d'une somme de 200.000 francs, pour les arrérages servir à la publication de son *Bulletin*. » En possession de ce don magnifique — auquel s'ajoutèrent d'importants droits d'auteur à revenir sur l'édition des ouvrages scientifiques du testateur — la Société put acquérir, quelques années plus tard, après la mort de son propriétaire, le Marquis de Fayolle, l'hôtel du 18 de la rue du Plantier et l'immeuble qui le complétait. Elle allait ainsi pouvoir, après diverses pérégrinations, se fixer à demeure et se trouver désormais bien chez elle, et même retirer quelques profits supplémentaires de son nouveau patrimoine immobilier. Cet achat effectué, il restait encore un petit portefeuille mobilier dont les arrérages s'ajoutent chaque année à nos autres revenus. Dans la salle des séances de notre compagnie, le buste du Docteur Testut, juste témoignage de notre vive et fidèle reconnaissance, perpétue son souvenir.

En 1933, à la mort d'un autre de nos membres les plus distingués, Napoléon Magne, petit-fils de l'ancien ministre des Finances, la Société fut mise en possession d'un nouveau legs généreux, de 10.000 francs, qu'il avait effectué en sa faveur.

Deux prix, fondés aux noms de ces deux bienfaiteurs, ont à diverses reprises récompensé des travaux de mérite de nos sociétaires.

Si le legs de Joseph Saint-Martin, un autre de nos membres les plus assidus, décédé en 1969, ne comportait aucune attribution en espèces, il n'en comprenait pas moins un précieux ensemble d'ouvrages rares, d'estampes, de dessins et de car-

catures qui ont largement enrichi notre bibliothèque et notre iconothèque. Il convenait aussi de le rappeler.

\*  
\*\*

Ce serait un truisme de dire que le nombre des membres a une influence directe sur le montant de la cotisation. Mais il est bien certain que, du nombre de ses adhérents, dépend la prospérité de la Société. Il est rassurant de constater que si l'évolution des effectifs a connu des hauts et des bas, surtout dans les débuts et dans les périodes difficiles des deux guerres mondiales, l'augmentation est, en définitive, constante depuis un demi-siècle.

« C'est avec l'imposant cortège de cent cinquante cinq membres fondateurs que la Société historique et archéologique du Périgord sort de ses langes et qu'elle affirme sa jeune et virile existence », disait Massoubre, son premier Secrétaire général, à la séance d'installation du 27 mai 1874. Nous avons aujourd'hui plus de 800 membres payants — dont 44 étrangers.

Ajoutons que, de 5 en 1874, le nombre des Sociétés et membres correspondants qui reçoivent le service (gratuit ou par échange) du *Bulletin*, est passé à 58, dont 9 étrangers.

De bimestriel, depuis la fondation, jusqu'en 1943, le *Bulletin* est devenu trimestriel à partir de 1944.

Le chiffre de son tirage est bien entendu déterminé, à la fois, par le nombre d'exemplaires à distribuer immédiatement, et par la nécessité de constituer une certaine réserve, destinée à satisfaire des demandes ultérieures.

Les frais de composition constituent l'élément principal de son coût. Le prix de revient d'un exemplaire n'augmente donc pas en proportion directe de l'augmentation du chiffre du tirage. De cette constatation on peut déduire aisément l'intérêt financier que présente la progression du nombre des membres. Il faut ajouter que la vente des exemplaires de réserve, jointe à celle des ouvrages édités sur les deniers de la Société, est un élément non négligeable de sa trésorerie.

De 400 exemplaires à l'origine, le tirage dut être ramené à 350 en 1918, par suite de la diminution des effectifs. La reprise du recrutement permit de le relever à 375, en 1924. La progression se poursuivant heureusement, le tirage a dû être porté par paliers successifs, jusqu'à 1.000 exemplaires à partir de 1969. Le moment n'est peut-être pas loin où il devra être encore augmenté.

L'ensemble des cent tomes du *Bulletin* ne comprend guère moins de 40.000 pages. Le tome le plus important comptait 832 pages, en 1901 ; le moins étoffé n'eut que 156 pages en 1945.

La moyenne annuelle des pages publiées fut de 530 au cours des quarante premières années, c'est-à-dire jusqu'à la première guerre mondiale. Elle tomba à 380 pages pour la période d'entre les deux guerres, jusqu'en 1943, date à laquelle les restrictions de papier devinrent de plus en plus sévères et contraignirent à réduire le nombre et la consistance des livraisons. De 1944 à 1965 la moyenne tomba encore à moins de 220 pages. Depuis cette date, elle est légèrement supérieure à 300.

On a pu s'étonner de cette diminution de substance, alors que la cotisation avait augmenté — en apparence —. Notre précédent Président, le Docteur Lafon, a excellemment analysé les raisons de cette situation dans la première livraison du *Bulletin* de 1960. Il ne paraît pas nécessaire d'y revenir davantage, il suffira, pour ceux qui le voudraient, de se reporter à son texte.

\*  
\*\*

La Société aborde son deuxième centenaire avec un nombre de membres en augmentation de 240 % sur l'effectif de fondation, des finances parfaitement saines, un petit capital devant elle. Son *Bulletin*, s'il n'a pas retrouvé son ampleur première, se maintient à un niveau élevé. Il est vivant et varié et son intérêt est attesté par les fréquentes marques de sympathie qui nous parviennent de nombreux lecteurs. C'est dire que la voie suivie est bonne.

C'est avec plaisir que nous constatons ces dernières années l'adhésion d'une bonne proportion de jeunes qui, s'ils regardent vers l'avenir, ne se désintéressent pas pour autant du passé de leur province. C'est en leurs mains que pourra passer le flambeau. Leurs aînés leur transmettront un outil bien forgé, une situation dont ils n'auront pas à rougir. L'accomplissement de ce centenaire n'est pas seulement un point d'arrivée. Il doit être aussi un nouveau point de départ. Beaucoup a été fait. Beaucoup reste à faire. Et ce sera à ces jeunes de continuer à tracer le sillon et de mener vers un long et fructueux destin notre vieille et pourtant toujours jeune Société.

Pierre AUBLANT.

## BIBLIOGRAPHIE

# ICONOGRAPHIE DE LA CATHEDRALE D'ANGOULEME (1)

---

C'est une œuvre audacieuse que vient de réaliser la Société archéologique et historique de la Charente en éditant les deux volumes de cette *Iconographie*. L'ensemble constitue un passionnant rappel des estampes inspirées par ce célèbre édifice, et aussi un sévère réquisitoire contre la « restauration » de Paul Abadie. La préface de Marcel Durliat donne d'emblée le diapason : « Abadie n'a pas seulement mutilé la cathédrale d'Angoulême, il l'a déshonorée. » Le savant archéologue toulousain remarque toutefois, à la décharge de l'inculpé, que, si l'architecture d'ensemble a été trahie, la décoration sculptée de la façade n'a que relativement peu souffert.

L'ouvrage se présente comme un diptyque. L'un des volumes constitue un album de 90 planches ; l'autre commente et explique (avec traduction en anglais) lesdites planches. La préface précitée est suivie d'une substantielle introduction par Pierre Dubourg-Noves, auteur de ce considérable travail. On notera que, sur les 90 planches, une seule date du XVI<sup>e</sup> siècle, deux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; tout le reste est du XIX<sup>e</sup> siècle : cela indique bien que la plus grosse partie de cette documentation graphique porte sur la restauration par Abadie, ce qui permet à M. Dubourg-Noves d'écrire : « le présent ouvrage est un constat clinique. » Ainsi, le jugement de valeur que porte l'auteur sur la restauration est rigoureux car il révèle, de la part d'Abadie, « l'allègre méconnaissance des intentions des architectes romans, et un beau mépris pour leurs conceptions. »

L'auteur va jusqu'à employer le terme de « bricolage » pour certaines initiatives techniques d'Abadie, dues à « la faible sensibilité de l'architecte, suppléée par une sensiblerie très bien portée en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle chez les esprits de second ordre, et qui a gâté parfois même Lamartine. » Après avoir constaté qu'à Abadie « les scrupules ont aussi mal réussi que la désinvolture », l'auteur reconnaît que, heureusement « la façade a inspiré [à Abadie] un respect relatif qui a freiné ses initiatives ».

Disons de suite que la sévérité des appréciations n'est jamais gratuite et

---

1. *Iconographie de la cathédrale d'Angoulême de 1575 à 1880*, Angoulême, 1974, Edition de la Société archéologique et historique de la Charente ; un volume de planches et un volume de texte.

que l'auteur l'étaie et la justifie par une constante analyse des dessins d'Abadie (plans, coupes, élévations, relevés divers, esquisses, projets).

Un tel travail ne peut que passionner les archéologues périgourds, sensibilisés par la « restauration » de Saint-Front par Abadie. Car le parallélisme est grand entre les travaux du XIX<sup>e</sup> siècle à Angoulême, et ceux de Périgueux. Que si les estampes de Saint-Front sont relativement rares (Périgueux, n'étant pas sur un grand axe routier, a été négligé par les graveurs et dessinateurs en renom), les documents graphiques sur la restauration sont plus rares encore : nous n'avons personnellement découvert que quelques épaves de la documentation graphique signée Abadie, laquelle a dû être énorme (2) puisqu'il a travaillé à Saint-Front de 1850 à 1882, soit pendant un tiers de siècle !

Remercions M. Dubourg-Noves de nous permettre de mieux comprendre le visage de la cathédrale d'Angoulême, et, ce faisant, par analogie, celui de la cathédrale de Périgueux. Plût au ciel que Saint-Front bénéficiât un jour d'un semblable travail !

Jean SECRET.

---

2. Nous avons publié les résultats de nos recherches dans *Les Monuments historiques de la France* (1950, n° 3) et dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (1961).

---

**La grande excursion annuelle de la Société aura lieu en principe le 8 juin 1975 dans la région de Jumilhac-le-Grand**